CONTES ARABES TRADUITS PAR J.-J. MARCEL.



M DCCC XXXV

1

+ frontispice
[Vignettes pp 43, 158, 196, 291, 392]

Dédicaces à Madame Tastu!

III. — IBRAHYM.



Je me sentais entraîné par l'Ange noir.... p. 130

CONTES

DU

CHEYKH ÊL-MOHDY,

TRADUITS DE L'ARABE

D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

J.-J. MARCEL,

ORIENTALISTE, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR, ANCIEN DIRECTEUR-GÉNÉRAL DE L'IMPRIMERIE NATIONALE EN ÉGYPTE ET DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE A PARIS, ANCIEN PROFESSEUR SUPPLÉANT DES LANGUES ORIENTALES AU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE, MEMBRE DE LA COMMISSION DES SCIENCES ET ARTS D'ÉGYPTE, DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS, DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CALCUTTA, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE CAEN, ETC.

TOME PREMIER.



PARIS

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY,

RUE DE LA MONNAIE, N. 11.

1835

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/contesducheykh01muha

A
Mme Amable Tastu.

Dédicace de la première édition.

Madame,

Vous avez désiré connaître la littérature légère des Orientaux; permettez-moi de vous en offrir cet échantillon en hommage.

Je me trouve bien hardi d'oser mettre sous les yeux de la Muse gracieuse de notre pays un opuscule où j'ai essayé de traduire en mauvais vers français ceux d'une Muse de l'Orient.

Mais j'ose en même temps espérer que vous daignerez accorder un sourire de bienveillance à ma hardiesse, et que vous lui pardonnerez en lisant la fable suivante :

La Fauvette.

La Fauvette, honneur du bocage,
Le charmait par les plus doux chants;
Le Geai tenta dans son ramage
D'imiter ces divins accens.

Ces oiseaux, du chantre inhabile
Qui fatiguait l'écho des bois,
Veulent faire taire la voix,
Et vont assiéger son asile.

Mais la Fauvette, redoutant
Pour le Geai leur effort hostile,
Dit : « A la gloire de mon chant,
» Amis, ce zèle est inutile;

» Ces sons rauques, dont il prétend
» Contrefaire ma mélodie,
» Loin d'en être la parodie,
» Sont un hommage qu'il lui rend. »

1er septembre 1828.

Dédicace de la seconde édition.

Madame,

Votre nom, placé en tête de la première édition de cet ouvrage, dont vous aviez bien voulu agréer la dédicace, a été à la fois son plus bel ornement et un gage assuré de succès.

Que je doive à la protection de ce nom si cher aux Muses françaises une réception aussi favorable du public, pour l'ouvrage entier, dont la première édition n'était qu'un specimen.

J'ose y compter, Madame; votre nom n'a jamais été prononcé dans la littérature qu'au milieu des acclamations de triomphes dont les palmes vous ont été décernées par l'applaudissement universel.

C'est en se cachant sous cette pompe

de vos guirlandes triomphales, que le cheykh êl-Mohdy espère se glisser dans la carrière; et il s'y croit, sous une telle égide, à l'abri de la défaveur et de la critique malveillante.

Vous avez accueilli la petite fable de ma première épître; qu'une seconde, traduite du célèbre Persan Sady, soit ici l'interprète de l'auteur arabe et de son traducteur :

La Pastille.

« D'où viens-tu, Pastille embaumée?
» Ta mère est-elle une odorante fleur?
» D'où naît l'enivrante saveur
» Dont ton essence est toute parfumée?

» — Te le dire, à peine je l'ose :
» Je suis de terre un des plus vils morceaux;
» Le prix, que par hasard je vaux,
» Me vient d'avoir approché de la rose. »

1er mai 1830.

J.-J. Marcel.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

—

Ceci n'est point une préface; et pourtant combien l'occasion était favorable pour placer sous ce titre, en tête des *Contes du cheykh êl-Mohdy*, une longue, large, et lourde dissertation *scaligérienne* sur l'origine des contes, des allégories et des apologues; occasion d'autant plus opportune, que l'origine de tous ces récits fictifs est incontestablement orientale, puisque le premier usage que nous en voyons fait est dans la bouche de Johatam, qui s'en sert pour un but politique (livre des *Juges*, ch. IX), et dans la terrible allocution par laquelle le prophète Nathan foudroie, au milieu de sa cour royale, le coupable David (*Samuel,* liv. II, ch. XII).

Mais à Dieu ne plaise que nous abusions de la pa-

tience du lecteur en lui présentant malgré lui cette coupe amère et nauséabonde.

Chacun de nous sait trop, *experto crede*, qu'à la seule vue de la tâche pénible et rebutante que prétendent lui imposer ces traités introductifs, ces monographies vraiment interminables, le lecteur sent faillir le courage de son attention qui recule épouvantée. Alors immanquablement s'il ose se hasarder dans le dédale obscur de cette lecture si peu capable de tenir son intérêt éveillé,

« Il saute vingt feuillets pour en trouver la fin. »

Ce que nous avons à dire ici au lecteur se borne à bien peu de choses, et nous ne voulons que l'instruire brièvement de ce qu'il lui est indispensable de savoir : nous espérons donc qu'il ne refusera pas de lire le petit nombre de lignes suivantes.

Les *Contes du cheykh êl-Mohdy* forment trois volumes in-8 et se divisent d'eux-mêmes en deux parties bien distinctes, d'après le plan suivi par le manuscrit de l'auteur lui-même, qui a donné à chacune un titre particulier.

La première partie que renferme le premier vo-

lume de l'édition présente, comprend les *Dix Soirées malheureuses d'Abd-errahman él-Iskanderany,* et avait déjà été publiée sous ce titre chez les libraires *Schubart et Heideloff* en 1828. Cette édition n'était qu'un essai préparatoire à la publication du recueil complet dont cette portion ne formait qu'environ le tiers.

Cette partie, la seule qui ait déjà été publiée, a été revue avec soin, améliorée, purgée de fautes nombreuses, et augmentée principalement dans la partie des notes, que le public a semblé en général accueillir avec intérêt.

La deuxième partie, entièrement inédite, qui contient les *Séances du Moristan ou les Révélations de l'Hôpital des Fous du Kaire*, est contenue dans le second et le troisième volume de l'édition qui est aujourd'hui offerte au public.

Ces contes orientaux faisant une suite naturelle des belles éditions des *Mille et une Nuits* publiées depuis peu, nous avons eu soin d'employer le même caractère et le même format dans cette publication, afin qu'elle puisse leur être réunie.

Voilà en quoi consiste tout ce que nous voulions apprendre au public ; nous nous bornerons mainte-

nant à prier les lecteurs, et même les lectrices, de lire avant tout l'*Avis préliminaire* suivant : cette lecture est indispensable pour l'intelligence de l'ouvrage lui-même.

Nous désirons bien aussi qu'on ne néglige pas les notes que le traducteur a cru devoir placer à la fin de chaque volume, sauf quelques annotations très-courtes qu'il a été nécessaire de jeter au bas des pages lorsqu'un besoin urgent l'exigeait.

Les notes plus étendues qui terminent chaque volume offriront, outre quelques explications dont on ne pouvait se passer, des anecdotes qui paraîtront peut-être piquantes, et qui ne seront pas sans doute inutiles pour faire connaître les mœurs, la littérature, je dirai même la philosophie de l'Orient, considérées sous un nouveau jour.

Nous osons nous flatter que l'*Avis préliminaire* et la plupart des *Notes* n'ennuieront pas plus que cette *Préface* et que le texte lui-même.

G.... D.....



I. — FRONTISPICE.



Première Partie.

AVIS PRÉLIMINAIRE

DU TRADUCTEUR.

Le peuple arabe est un peuple conteur;
J'aime ces *Nuits* dont il est l'inventeur.

LA HARPE.

Les fonctions administratives dont j'ai été chargé pendant l'expédition d'Egypte m'ont laissé au Kaire moins de loisirs que ne l'aurait désiré mon goût ardent pour la littérature orientale. Cependant j'ai pu parvenir à y recueillir plus de deux mille manuscrits arabes, turcs, persans, cophtes, etc., etc., et je n'ai regretté ni les dépenses ni les démarches, pour enrichir cette précieuse collection. Ce n'est pas ici

le lieu d'analyser les richesses littéraires qu'elle renferme, et de rendre compte des moyens divers qui m'en ont valu la possession; je me bornerai donc à faire connaître en peu de mots l'historique des circonstances qui ont fait tomber entre mes mains le manuscrit dont j'offre aujourd'hui la traduction.

Parmi les principaux personnages du Kaire avec lesquels je m'étais lié, et dont mon habitude de la langue arabe me permettait de cultiver l'amitié, celui avec lequel j'avais des relations plus fréquentes et plus familières, entretenues par le voisinage, était le cheykh MOHAMMED ÊL-MOHDY, jouissant depuis long-temps dans la ville d'une haute considération, qu'il a conservée sous les divers gouvernemens qui se sont succédés en Egypte.

Né au Kaire, de parens cophtes, et par

conséquent chrétiens, il se nommait d'abord Hebat-Allah (*Dieu donné* ou *don de Dieu*); il avait pour père un intendant des biens de Souleyman-Kachef. Celui-ci, ayant vu le jeune Hebat-Allah, le prit en amitié, et voulut en faire un des mamlouks de sa maison; le jeune homme, se sentant peu de goût pour les armes, en avait au contraire beaucoup pour l'étude. Ses dispositions ne changèrent rien à l'affection du kachef; et par ses soins et ses libéralités, le jeune Hebat-Allah devint musulman, prit alors le nom d'Êl-Mohdy (*le bien conduit*), et fut attaché à la célèbre mosquée d'*êl-Azhar* (des fleurs), en qualité d'étudiant.

Personne n'ignore que cette mosquée, la plus considérable du Kaire, est le siége d'une université musulmane, dont la réputation a toujours été florissante, et s'est

répandue dans tous les pays où règne l'islamisme. Des professeurs, payés sur les fonds immenses que possède la mosquée, y enseignent toutes les sciences connues dans l'Orient, et des étudians de tout âge y accourent continuellement de toutes les contrées musulmanes. J'y en ai vu plusieurs qui étaient venus de Marok, d'Astrakhan et de l'Inde.

Le jeune êl-Mohdy suivait avec ardeur les leçons des cheykhs : il ne tarda pas à être reçu cheykh lui-même, et dès ce moment il commença à prendre une grande influence dans l'administration civile et religieuse de la ville. Il fut alors nommé *katem-ser él Diwan* (secrétaire du Divan); et, à l'arrivée des Français, il fut conservé dans ce poste par le général en chef.

Quels que pussent être ses préjugés religieux et son habitude du régime des

mamlouks, il paraît qu'il avait eu des sujets de mécontentement à l'égard de leur gouvernement, et qu'il s'attacha sincèrement à la cause des Français, auxquels il rendit, en plus d'une occasion, de grands services [1].

J'ai parlé de ses préjugés religieux; et, en effet, nous nous figurons les musulmans de l'Orient comme étant tous d'un fanatisme outré, et d'une crédulité aveugle : cependant là, comme partout, on trouve, dans la classe des gens instruits, des *philosophes* dont l'esprit juste aime à consulter les lumières de la raison, et qui n'attachent pas plus d'importance qu'ils ne le doivent aux pratiques superstitieuses et

1 Voyez sur ces détails et sur les événemens de l'expédition d'Égypte, dans lesquels le cheykh *él-Mohdy* a joué un rôle important, la Notice biographique insérée au commencement du deuxième volume de ce recueil.

aux rits purement cérémoniels, qui trop souvent sont tout pour le vulgaire.

Je ne puis me refuser à raconter deux anecdotes, d'après lesquelles on n'hésitera pas, je crois, à ranger le cheykh *él-Mohdy* dans cette classe philosophique.

Voici la première :

Le cheykh êl-Mohdy était mon voisin, comme je l'ai déjà dit, et il venait presque tous les jours passer avec moi une partie de la soirée. Accroupis sur les coussins d'un divan, à l'ombre odorante des orangers et des jasmins d'Arabie, nous fumions, nous causions, et j'ai recueilli dans sa conversation, toujours vive et animée, des renseignemens circonstanciés, et des détails bien précieux sur l'histoire des derniers temps des mamlouks, surtout sur les mœurs tant intérieures qu'extérieures des habitans du Kaire.

Je pourrai, par la suite, publier quelques-unes des anecdotes qu'il m'a communiquées; mais revenons à nos séances du soir.

Tout en causant, tout en fumant, tout en respirant l'air frais et embaumé, nous savourions d'instans en instans de petites tasses d'un moka délicieux pris sans sucre, suivant la coutume du pays; mais ce qui plaisait encore plus au cheykh êl-Mohdy, c'était quelques petits verres d'une excellente eau-de-vie de France, dont j'avais conservé quelques bouteilles, et dont l'influence ne contribuait peut-être pas peu à l'exactitude qu'il mettait à nos rendez-vous.

Un jour, ou plutôt un soir, après plusieurs libations gaiement répétées, et pendant lesquelles le cheykh avait toujours eu soin de boire deux coups pour un,

voyant sa physionomie devenir de plus en plus gaillarde, j'eus avec lui le dialogue suivant :

MOI.

« Mais, respectable cheykh, le Prophète, » sur qui soit le salut et la bénédiction, » n'a-t-il pas, en son livre sublime, dé- » fendu expressément aux musulmans l'u- » sage du vin ?

LE CHEYKH.

» Non ; vois le livre.

MOI.

» Le voici ; lis : 2e *sourate, verset 219.* » *Dieu m'a dit : Ils t'interrogeront sur le* » *vin et sur le jeu ; dis-leur que l'un et* » *l'autre renferment les plus grands* » *péchés....*

LE CHEYKH.

» Continue le verset ..... *Mais que l'un*

» *et l'autre peuvent être utiles aux hom-*
» *mes.*

MOI.

» Je lirai, à mon tour, la fin du verset:...
» *Et cependant le péché certain en est*
» *beaucoup plus grand que l'utilité in-*
» *certaine.* Je lis aussi au verset 99 de la
» sourate cinquième:

» *O vous, qui croyez en Dieu et en son*
» *prophète, n'oubliez pas que le vin, le*
» *jeu, l'idolâtrie et la divination par*
» *les flèches sont une abomination et*
» *l'œuvre de Satan: fuyez-les, si vous*
» *voulez être heureux. Satan a envoyé*
» *le vin et le jeu parmi les hommes,*
» *pour y faire naître les inimitiés....*

LE CHEYKH.

» C'est bien! Mais je ne joue jamais, et,
» en buvant avec toi, je sens resserrer les

» nœuds de notre amitié.—Encore un petit » verre. — *A ta santé et à la conservation de notre amitié.*

MOI.

» Je te remercie : cependant, tu ne m'as » pas répondu sur l'interdiction du vin.

LE CHEYKH.

» Ceci n'est pas du vin : — encore un » petit verre !

MOI.

» Le voilà. — Cela n'est pas du vin ; mais » cela en vient : d'ailleurs tous les com- » mentateurs du Koran, et toutes les tra- » ditions se réunissent pour ordonner » aux musulmans l'abstinence des liqueurs » fortes qui enivrent....

LE CHEYKH.

» Ceci ne m'enivre pas... Encore un pe- » tit verre !... »

Je ne pus m'empêcher de rire, et la discussion finit : je me sentais désarmé.

Passons à la seconde anecdote que j'ai promise.

La ville du Kaire avait ouvert ses portes aux Français, après la bataille des Pyramides. La population paraissait avoir accueilli avec plaisir les nouveaux maîtres que lui donnait la victoire, et se féliciter en se voyant délivrée par eux du joug des mamlouks, dont le poids était devenu de jour en jour plus tyrannique et plus insupportable. Les mamlouks semblaient abattus comme par un coup de foudre, et leurs débris fuyaient en désordre dans la Haute-Égypte, refuge accoutumé du parti vaincu dans leurs guerres intestines; mais ordinairement le parti vainqueur n'osait les poursuivre dans cet asile, et cette fois le général Desaix, avec l'élite des troupes,

marchait, infatigable, à leur poursuite; tout faisait croire que les restes de leur puissance y trouveraient inévitablement leur tombeau.

Un nouveau divan avait été créé : on y remarquait le cheykh *él-Bekry*, qui possédait l'éminente dignité de *Nakib él-âchraf* (chef du corps des *chérifs* ou nobles descendans du Prophète); le cheykh êl-Mohdy en était secrétaire; les autres membres avaient été choisis parmi les cheykhs de toute l'Egypte les plus remarquables par leur zèle, leur mérite personnel et leur influence. Cette influence était d'autant plus utile, que le divan était un corps intermédiaire entre les Français et les habitans, sanctionnant les dispositions administratives et financières des premiers à l'égard de leurs nouveaux sujets : ceux-ci n'auraient obéi peut-être qu'avec répugnance

aux ordres immédiats de leurs vainqueurs, tandis qu'ils se seraient crus coupables de ne pas suivre aveuglément les directions d'une administration prise parmi leurs compatriotes et leurs co-religionnaires : aussi leur soumission et leur confiance étaient-elles entières pour ce corps de magistrature, composé de personnages qu'ils avaient l'habitude de vénérer et de regarder comme leurs supérieurs naturels, tant sous le rapport civil que sous le rapport religieux, ces deux systèmes se mêlant et se combinant toujours ensemble chez tous les peuples de l'Orient.

Tout paraissait donc tranquille, et tout paraissait devoir l'être ; le présent semblait un sûr gage de l'avenir, quand tout-à-coup éclate une révolte inattendue, et l'on apprend de tous les points de la ville que la population en est soulevée. Mise en jeu

par des agens secrets et inconnus, en un clin-d'œil la populace a commis les plus grands ravages. Les postes, peu nombreux et disséminés, ont été attaqués, égorgés; les Français isolés, assassinés; les *mouezzins*, du haut des minarets, appellent les musulmans à *la guerre sacrée.* Le général Dupuy, envoyé avec un détachement insuffisant pour comprimer l'élan de la rebellion, a été massacré avec tous ses soldats. L'aide-de-camp du général en chef, le jeune et brave Shulkowsky, est tombé sous les coups des furieux.

Ivre de ces triomphes, une multitude fanatisée pousse ses flots immenses jusqu'à la place Ezbekieh et menace le quartier-général. Il était temps d'employer les plus grands moyens pour faire face à la tempête. La réaction fut terrible.. Toutes les troupes réunies attaquent à leur tour

cette tourbe tumultueuse : la discipline et la tactique européenne, le canon français, ont bientôt repoussé, dispersé un ramas sans chefs, et presque sans autres armes que son nombre et sa fureur. La ville est reconquise; les rues, les places, sont désertes; mais les moteurs de la révolte, poussés par le désespoir et la nécessité d'éviter les supplices qui menacent leurs têtes, se sont réfugiés dans la grande mosquée d'êl-Azhar, et y ont réuni tout ce que la ville peut renfermer d'hommes armés et déterminés. Ils barricadent la mosquée et ses dépendances, dont l'étendue renfermait un quartier entier, et se préparent à la défense au sein de cet asile, jusqu'alors respecté dans toutes les guerres civiles précédentes.

Rien n'arrête les grenadiers français : tout est culbuté, enfoncé, et les vainqueurs

entrent au pas de charge jusqu'au milieu de la nef de la mosquée.

Les principaux coupables sont saisis et punis; leurs complices, désarmés, ne doivent la vie qu'à la clémence française; tout le reste fuit épouvanté : il n'y a plus à craindre ni attaque, ni résistance; tout est soumis.

Il restait un grand acte de justice à exercer. La vengeance semblait réclamer la punition de la ville elle-même, dont la population, mobile et changeante, s'était laissée entraîner à partager des désordres aussi désastreux.

Le général en chef se borna à frapper une contribution extraordinaire sur le Kaire, et à supprimer son divan, qui n'avait ni su, ni pu, ni peut-être voulu prévenir la révolte, déclarant que, dorénavant, les habitans coupables ne seraient

plus régis que par le pouvoir militaire. Cette punition, toute clémente qu'elle était, fit sur les habitans le plus grand effet; au lieu d'être soumis aux lois de leur pays et à une administration choisie dans leur sein, ils se regardaient désormais comme un troupeau d'esclaves, pour lesquels il n'existe d'autres lois que le bon plaisir et les caprices de leurs maîtres étrangers.

Toute la ville était dans la stupeur, et la terreur ne pouvait même plus contenir partout les signes d'un mécontentement général. D'un autre côté, les commandans français, peu au fait de la langue et des usages du pays, ne savaient à qui s'adresser pour faire exécuter leurs ordres, et faire rentrer les contributions. Partout des résistances partielles avaient lieu; les rues de la ville présentaient un aspect morne et farouche, et les Français isolés n'auraient

pu se hasarder à la parcourir sans danger. La suppression du divan avait été plus nuisible encore aux Français, que pénible pour les habitans.

Un tel état de choses ne pouvait durer. Le général en chef se décida à rendre à la ville son divan ; mais il présenta cette détermination de son habileté politique, comme un acte de clémence, et comme le gage d'une confiance mutuellement rétablie.

Les habitans accueillirent par les transports de la joie la plus éclatante cette concession, à laquelle ils étaient loin de s'attendre. Des illuminations brillantes manifestèrent l'allégresse publique, et un grand dîner eut lieu chez le général en chef.

A ce dîner furent invités les plus marquans des généraux français, les principaux chefs d'administrations, et non-seu-

lement les membres du divan rétabli, mais encore les personnages de la ville les plus remarquables, soit par leurs richesses, soit par leur popularité.

La réunion était brillante et nombreuse, et l'accord que présentait l'hilarité générale offrait l'image d'une belle soirée dans laquelle un air calme et un ciel pur succèdent à un violent orage.

On se place : tous les cheykhs d'un côté, leur ignorance de la langue française leur faisant préférer le voisinage de leurs compatriotes.

Jusqu'à une certaine époque du repas, tout alla bien; mais les domestiques français ayant apporté pour *le coup du milieu* des verres qu'ils emplirent d'un excellent vin blanc de France, en placèrent devant chacun des convives, même devant tous les cheykhs.

Bientôt un léger murmure circule ; peu à peu la rumeur augmente, la surprise et le mécontentement se peignent successivement sur toutes les figures.

« C'est du vin ! dit l'un.

» Du vin ! dit un autre, du vin ! à des » cheykhs musulmans ! et en public !

» C'est une insulte, dit un troisième, un » moyen inspiré par la vengeance pour es- » sayer de nous faire perdre le respect du » peuple et la considération publique.

» Sortons tous, dit un cheykh plus exas- » péré, allons redire à nos frères l'outrage » qu'on fait, en nous, à notre religion et à » notre saint prophète. »

Le cheykh êl-Mohdy n'avait pas perdu un seul de ces symptômes d'irritation, et de ces propos plus dangereux encore, dont les suites pouvaient être déplorables dans une ville à peine pacifiée, et où un

seul brandon jeté imprudemment pouvait si facilement rallumer le plus vaste incendie.

Il avait tout vu, tout entendu, sans avoir l'air d'y faire la moindre attention, plongé en apparence dans cette rêverie apathique et vague, à laquelle les Orientaux aiment tant à se livrer. Tout-à-coup il semble s'éveiller. « Qu'est-ce? dit-il; qui vous » trouble? »

On lui explique le sujet du mécontentement général : « On nous a offert du vin » à boire!—Ce n'est peut-être pas du vin, » dit tranquillement le cheykh en prenant son verre avec nonchalance; il le regarde. « Ce n'est pas du vin, assure-t-il hardi- » ment; le vin n'a pas cette couleur. » Les esprits commencent à se calmer, et paraissent prêts à suivre l'impulsion que leur donnera le chef habile, dont ils connais-

sent depuis long-temps les lumières et l'orthodoxie. Le cheykh semble réfléchir un instant, et chacun, attentif, l'observe en silence. Bientôt il flaire le verre et avale son contenu, en disant : « Voyons ce que » c'est véritablement. » Il boit, savoure en vrai gourmet : « C'est du vin, mes » frères; mais il est délicieux, et s'il y a » du péché pour moi et pour vous à en » boire, que le saint prophète fasse re- » tomber ce péché sur les Français. » Il redemande un second verre; les cheykhs boivent à son exemple, en répétant : « *Alay-houm él-khattâ!* Que le pé- » ché retombe sur eux! » La discorde qui avait voltigé sur la table, prête à prendre un plus grand essor, s'enfuit à tire d'ailes. La gaieté anima le reste de la soirée, et il n'y eut pas de révolte dans la ville.

On connaît maintenant le cheykh êl-Mohdy.

Un jour nous causions de la littérature arabe, et je lui parlai, par occasion, des *Mille et une Nuits*[1], dont je venais d'acheter un manuscrit. « C'est un livre plus » ancien qu'on ne le croit communément, » me dit-il, mais il a passé par plusieurs » mains : il a été retouché, ralongé, re- » fait successivement en plusieurs parties, » et on ne trouve plus, à présent, le vé- » ritable texte original. Au reste, il a servi » de type à plusieurs ouvrages faits sur le » même plan, et je possède, parmi mes » livres, un manuscrit de cette nature, » dont l'auteur a au moins le mérite d'a- » voir donné à son recueil peu d'étendue, » et d'avoir évité les longueurs intermina- » bles de son modèle, où les différentes

[1] *Alf leyléh ou-leyléh.*

» histoires s'enchaînent et s'entrelacent les » unes dans les autres, souvent d'une ma- » nière vraiment inextricable. »

Sur le désir que je lui témoignai de voir ce manuscrit, il me l'apporta le lendemain, et me pria de l'accepter.

Ce manuscrit était écrit de sa main, et j'eus tout lieu de penser qu'il en était réellement l'auteur et non le copiste; ce qu'il ne voulut pourtant pas m'avouer, quoiqu'il ne manquât jamais de sourire en m'affirmant l'assertion contraire.

Malgré cette demi-dénégation, l'écriture du manuscrit, le style de l'auteur, les idées philosophiques répandues dans les narrations, tout enfin a concouru à me convaincre que mon opinion était réellement fondée, et je ne balance aucunement à regarder le cheykh *êl-Mohdy* comme le véritable auteur de ces contes.

L'ouvrage est partagé en deux parties distinctes et de proportion inégale, la seconde partie ayant une étendue à peu près double de celle de la première ; et chacune d'elles porte un titre différent.

La première partie a sur sa première page, et, suivant l'usage des écrivains orientaux, dans son préambule, le titre suivant :



TOHHFET
ÊL-MOSTEYQIDH ÊL-A'ANIS
FY NOZHET
ÊL-MOSTENYM OU-ÊN-NA'IS.

PRÉSENT
DU RÉVEILLEUR CÉLIBATAIRE
POUR L'AMUSEMENT
DE CELUI QUI AIME L'ASSOUPISSEMEMT ET LE SOMMEIL.

C'est ce manuscrit dont j'offre aujourd'hui la traduction complète au public. J'ajouterai que l'ouvrage étant, suivant l'usage de presque tous les écrivains orientaux, entremêlé de quelques vers arabes, j'ai cru devoir essayer, sans prétention, de les rendre en autant de vers français. Je désire qu'on soit indulgent pour le peu d'élégance de leur facture, en faveur de l'exactitude de leur traduction. Rien n'empêche d'ailleurs qu'on ne les regarde tout simplement comme des lignes de prose.

—

CONTES

DU

CHEYKH ÊL-MOHDY.

PREMIÈRE PARTIE.

...... *In kounty ghayr nâymêh, fa-haddethy-nâ be-hadouthét min âhâdyth-ek êl-houssoun.....*

.... Si vous ne dormez pas, dites-nous un de ces beaux contes que vous savez.....

MILLE ET UNE NUITS.

LES

DIX SOIRÉES

MALHEUREUSES

D'ABD-ERRAHMAN EL-ISKANDERANY,

OU

Contes d'un Endormeur.

PRÉAMBULE.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

Louange à *Dieu* qui a créé le jour et la nuit pour les hommes, et les hommes pour le jour et la nuit. Il a créé le jour, pour être partagé entre l'accomplissement de nos devoirs et les repas nécessaires à la réparation de nos forces; il a créé la nuit, pour être partagée entre le sommeil et l'amour.

Et n'a-t-il pas embelli le cours éveillé de nos journées par les rêves brillans de l'espé-

rance, comme les heures de notre sommeil par ces songes rians, dont les illusions fortunées rendent le pauvre aussi heureux que le riche, le faible opprimé aussi puissant que le potentat oppresseur, le prisonnier dans les fers aussi libre que l'Arabe du désert qui ne dépend que de son bras et de sa lance.

Ces songes ne punissent-ils pas plus sévèrement encore de fortunes inévitables le criminel assoupi, que les remords qui l'agitent éveillé au sein de ses jouissances.

Dieu se montre partout à nous puissant et bienfaisant lorsque nous sommes éveillés ; mais sa bonté et sa puissance ne se révèlent pas moins dans l'intervalle qui tient nos sens et nos membres engourdis.

Louanges soient donc rendues à Dieu créateur, car il a tout distribué avec justice et bienfaisance ; et que nos bénédictions et nos saluts soient adressés à notre seigneur *Mohammed*, le sceau des prophètes, l'apôtre élu de Dieu, à sa noble famille et aux compagnons fidèles de son apostolat.

Or donc, sachez que j'ai composé cet ouvrage d'après les récits de *Khaouagéh Abd-errahmân él-Iskanderany*, et je lui ai donné le titre de *Présent de l'éveilleur célibataire, pour l'amusement des amis de l'assoupissement et du sommeil.*

La cause de ce titre sera suffisamment développée dans la narration des circonstances mêmes que renferme ce livre ; et si l'on me reproche d'être trop amateur du sommeil, et de vouloir communiquer cette inclination aux autres, je répondrai que le sage Souleymân, sur lequel soit la bénédiction de Dieu, a dit dans ses paraboles :

« Trois choses sont préférables à trois au-» tres, la mort à la naissance, les bonnes » actions aux beaux discours, et le sommeil » au réveil. »

—

INTRODUCTION.

On connaît assez généralement mon nom et ma position au Kaire, et je crois les détails, où je pourrais entrer à ce sujet, inutiles à l'histoire que je vais raconter.

J'ai fait, pour mes propres affaires ou pour celles des autres, des voyages à Damas, à Akkah et à Tripoli d'Orient; mais c'est pour satisfaire à mes devoirs de religion que j'ai entrepris le saint pélerinage de la Mekke.

Un soir nous étions dans le désert à l'orient de Soueys : nous avions dépassé le *Gebel-Thour* [1], et nous entrions dans le *Ouady-Mousa* [2].

La caravane s'était arrêtée pour prendre du repos, on avait déchargé les chameaux : accroupis, le pied gauche retenu et attaché

[1] Mont Sinaï.

[2] Vallée de Moïse.

vers leur épaule par la courroie destinée à les empêcher de se relever et de fuir, ils broyaient avec bruit des fèves sèches et des noyaux de dattes ; la prière était faite, les feux allumés, les tapis étendus, et les cercles des dormeurs se formaient silencieusement autour des foyers ; j'allais moi-même m'étendre pour me reposer sur le tapis et les coussins que mes esclaves m'avaient arrangés, et je m'apprêtais à y attendre le sommeil en fumant du tabac mêlé de bois d'aloës dans mon *narguil*[1] de voyage. J'entends une légère rumeur, et je vois un homme revêtu des livrées de la pauvreté, que chaque cercle repoussait successivement et qui paraissait ne pouvoir trouver d'endroit où il pût se reposer et passer la nuit.

Indigné de ce manque de charité, si peu ordinaire parmi de pieux Musulmans qui s'acquittent du saint pélerinage, je le fais appeler, j'ordonne qu'on lui serve à manger, et je lui désigne une place et une natte auprès de mon foyer.

[1] Pipe persane.

Quand il s'est rassasié, je lui demande quel motif peut avoir causé le refus, que chacun semble s'être concerté à lui faire, de l'admettre auprès de son foyer. « Hélas, seigneur, » me répondit-il, c'est une histoire un peu » longue, elle renferme les aventures de dix » soirées bien malheureuses, et, si vous vou» lez bien me le permettre, j'en partagerai » aussi le récit en dix soirées. Au reste, le » Dieu créateur et rémunérateur, que j'in» voque pour vous, vous rendra, par ses fa» veurs en cette vie et dans l'autre, le bien » que vous m'avez déjà fait et celui que vous » voudrez bien me faire encore. »

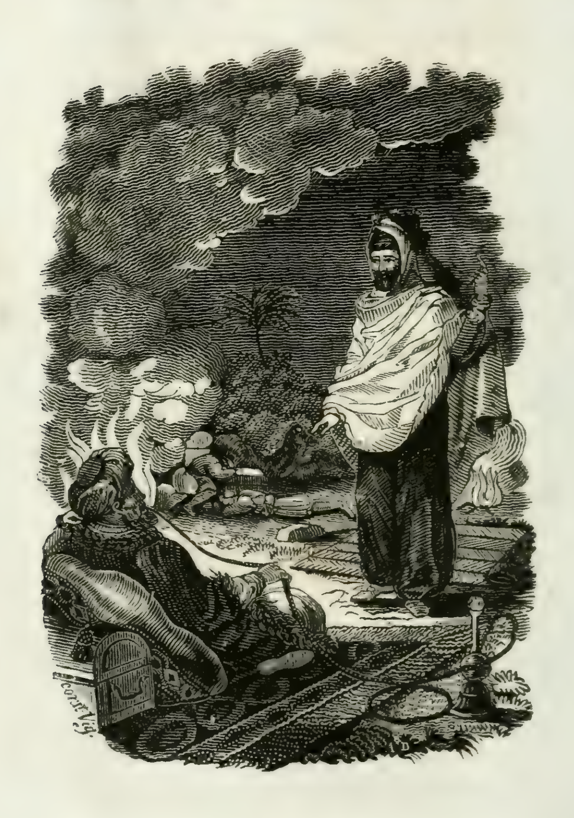
Puis il me récita ces vers :

« La main du bienfaiteur, répandant sa largesse,
» Est comme un sol fertile, où maint et maint sillon
» De son cultivateur centuple la richesse ;
» Plus son sein fut ouvert, plus il devient fécond. »

Je souris à cette manière adroite de s'assurer pendant dix soirées la nourriture et le logement, et sur mon invitation il commença son histoire en ces termes.



II. — ABD-ERRAHMAN.



Je n'ai pas toujours porté ces misérables habits
dont je suis couvert.

PREMIÈRE SOIRÉE.

Histoire d'Abd-errahmân él-Iskanderany.

Je suis né à Alexandrie et je n'ai pas toujours porté les misérables habits dont je suis couvert; mon père se nommait *Hagy Aly él-Mokthar*, et était un des principaux négocians de cette ville; la plus grande partie de son commerce se faisait avec les Francs, et par son activité et son intelligence il réussit à amasser un fortune considérable.

Il se maria à la fille d'un autre négociant de la même ville, qui mourut après deux ans de mariage, en me donnant le jour. Je passai moi-même d'abord pour avoir perdu la vie en même temps que ma mère, et on ne s'aperçut qu'au moment où on voulut la laver et l'ensevelir, que je respirais encore. La mort m'aurait alors épargné bien des souffrances, mais Dieu ne l'a pas voulu. Nous sommes à lui, et nous retournerons vers lui

quand il voudra et comme il voudra ; louange à Dieu bienfaisant et juste !

On me donna le nom d'*Abd-errahmân ben-Aly*, j'y joignis de plus le surnom d'*él-Iskanderany*[1], et j'espère y ajouter bientôt, comme mon père, le prénom d'*él-Hagy*[2], si Dieu me favorise d'un heureux voyage.

Le chagrin que causa à mon père la perte de ma mère lui fit prendre le parti de quitter Alexandrie : il se trouvait assez riche pour cesser son commerce ; il en vendit donc les marchandises et les ustensiles, acheta une maison au Kaire, dans le quartier appelé *Bâb Zouyleh*, non loin de la belle mosquée connue sous le nom de *Gâmè él-Soultân él-Mouyed*, et une grande partie de mes parens vint se fixer successivement au Kaire, d'après son exemple.

Mon père m'avait emmené avec ma nourrice lorsque je n'avais pas encore deux ans. Sans vous ennuyer des détails de mon enfance et de ma jeunesse, je vais reprendre mon histoire à l'époque où mon père mourut.

Lorsque son temps fut accompli, j'avais

[1] Natif d'Alexandrie.

[2] Pélerin de la Mekke.

vingt-cinq ans, et me voyant par sa mort possesseur de grandes richesses, je ne me sentais de goût ni pour les plaisirs ni pour les voyages. J'avais quelques amis que je consultai sur le genre de vie que je suivrais. Les conseils qu'ils me donnèrent ne me plurent aucunement, et je me décidai à prendre les avis de quelques cheykhs, anciens amis de mon père. L'un d'eux, après m'avoir écouté attentivement, me dit : « Mon fils, le peu de » goût que vous avez pour les plaisirs qui » séduisent ordinairement les jeunes gens est » une preuve que le Dieu très-haut et très-» puissant a mis en votre cœur des inclina-» tions naturelles pour l'étude. Achetez des » livres à la *Koutoubiéh*[1], et lisez les his-» toriens et les poëtes des anciens temps; » vous verrez peut-être dans les aventures » qu'ils rapportent des indications pour le » genre de vie qui vous pourrait plaire; dans » tous les cas vous n'aurez pas perdu votre » temps, et vous l'aurez employé d'une ma-» nière satisfaisante; d'ailleurs vous aurez » orné votre esprit de vers agréables et de » récits intéressans, que vous pourrez racon-

[1] Okel ou bazar où se tiennent les libraires.

» ter dans l'occasion, au grand plaisir de ceux
» qui vous écouteront. »

Je crus le vieillard, je le remerciai, et j'allai à la Koutoubiéh, d'où je revins avec quatre chameaux chargés de livres.

(Ici se trouve dans le manuscrit arabe la liste assez longue des livres achetés par Abd-errahmân : sa prolixité m'a forcé de la retrancher, quoiqu'elle offrît un tableau assez curieux de la bibliographie historique et anecdotique de l'Orient.)

Je m'enfermai pour les lire, et la lecture me charma tellement, que bientôt mes amis ne me virent plus, et que je ne parus même aux yeux de mes domestiques et de mes esclaves, que pour prendre de courts repas que j'aurais voulu abréger encore.

Je ne puis disconvenir du plaisir que mes livres m'ont causé ; mais que de maux ensuite m'a attirés leur lecture !

Je passai ainsi trois ans entiers, et j'avais lu tous les auteurs arabes, turcs et persans dont j'avais fait l'acquisition. Au bout de ce temps, me sentant la tête remplie de récits merveilleux, d'anecdotes intéressantes et de tirades poétiques, je résolus de ne plus garder ce trésor pour moi seul, et de faire par-

ticiper les autres au plaisir que sa conquête m'avait causé.

Il me vint dans l'idée de faire mon premier essai sur mes domestiques et sur les esclaves de ma maison.

« Si mes récits, me disais-je en moi-même, paraissent avoir quelque agrément pour ces gens grossiers et ignorans qui n'en ont jamais entendu, combien ne plairont-ils pas davantage aux amis que je vais revoir et qui en comprendront tout le mérite ! »

Je réalisai mon projet dès le soir même ; après la prière du coucher du soleil, je fis rassembler tous mes domestiques et mes esclaves dans un grand salon au haut de ma maison.

Ils furent étonnés de cet ordre nouveau pour eux, et leur surprise fut bien plus grande encore quand ils apprirent que leur maître ne les avait ainsi réunis que pour leur raconter une histoire.

Voici celle que j'avais choisie exprès pour eux, parce que je me rappelais que sa lecture m'avait causé le plus grand plaisir.

Le Khalyfe, les Docteurs et le Vieillard.

Le célèbre khalyfe Abbasside *Haroun el-Rachyd* était un jour assis dans sa *coupole des fleurs* [1], et avait auprès de lui l'illustre *Abou-Abdallah Malek él-Medeny*, le docteur *Abou-Sayd él-Asmay* et *Faddel ben-Yahya*, frère de lait et favori du prince. La conversation était tombée, et il se passa quelque temps sans qu'aucun d'eux ouvrît la bouche.

Enfin, le khalyfe, se réveillant de cette espèce de torpeur, leur adressa ces paroles : « Dites-moi quelque chose qui me plaise et » qui me soit utile. Celui qui remplira à mon » gré ces deux conditions recevra en récom- » pense mille dynars. »

Abou-Sayd, après s'être incliné respectueusement devant le khalyfe, commença en ces termes :

« Prince des fidèles, que le bonheur vous accompagne et éternise votre règne!

» *Abdallah ben-Mokannah* m'a appris qu'il avait lu dans les anciens historiens persans que *Kayoumarath* et la dynastie des *Pichda-*

[1] *Qoubbét él-âzhâr.*

diens, dont il fut l'illustre fondateur, durent leur prééminence sur tous les autres princes contemporains à dix règles de conduite qu'ils pratiquaient scrupuleusement.

» La première était de ne jamais donner leurs filles en mariage à des princes étrangers.

» La deuxième, d'épouser au contraire toujours des princesses étrangères.

» La troisième, d'admettre tout le monde à leur table et de n'aller partager la table de personne.

» La quatrième, de ne prendre conseil de personne quand ils voulaient placer un bienfait.

» La cinquième, de tenir exactement leur parole, et de ne manquer jamais aux promesses qu'ils avaient faites.

» La sixième de rendre en gratifications à leurs vassaux les redevances annuelles que ceux-ci étaient obligés de leur payer.

» La septième, de donner moins de temps au loisir qu'au travail.

» La huitième, quoique leur religion leur permît le vin, de n'en boire jamais assez pour troubler leur raison.

» La neuvième, de ne jamais punir que quand leur colère était passée.

» La dixième enfin, de fuir la société des ignorans, et de ne se plaire que dans celle des savans et des philosophes. »

Le khalyfe ne témoigna aucune admiration et aucun plaisir quand cette narration fut terminée, et, croyant n'y voir qu'une allusion à ses bontés pour Malek, Faddel et Abou-Sayd lui-même, il garda un silence indifférent, sans ordonner qu'on donnât mille pièces d'or à Abou-Sayd.

Quelques instans après il fit signe à Faddel. Celui-ci, espérant être plus heureux, prit à son tour la parole. « Grand prince, dit-il, les savans historiens, qui ont comparé ensemble les caractères des anciens rois de Perse et la marche de leurs divers gouvernemens, en ont tiré les remarques suivantes :

« Dans la première dynastie, celle des Pichdadiens, *Giamschid*, qui en fut le quatrième roi, regardait un âge avancé comme le plus grand titre aux honneurs et aux fonctions publiques. Sous son règne, les vieillards étaient décorés de la plus éclatante faveur.

» Sous son second successeur *Afridoun*, cette faveur fut attachée, non au grand âge, mais aux longs services; et plus on avait

vieilli dans un emploi, plus on pouvait espérer de parvenir à un poste éminent.

» *Manougeher*, successeur et descendant d'Afridoun, ne protégea que la noblesse et l'illustration des anciennes races. Un noble sans mérite pouvait alors parvenir à tout.

» Le système changea sous les *Kaynaides*. *Kay-Kaous*, fils de *Kay-Kobad*, et deuxième roi de cette seconde dynastie, n'aimait que l'esprit, le jugement, la science. L'habileté et les connaissances étaient les titres indispensables pour parvenir.

» Sous *Kay-Khosrou*, successeur de *Kay-Kaous*, la palme fut donnée au courage, à la vaillance et aux exploits militaires.

» *Lohorasp*, quatrième prince de la même dynastie, et *Kuschtasp*, son fils, ne recherchèrent à leur tour que la probité et l'intégrité. Leur règne fut celui des gens vertueux.

» Enfin, lorsque *Khosrou-Anouchirvan*, fils de *Kobad*, dix-neuvième prince Sassanide et le plus grand monarque de cette dynastie, monta sur le trône, il exigea qu'on réunit toutes ses différentes qualités. Ses faveurs se mesuraient sur le degré auquel on les possédait. La richesse était le seul titre qui n'obtenait rien de lui. »

Faddel se tut, et le khalyfe ne témoigna pas plus de satisfaction cette fois que la première. Après quelques instans de silence, se tournant du côté de Malek. « — A votre tour, lui dit-» il; essayez si vous réussirez. »

Malek s'inclina avec respect et prit la parole: « Prince, dit-il, on rapporte que le khalyfe *Abou-Giafar al-Mansour*, sur la fin de sa vie, se trouvant un jour avec ses conseillers les plus intimes, leur demanda s'ils connaissaient quelque vice ou quelque défaut essentiel dans son fils *al-Mahady*, qu'il venait de déclarer héritier du trône. Ils lui répondirent qu'il n'en avait aucun, excepté celui de ne s'être fait aimer d'aucun de ses sujets futurs.

» Cette déclaration, qui fut unanime, fit réfléchir profondément le khalyfe. Dès le lendemain, il commença à rendre des arrêts iniques, à confisquer injustement les biens des uns, et à s'emparer violemment des possessions des autres musulmans, sans alléguer aucuns motifs que ceux de sa volonté tyrannique. Il fit dresser des titres de possession de toutes ces propriétés immenses, et en fit présent à son fils *al-Mahady*, en lui disant : « Je » suis sur le point de terminer mes jours; après

» ma mort, aussitôt que vous m'aurez succédé » sur le trône, convoquez tous ceux auxquels » j'ai donné des sujets de plaintes de moi, dé- » chirez vos actes de propriété, et rendez-leur » les biens dont je les ai dépouillés, à la condi- » tion qu'ils me pardonneront, et qu'ils prieront » Dieu de me pardonner lui-même. »

» Le khalyfe *al-Mansour* mourut. *Al-Mahady* exécuta les ordres de son père. Le premier usage qu'il fit de son autorité fut de rendre les patrimoines de ceux à qui la feinte tyrannie de son père les avait enlevés. On pardonna à *al-Mansour*, on pria pour lui, et *al-Mahady* obtint en un moment l'amour de tous ses nouveaux sujets.

» Dans ses sentimens on s'abuse :
Le cœur dit sans motif tantôt oui, tantôt non,
Ce qu'il refuse à la raison,
Souvent il l'accorde à la ruse. »

Le khalyfe parut encore moins satisfait de cette histoire que des précédentes, malgré la tirade poétique qui la terminait : *al-Mahady* et *al-Mansour*, qui n'y jouaient pas un très-beau rôle, étaient l'un son père, l'autre son grand-père, et le docteur avait oublié que la vérité doit être couverte ou découverte,

suivant les yeux auxquels on la présente.

Haroun, voulant dissiper les idées que cet entretien avait fait naître dans son esprit, crut pouvoir s'en distraire en partant pour la chasse, et Faddel l'y accompagna. La chasse avait déjà duré quelque temps, lorsque le khalyfe se trouva, par la vitesse de son cheval, séparé de la suite qui l'avait accompagné. Faddel seul restait encore auprès de lui. Ils arrêtent leurs chevaux et cherchent à retrouver leur route.

Après avoir essayé inutilement pendant quelque temps de reconnaître le lieu où ils se trouvaient, ils aperçoivent de loin un vieillard qui paraissait occupé à cultiver un champ, et ils dirigent vers lui les pas de leurs chevaux.

Ce vieillard avait une physionomie vénérable; sa barbe et ses sourcils étaient blanchis par le temps, et paraissaient la preuve d'un âge bien avancé. Il était occupé à semer des noix dans son champ. Haroun arrête son cheval, admire pendant quelque temps le travail du cultivateur et les soins qu'il donnait à sa plantation, et s'approchant de lui : « Bon vieillard, lui dit-il, combien avez-vous déjà vécu d'années? — Quatre ans seulement, » répondit celui-ci.

Faddel ne put s'empêcher de réprimander vivement le vieillard. « Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que vous parlez au souverain empereur des fidèles, au successeur de l'apôtre de Dieu, au soutien de l'islamisme, au pontife sacré de la vraie religion? Comment donc osez-vous proférer devant lui un si impudent mensonge?

» Je ne mens point, répondit le vieillard, » j'ai dit la vérité. »

» Personne, ajouta-t-il, ne peut sans doute disconvenir qu'aucun bon musulman ne doit appeler *vie* le temps qui s'est écoulé sous le gouvernement de la dynastie hérétique et usurpatrice des *Ommiades :* sous le règne du bienheureux *Abou-él-Abbas Saffah*, fondateur de la glorieuse dynastie des *Abbassides*, maintenant sur le trône, les guerres cruelles entre les musulmans, qui ont occupé entièrement cette malheureuse époque, n'ont permis jamais à personne de respirer pendant un seul instant de paix : partout le sang ruisselait par torrens. Le désastre et la terreur régnaient en tous lieux ; la crainte que tous avaient d'une mort presque certaine faisait de leur existence une mort anticipée.

» Je ne puis donc compter que quatre

ans d'une véritable vie, c'est-à-dire deux années sous le khalyfe *al-Mahady*, votre illustre père, et deux autres années sous le règne de votre majesté sublime, que Dieu puisse la combler de ses bénédictions et éterniser son empire. »

Cette explication plut à Haroun ; sa suite venait de le rejoindre, et il ordonna à son grand-trésorier de payer au vieillard mille pièces d'or. « Mais, ajouta-t-il, comment,
» bon vieillard, avez-vous pu vous donner
» autant de peine à votre âge pour culti-
» ver ce champ et y semer ces noix, qui ne
» doivent être utiles que quand elles seront
» devenues de grands arbres ; il est difficile
» de croire que vous puissiez jamais en re-
» cueillir les fruits. »

« — Prince des fidèles, répliqua le vieillard, les arbres dont les fruits m'ont nourri ont été plantés par ceux qui sont venus avant moi, et ceux que je plante nourriront ceux qui viendront après moi. »

Le khalyfe, plus satisfait encore de cette réponse que de la première, ordonna qu'on donnât encore mille dynars au vieillard.

Celui-ci ajouta : « Les arbres de cette espèce ne donnent ordinairement des fruits à

leur cultivateur que vingt ans après avoir été semés, quelque favorable que soit la température et l'influence d'un soleil fécondant. Moi, au contraire, je les ai semés aujourd'hui, et aujourd'hui même, grâce au soleil de la bienfaisance de notre illustre khalyfe, que Dieu le protége, ils m'ont déjà rapporté plus de fruits que n'en vaudra jamais leur récolte. »

Haroun ordonna qu'on donnât au vieillard encore mille autres pièces d'or, et, se tournant vers Faddel, il lui dit : « Allons-nous » en ; car si je restais, en causant avec lui, » j'épuiserais plus tôt mon trésor, qu'en vous » écoutant, vous, Faddel, Asmay, Malek, » et tous les autres docteurs de ma ville de » Baghdad. »

Continuation de l'histoire d'Abd-errahmân.

J'avais lu mon histoire tout d'une haleine, ne voulant influencer en rien mes auditeurs, et attendant qu'elle fût entièrement finie pour connaître, d'une manière moins équivoque et plus impartiale, l'effet que sa lecture pouvait avoir fait sur eux.

Le silence parfait, qui avait régné pen-

dant que ma voix se faisait entendre, m'était un sûr garant de l'attention qu'on lui prêtait.

Je relevai les yeux..... Tous étaient endormis du plus profond sommeil; piqué de cet événement inattendu, et sentant moi-même le besoin de me reposer, je renonçai à éveiller ces dormeurs : les laissant tous dans les mêmes places où le sommeil les avait saisis, je me hâtai, à mon tour, d'aller m'étendre sur mon lit, et je crus devoir remettre au lendemain matin toute réflexion et toute réprimande à ce sujet.

Le lendemain, le principal de mes domestiques m'éveilla pour m'apprendre que la porte de ma maison était clouée extérieurement, et que mes esclaves s'étaient vainement efforcés de l'ouvrir.

Je n'eus pas long-temps à chercher la cause de ce nouvel accident : le *Nayb*[1] du quartier parut bientôt avec ses gens, fit déclouer la porte, et, m'ayant fait appeler, m'apprit, avec une grave réprimande, qu'en faisant sa ronde de nuit, il avait trouvé ma porte ouverte; je conjecturai que mes esclaves et mes domesti-

[1] Lieutenant de police.

ques, empressés d'obéir à mon appel général de la veille, et ignorant que je dusse les retenir pendant la soirée entière, avaient négligé de fermer la porte pour la nuit ; le sommeil qui s'était emparé d'eux les avait mis ensuite dans l'impossibilité de remplir ce devoir.

Le Nayb avait exécuté strictement les réglemens de police en faisant fermer ma porte par ses gens et en la faisant clouer en dehors jusqu'au lendemain matin. Il montra la même exactitude en me condamnant à une forte amende, que je fus obligé de payer sur-le-champ, fort heureux qu'il ne m'eût pas imposé de plus une punition plus grave.

Je reconnus ainsi, à mes dépens, combien étaient fondés ces deux proverbes du sage :

« Sans la porte, la maison serait le patri-
» moine du Bédouin.

» Si tu laisses ta porte ouverte, sois assuré
» que le diable y entrera. »

—

DEUXIÈME SOIRÉE.

Suite de l'histoire d'Abd-èrrahmân.

Je réfléchissais en moi-même sur mon désappointement et sur les suites fâcheuses qu'il avait eues pour moi.

« J'ai eu tort, me disais-je ; j'ai mis des boucles d'oreilles à un âne et des bagues à un pourceau ; comment ai-je pu croire que des esclaves et des domestiques, qui ne savent que boire, manger et servir leur maître, pourraient entendre avec plaisir des choses qui dépassent les bornes de leur intelligence ; de quel intérêt pouvaient être pour eux ces hautes conceptions de la politique, ces détails sur des rois dont les empires ne leur sont pas connus, dont les noms mêmes n'ont jamais frappé leurs oreilles grossières et ignorantes.

» J'avais mal choisi mon auditoire.

» Celui qui sans bateau veut passer la rivière,
Doit d'abord apprendre à nager.
Le chameau qu'on veut trop charger
Succombe ou bien reste en arrière.

Avec prudence, avant d'entrer dans la carrière,
L'Arabe choisit son coursier;
Et le hardi chasseur, qui poursuit la panthère
Jusques au fond de son hallier,
Avant d'oser affronter sa colère,
De son arme essaya l'acier.

»Oui, j'ai eu tort, mais je suis instruit à temps par la leçon que m'a donnée l'expérience; je ne veux plus faire de récits qu'à des oreilles délicates, capables de les entendre, de les comprendre, de les apprécier; c'est de ces auditeurs dignes de l'être que j'attends, avec raison, le tribut d'éloges qui devra m'être accordé.

» Mon histoire était d'ailleurs peut-être un peu longue; je choisirai pour cette seconde séance une histoire plus courte et plus piquante. »

Je me levai tellement content de ma nouvelle résolution, que ma joie et ma satisfaction ne purent échapper aux observations de mes domestiques, qui s'étonnaient entre eux que je pusse paraître de si bonne humeur après avoir payé une si forte amende, et surtout que je ne leur infligeasse aucun châtiment pour leur faute, qu'intérieurement je reconnaissais bien être la mienne.

Je me hâtai d'exécuter le projet qui m'avait

souri ; je rendis visite à mes amis ; chacun me félicita de ma rentrée dans la société des hommes et de la fin heureuse de ma réclusion volontaire. Je les remerciai de leurs félicitations amicales, et je les invitai tous à un grand repas pour un jour que je leur indiquai, les engageant à amener avec eux à cette espèce de fête leurs amis et les amis de leurs amis.

Je fus servi à souhait : la réunion fut complète. Je connaissais peu de mes convives ; mais je pensai que ceux que je ne connaissais pas avaient été amenés par ceux que je connaissais. D'ailleurs mon but d'avoir un auditoire nombreux était rempli.

La salle du repas était préparée ; je m'étais plu à la décorer avec magnificence et à y faire parade des richesses que m'avait laissées mon père.

De vastes plateaux d'argent massif étaient couverts de plats du même métal ; les uns offraient des pièces de mouton bouillies avec le safran et le melokhyéh, les autres des agneaux rôtis renfermant des poulets et des pigeons farcis eux-mêmes de riz, de raisins secs, de dragées et de poivre indien.

Dans de grands bassins s'amoncelaient en forme de pyramides, soit les pâtisseries les

plus agréables, au miel et au koubèbe, soit les fruits secs et confits destinés à aiguiser la soif des buveurs.

Dans des vases de cristal brillaient de diverses couleurs les sorbets à la rose, aux violettes, à l'ambre, à la fleur d'orange; des serviettes d'étoffes des Indes, rayées d'or, étaient préparées pour les convives; des chandeliers de la plus grande dimension, en argent massif, supportant de grosses bougies odoriférantes de couleurs variées, s'élevaient d'espace en espace, prêts à remplacer la clarté du jour, et semblaient autant d'astres éclatans au milieu d'un ciel resplendissant de lumière.

Enfin je n'avais rien négligé pour que mes convives fussent contens de moi, et j'espérais bien être moi-même encore plus content d'eux.

On se mit à table: tout se passa bien au repas, on en loua la disposition et les mets; lorsque je vis qu'on avait cessé de manger, je fis apporter les pipes toutes préparées, quelques flacons de vin de Chypre pour les moins scrupuleux; et, ne voulant plus faire participer mes domestiques et mes esclaves au plaisir dont j'allais faire jouir mon auditoire, je leur ordonnai de se retirer et de ne reparaître qu'à mon appel.

Tirant alors mon cahier, que j'avais placé sous un coussin : « Mes chers amis, dis-je à » l'assemblée, vous avez été les bien-venus » chez moi ; je désire que ma réception vous » ait fait autant de plaisir que j'en éprouve ; » vous me dites que les mets vous ont satis- » faits ; mais il ne suffit pas de nourrir le » corps, l'esprit aussi et l'intelligence ont droit » de réclamer leur nourriture.

» Or donc, vous saurez que le temps pen- » dant lequel je suis resté éloigné de vous a » été employé à recueillir des trésors inap- » préciables, dont je veux partager la jouissance » avec vous.

» L'avare a dit : Ce trésor est le mien,
» Personne autre que moi n'en aura jouissance.
» Le malheureux! en enfermant son bien,
» Plus que tout autre il est dans l'indigence;
» Il meurt, et n'a joui de rien.
» Mais quand le libéral soulage la misère,
» Quand il partage avec un frère,
» Il est heureux par les heureux qu'il fait;
» Chaque portion de bienfait
» Le fait jouir de sa fortune entière. »

Voyant qu'on m'écoutait avec une grande attention, je priai mes auditeurs de me la continuer pendant toute ma lecture, et je commençai en ces termes :

Le Roi et le Brigand.

La Perse eut autrefois pour roi un prince remarquable surtout par sa fierté et son orgueil extraordinaire ; les succès qui avaient toujours couronné ses entreprises avaient tellement enflé son cœur, qu'il avait pris le surnom de *Bakht-Azmây*, composé de deux mots persans qui signifient *favorisé de la fortune*. Un jour, à une de ses audiences solennelles, les marchands d'une caravane partie du Kachemyr se présentent devant son trône, et, après avoir rempli les formalités des cérémonies en usage, déposent à ses pieds une plainte contre une troupe de brigands qui, à leur arrivée sur les frontières de son royaume, avaient arrêté leur caravane, tué tout ce qui avait fait quelque résistance et pillé tout ce qu'ils possédaient.

Le roi promit de leur rendre justice, de réparer leurs pertes et de tirer une vengeance éclatante de leurs spoliateurs. Ensuite il les renvoya à son vizir qu'il chargea d'écouter leur relation détaillée de cet événement, et de prendre les renseignemens nécessaires pour la punition des coupables.

Quelque temps après le vizir vint faire son rapport au roi.

« O roi, dit-il, dans le désert qui borne » les frontières orientales de vos États est » une forteresse qui porte le nom de *Qalât-* » *Hissar* (château-fort) : cette forteresse, » placée dans des rochers presque inabor- » dables et dont des constructions faites avec » art ont augmenté les défenses naturelles, » est habitée par cent brigands que rendent » bien dangereux leur force extraordinaire, » leur bravoure féroce et surtout leur activité » infatigable. Le chef auquel ils obéissent, et » qui se nomme *Sânouh*, est un guerrier in- » domptable que rien ne peut épouvanter et » qui eût été capable de combattre et de ren- » verser le grand *Esfandyar* lui-même.

» Sa lance est redoutable à l'égal du tonnerre;
» Ses yeux lancent l'éclair; les plus vaillans soldats
» Craindraient de s'exposer aux coups du cimeterre
» Dont s'arme son terrible bras;
» En cent endroits divers un exploit sanguinaire
» A signalé son effroyable nom;
» Et vouloir attaquer son funeste repaire,
» C'est pénétrer tout nu dans l'antre du lion.

» Depuis long-temps, ajouta le vizir, cette » forteresse est en sa puissance, il en sort con-

» tinuellement pour faire des excursions dans
» les pays environnans, et je ne saurais nom-
» brer tous les désastres et tous les désordres
» dont il s'est rendu coupable. »

Bakht-Azmâỵ, irrité et plein d'une juste indignation, ordonna au vizir de prendre avec lui un corps de cavaliers, et d'aller se saisir de *Sânouh* pour mettre fin à ses pillages et le punir de tous ses crimes.

« Je veux, ajouta le roi, que tu m'amènes
» ce brigand et ses compagnons enchaînés,
» pour que les supplices les plus cruels vengent
» en ma présence leurs victimes. »

« —J'obéirai aux ordres de mon souverain,
» dit le vizir : puissé-je réussir dans l'exé-
» cution de ses volontés suprêmes! puisse le
» Dieu tout-puissant m'être en aide et m'ac-
» corder son secours dans cette entreprise! »

«—Quelle entreprise est celle-ci! s'écria le roi
» furieux; la prise d'un voleur! Quelle compa-
» raison peut-il y avoir entre un corps aguerri
» de mes troupes royales et une vile poignée
» de brigands? Quelle crainte peut éprouver
» de cette canaille le ministre de mes volontés,
» puisque ayant pour armes mes ordres sou-
» verains, il croit encore nécessaire d'implorer
» celles du Dieu tout-puissant; cette prière

» est un outrage à ma dignité royale, outrage
» que je ne puis ni ne dois pardonner. »

« — O roi, répondit le vizir, *la victoire et la*
» *force viennent de Dieu*. Ce n'est ni le nombre
» des soldats, ni les armes, ni les trésors des
» princes qui assurent leurs succès, c'est la
» protection de ce Dieu tout-puissant qui fait
» tout ce qu'il veut en disant *que cela soit*.
» Rien n'arrive que par ses décrets, rien n'ar-
» rive malgré eux. »

Pour toute réponse *Bakht-Azmây* fit charger de fers le vizir, et le fit aussitot enfermer dans une prison.

« Eh bien! ajouta-t-il, j'irai moi-même tenter cette entreprise si difficile, et l'on verra que je me nomme avec raison le *favorisé de la fortune*. J'irai, je réduirai leur forteresse en cendres, je traînerai après moi prisonniers ces brigands redoutables, et, pour remporter cette chétive victoire, je n'aurai pas besoin du secours et de la protection du Dieu tout-puissant. »

Le roi partit en effet lui-même pour cette expédition, qui lui paraissait si facile à terminer et pour laquelle il avait témoigné un mépris si dédaigneux. Mais le Dieu souverain des mondes, l'arbitre des destinées, dont il

avait refusé d'implorer le secours et dont la protection lui semblait si peu nécessaire pour la victoire que devait remporter son armée aguerrie, permit que tous les détachemens, qu'il envoya successivement à l'attaque des brigands, fussent l'un après l'autre taillés en pièces sans qu'un seul soldat pût revenir au camp royal annoncer ces étonnantes défaites.

L'élite de l'armée avait été détruite de cette manière, et le roi exaspéré se décida à réunir autour de lui tout ce qui lui restait de ses troupes et à marcher lui-même à l'assaut de la forteresse imprenable.

Le nom de Dieu ne fut pas plus invoqué par lui qu'auparavant; sa confiance était tout entière dans les soldats aguerris dont il était encore entouré, et dans son nom même qu'il se figurait follement être un titre assuré aux faveurs de la fortune.

Sánouh, voyant approcher de ses murailles la tempête qui menaçait de les renverser de fond en comble et de l'engloutir sous leurs débris, rassembla autour de lui tous ses compagnons.

« Frères! leur dit-il, le roi lui-même vient nous livrer combat; ce ne sont plus des attaques partielles qui nous menacent, mais une attaque générale, c'est le coup qui doit décider la

partie : si notre courage mollit, si la crainte énerve nos forces, nous sommes certains d'être ou massacrés ou réservés aux plus cruels supplices, nul d'entre nous ne sera épargné; combattons donc avec bravoure et fermeté, préférons la mort du glaive à celle de l'échafaud : s'il faut périr, que ce soit du moins comme il convient à des guerriers intrépides, et ne laissons pas notre perte sans vengeance; d'ailleurs, ajouta-t-il, qui sait si les décrets de Dieu ne permettront pas que nous soyons vainqueurs; mettons en lui notre confiance, *la victoire vient de lui*, et son secours est toujours prêt pour celui qui espère. »

L'assaut eut lieu au moment même; mais les brigands combattirent en désespérés, et les troupes royales, partout repoussées, prirent la fuite de toutes parts.

« Ne rougissez-vous pas, s'écriait *Bakht-*
» *Azmây* entraîné par la foule au milieu de la
» déroute, ne rougissez-vous pas de prendre
» honteusement la fuite devant une poignée
» de brigands méprisables; n'êtes-vous plus
» les soldats du *favorisé de la fortune!* »

Il voulut en vain retenir ces fuyards, aucun ne l'écouta, et il se trouva bientôt tout seul et abandonné au milieu du désert.

Il en parcourait depuis quelque temps les sables stériles et sans bornes, errant, fatigué, accablé par la faim, la soif et le désespoir, lorsqu'il crut apercevoir à l'horizon une montagne vers laquelle il se dirigea.

En approchant, il y distingua des traces de culture, puis un grand bâtiment qu'il reconnut pour un monastère de derviches. Il se traîna avec peine vers la porte, y demanda et y obtint l'hospitalité.

Les réflexions qu'il fit dans cet asile sur ses malheurs et sur les causes auxquelles il devait les attribuer, le spectacle de la piété douce et tranquille et de la confiance entière au Dieu créateur et conservateur, qui régnait sans ostentation parmi ses vénérables hôtes, eurent bientôt changé le cours de ses pensées, et ses sentimens épurés prirent une direction nouvelle.

Il reconnut que lui-même avait appelé sur sa tête les orages et le coup de foudre qui l'avaient brisée, et que la seule cause de ses désastres si inattendus était sa confiance aveugle en lui-même et son impiété envers celui qui seul dispose à son gré des événemens.

« Grand Dieu ! s'écriait-il, Dieu dont la puissance est irrésistible et les arrêts inévitables, je

reconnais que par le secours de ta volonté souveraine la faible fourmi peut vaincre le lion terrible; sans tes ordres, toutes les forces du lion ne pourraient même écraser la fourmi. »

Puis, il répétait la prière sacrée d'*el-Fatihat* qui sert d'introduction au livre sublime donné par Dieu même à son saint prophète.

« Au nom du Dieu clément qui sur nous, chaque jour,
Épanche les trésors d'un paternel amour.....

Louange au Dieu du ciel, de la terre et des ondes,
Dont l'empire suprême embrasse tous les mondes.....
Arbitre des destins, au jour du jugement;
Espoir du repentir, soutien de l'innocent!
C'est toi, sous divers noms, que tout être révère;
C'est vers toi que nos cœurs élancent leur prière.....
Exauce tes enfans; que ta sainte équité
Soit toujours de leurs cœurs le seul guide écouté,
Loin des obscurs sentiers de l'erreur mensongère!
Que nul crime sur eux n'appelle ta colère!
Que du vice, fuyant les attraits séducteurs,
Ils se montrent toujours tes vrais adorateurs! »

Bakht-Azmây passa ainsi quarante jours et quarante nuits dans les regrets, le repentir et la prière.

Le sommeil s'était emparé de lui, la quarante-unième nuit, et il crut voir en songe un ange ou un génie qui lui dit : « La voix de » ton repentir est montée jusqu'aux pieds du

» Dieu très-haut. Dieu punit, Dieu pardonne; » il est le Dieu juste, le Dieu clément et misé» ricordieux. Retourne dans tes Etats, et re» monte sur ton trone. »

Bakht-Azmáy, à son réveil, se hâta d'obéir aux ordres qu'il venait de recevoir : il sortit du couvent des derviches, et dirigea son chemin vers la ville capitale de son royaume.

Des événemens bien importans pour *Bakht-Azmáy* s'étaient passés pendant son absence. *Sánouh*, non content d'avoir mis les assaillans en fuite, avait voulu encore tirer de sa victoire tous les avantages possibles : il sortit de sa forteresse, désormais à l'abri de toute attaque; avec les plus intrépides de ses gens il avait poursuivi vivement les débris de l'armée royale.

Dans cette poursuite, le nombre de ses compagnons s'était augmenté progressivement, et il avait vu s'y réunir, soit les hommes entreprenans et avides qui, le voyant vainqueur, voulaient s'associer à sa victoire, pour s'associer ensuite à son butin; soit les gens timides et pusillanimes qui, redoutant l'essor extraordinaire que sa fortune venait de prendre, aimaient mieux le suivre que se trouver devant lui, piller avec lui qu'être pil-

lés par lui, être ses complices que ses victimes.

Enfin sa petite armée se grossit encore des fuyards qu'il atteignait dans sa marche rapide : ceux-ci avaient jeté leurs armes, et ne demandaient pas mieux que de racheter leur vie en passant sous ses drapeaux, contre lesquels ils venaient de combattre et qui leur avaient paru si redoutables.

En s'avançant, en se grossissant toujours de plus en plus, l'armée des brigands parvint aux portes de la capitale. Elle y arriva avant la première nouvelle de son agression si imprévue, avant même celle de la défaite de *Bakht-Azmáy*.

La ville, en proie à tout le trouble d'une épouvante soudaine, et se voyant sans aucuns moyens de défense préparés, ouvrit ses portes aux maîtres que les circonstances lui imposaient, et n'osa faire aucune résistance.

La possession de la capitale de la Perse agrandit les desseins de *Sánouh*, et croyant la couronne vacante par la mort de *Bakht-Azmáy*, dont la disparition faisait présumer la mort sur le champ de bataille, il n'hésita pas à monter lui-même sur le trône.

Entraînées par l'exemple de la capitale, les autres villes subirent le même joug sans au-

cune difficulté, et les garnisons lointaines se hâtèrent d'éviter les dangers d'une attaque de la part du nouveau roi, en reconnaissant son autorité et se joignant aux troupes dont il était déjà entouré.

Une réunion générale avait lieu par l'ordre de *Sánouh*, pour recevoir les sermens de ses nouveaux sujets, lorsque tout-à-coup *Bakht-Azmáy* parut sans aucune crainte au milieu de l'assemblée.

A sa vue, ses anciens soldats poussent des cris de joie, et, honteux de leur lâche défection, s'empressent auprès de leur véritable souverain.

Les chefs des troupes, prompts à suivre l'impulsion générale, saisissent au même instant *Sánouh*, abondonné même de ses anciens partisans qui, se voyant trop peu nombreux, cherchent à se perdre dans la foule, le chargent de fers et le traînent aux pieds du monarque qu'ils replacent sur son trône; toutes les voix répètent à l'envi : « Vive notre roi » *Bakht-Azmáy!* »

Le roi fait faire silence : « Je ne m'appelle » plus *Bakht-Azmáy*, dit-il, j'abjure le nom » de *favorisé de la fortune;* ce nom funeste » et dont j'étais si fier a été la première cause » de tous mes malheurs : mon orgueil, ma

» confiance en moi-même et dans cette » fortune qui devait se montrer pour moi si » infidèle, ont été les instrumens d'une perte » bien méritée. Il a plu à Dieu de me punir » et de m'abaisser, il lui a plu ensuite de me » pardonner et de me relever ; que ses arrêts » soient bénis, soit qu'ils soient sévères, soit » qu'ils soient favorables. Dorénavant, au » lieu du nom de BAKHT-AZMAY, je porterai » le nom de KHODA-CHENAS (soumis aux vo- » lontés de Dieu).

» Du sort, si tu vois l'injustice
» Sembler attachée à tes pas,
» Que ton espoir invoque un Dieu bon et propice,
» Que ton plus sûr appui soit placé dans son bras :
» Avec quelque lenteur que son secours agisse,
» Crois fermement qu'il ne manquera pas :
» Fusses-tu plongé même au fond du précipice,
» Ne désespère point, et tu t'en tireras. »

Continuation de l'histoire d'Abd-errahmân.

« Les paroles appellent les paroles, » dit un ancien proverbe des Arabes.

L'histoire que je venais de raconter, et que j'avais pensé devoir être beaucoup plus courte que la précédente, était réellement beaucoup plus longue, grâce surtout aux

tirades poétiques dont j'avais cru devoir l'enrichir en faveur d'un auditoire plus distingué et moins étranger à l'appréciation littéraire.

Je me rassurais surtout par ce dernier motif, et je ne conçus pas la moindre inquiétude sur mon succès, tant que dura ma lecture. Quand elle fut terminée, je m'apprêtais à recevoir les applaudissemens et les éloges qui me paraissaient si bien dus; toutes les voix allaient sans doute me présenter un concert de félicitations bien agréable pour mes oreilles..... Toutes les voix se taisent, tous mes convives étaient endormis sur leurs coussins, et leur sommeil était aussi profond que l'avait été celui de mes grossiers esclaves et de mes stupides domestiques.

Désespéré de ce nouveau caprice d'un sort qui semblait se jouer de mes projets les mieux conçus, et s'amuser des contrariétés qu'il me faisait éprouver, je promenais tristement mes regards sur les complices innocens et involontaires de ce sort persécuteur.

Tout-à-coup, ô bonheur inespéré! qui me fit en un instant oublier tout le chagrin dont j'étais frappé; ô bonheur!.... j'aperçois au milieu de mes dormeurs malencontreux un petit groupe de quatre convives sur lesquels

il paraît que le sommeil n'avait pu étendre sa perfide influence; non-seulement ils étaient réellement éveillés, mais ils causaient ensemble à voix basse, et la vivacité de leurs gestes, le feu de leurs yeux et le jeu de leur physionomie ne pouvaient que me faire présumer l'importance qu'ils mettaient à leur conversation particulière; mais ils ne peuvent causer que de moi et de mon histoire; sans doute ils s'en rappellent les uns aux autres les passages les plus frappans, les plus intéressans; sans doute ils récitent quelques-uns de mes vers.

Je m'approche d'eux, plein de reconnaissance, et je les invite à venir prendre place à mes côtés : ils s'empressent d'accepter; l'entretien se renoue, et il roule en effet sur le sujet dont je les avais supposés occupés au moment où je les avais aperçus. On me comble d'éloges et de félicitations, on récite avec quelque enthousiasme les vers que je mets dans la bouche du vizir au sujet du redoutable brigand *Sánouh*.

Plus je regardais mes quatre interlocuteurs, moins je pouvais parvenir à les reconnaître; ils n'étaient ni du nombre de mes amis, ni du nombre de mes connaissances; mais nul doute qu'ils ne fussent les amis des convives

que je connaissais et qu'ils n'eussent été amenés par eux.

Je me gardai soigneusement de l'impolitesse qu'aurait témoignée la moindre question à cet égard; d'ailleurs en ce moment ce n'était plus des étrangers pour moi, ils m'avaient même marqué plus d'égards que les amis qui m'étaient connus depuis long-temps; tandis que l'amitié n'avait pu donner à ceux-ci la force de résister au sommeil, mes amis inconnus l'avaient repoussé victorieusement, ils avaient écouté mon histoire.

Quoique enivré par les louanges peut-être exagérées que je recevais de chacun d'eux, je leur avouai modestement que la tirade qu'ils venaient de réciter, et qui avait paru leur plaire, n'était pas de ma composition, et que je l'avais empruntée au *Diwan* d'un ancien poëte. Mes nouveaux amis paraissaient en conserver un doute bien obligeant pour moi, et me sentant assez riche d'éloges mérités par moi-même, pour ne pas m'approprier ceux qui étaient réellement dus à un autre que moi, j'offre d'aller à l'instant chercher, dans le cabinet qui renferme mes livres, celui qui contenait le passage dont l'existence était mise en discussion.

On accepte avec un air de défi, et je m'empresse de me lever et de passer dans mon cabinet de livres.

Ma recherche fut plus longue que je ne l'avais présumé. Le livre n'était pas épais, et, couché à plat sous des volumes d'une plus grande dimension, il échappa pendant un temps assez long à mes regards : voulant prouver la sincérité de ma déclaration, je m'obstinai dans mes efforts pour le découvrir : je le trouvai enfin, et je me hâtai d'aller le montrer à mes hôtes. Je sortis donc de mon cabinet de livres; mais quand je voulus rentrer dans la salle du festin, je m'aperçus que la porte en était fermée en dedans.

Je présumai que le vent l'avait poussée, ou que moi-même en sortant je l'avais tirée derrière moi par mégarde, et que ce mouvement avait pu faire glisser le verrou de la serrure intérieure; je revins donc sur mes pas, et faisant un long détour par d'autres appartemens qui communiquaient d'un autre côté avec cette salle, j'y rentrai par une autre porte.

Tous y étaient encore ensevelis dans le sommeil : je dis tous, car mes convives éveillés, mes nouveaux amis littéraires avaient disparu. Je m'en étonnai avec raison, mais mon

étonnement redoubla encore quand je m'aperçus qu'avec eux avaient disparu mes plats, mes bassins, mes plateaux, et mes magnifiques chandeliers d'argent massif.

Plus de doute, mes gens si inattaquables au sommeil étaient tout simplement des voleurs qui, ayant eu connaissance de l'espèce de banalité de ma sotte invitation, avaient su en profiter pour s'introduire chez moi et y exécuter le hardi projet dont je me voyais la victime, et dont le succès avait peut-être surpassé leur attente.

Mes cris, ceux de mes domestiques, et de mes esclaves qui accoururent à ma voix réussirent à réveiller enfin les dormeurs dont l'assoupissement et mon absence prolongée avaient si bien facilité ma spoliation et la retraite des voleurs.

On s'éveille, on écoute le récit de mon malheur, on y prend part, et chacun me débite des consolations bien déplacées et bien inutiles.

Cependant je n'étais pas complètement dépouillé. Il paraît que le plus grand des plateaux d'argent n'avait pu être emporté par les voleurs, soit que son poids ou son volume leur eût paru trop embarrassant, soit que

la crainte de mon retour présumé moins tardif les eût déterminés à précipiter leur retraite.

Quand on m'eut apporté ce plateau, unique reste de la magnificence de ma table, je m'aperçus en le considérant que les bords de sa surface présentaient quelques lignes d'écriture qui paraissaient y avoir été tracées depuis peu de temps et peut-être avec la pointe d'un couteau.

Frappé de cette nouvelle singularité, je cherchai à déchiffrer ce qu'on avait pu écrire dans ces lignes, et voici ce qu'elles contenaient :

« *Châter-el-Harramy* salue affectueusement » son ami *Abd-êrrahmân el-Iskanderâny*, et » le remercie du bon repas et du cadeau pré- » cieux, si généreusement offerts par sa rare » munificence.

» Châter aurait eu le plus grand tort de ne » pas profiter de l'occasion heureuse qui se » présentait à lui : il croit donc pouvoir, à » juste titre, prendre à son tour ce beau sur- » nom de BAKHT-AZMAY, de *favorisé de la* » *fortune*.

» Qu'Abd-êrrahmân se console de sa perte » en pensant qu'il trouvera, s'il le veut, de

» son côté dans cette circonstance un titre op-
» portun et suffisamment fondé pour prendre
» lui-même le surnom de KHODA-CHENAS, de
» *soumis et résigné aux volontés de Dieu.* »

Le voleur avait ensuite ajouté ces vers :

« Bien imprudent est qui confie
» Sa maîtresse à des débauchés,
» Sa fortune à gens ruinés,
» A son proche héritier sa vie,
» Et sa table à des affamés;
» Sa sottise est bientôt punie.
» Est bien moins fou celui qui veut
» Mettre le soufre auprès du feu
» Sans redouter un incendie. »

Mes amis furent indignés de l'impudence du voleur *Châter*, et le chargèrent de toutes leurs malédictions, en lui souhaitant tous les châtimens qu'il méritait dans cette vie et dans l'autre ; ils me conseillèrent en même temps d'aller sans retard, dès le lendemain matin, porter ma plainte à l'Aga des janissaires, chargé dans la ville et dans la campagne de la police pour tout ce qui concernait les vols et les voleurs.

Le reste de la nuit se passa pour moi dans l'insomnie et dans des réflexions amères ; cependant le conseil qu'on m'avait donné, et que j'étais très-disposé à suivre, faisait luire

à mes yeux l'espérance, non-seulement de recouvrer les objets qui m'avaient été volés, mais encore d'obtenir une vengeance éclatante du voleur effronté qui avait poussé l'impudence jusqu'à m'outrager par ses plaisanteries sur la perte qu'il me faisait éprouver.

J'avais en effet l'intime persuasion que je trouverais dans l'Aga des janissaires, et la bonne volonté de me rendre une pleine justice, et le pouvoir d'exécuter cette bonne volonté en découvrant le voleur et ses compagnons ainsi que la retraite dans laquelle il avait caché les richesses qu'il m'avait enlevées.

Le lendemain, de bonne heure, j'allai donc à la maison de l'Aga des janissaires.

Je le trouvai devant sa porte, à cheval, entouré d'une suite nombreuse, et recevant de la foule qui se pressait autour de lui des plaintes et des réclamations : il écoutait ainsi les affaires qui lui étaient soumises, et rendait à l'instant même des jugemens qui étaient, comme on sait, sans appel et ne manquaient pas d'être exécutés sur-le-champ.

Je ne pouvais espérer de rencontrer une occasion plus favorable pour être accueilli par l'Aga; je m'approchai de lui dès que l'affluence de la foule m'eut permis un accès

facile, et je commençai à lui exposer l'affaire qui m'amenait devant lui, mettant en même temps sous ses yeux mon grand plateau d'argent sur lequel le voleur avait osé inscrire son nom, et dont j'avais cru l'exhibition indispensable, tant pour certifier les détails de ma plainte, que pour faire connaître le nom du hardi voleur.

L'Aga en apercevant le plateau d'argent demanda à le considérer de près, et examina attentivement les premières des lignes qui y étaient tracées.

A peine les eut-il lues, que, m'interrompant brusquement et m'imposant silence, il me reprocha avec amertume d'être l'ami intime et sans doute le complice des voleurs qu'il était chargé de poursuivre dans la ville, ajoutant qu'un homme aussi déhonté et aussi criminel que moi, qui, suivant le témoignage de la pièce même que je venais de mettre sous ses yeux, osait donner publiquement aux voleurs de grands repas et leur faire des cadeaux précieux, devait être puni aussi sévèrement que les voleurs eux-mêmes.

La foule du peuple qui m'environnait manifesta son indignation contre moi, et éleva jusqu'aux nues la justice et l'équité rigoureuse

de l'Aga, dont les gens me saisirent à l'instant malgré les justes réclamations et les protestations de mon innocence que je m'efforçais en vain de faire entendre.

Par les ordres et à un signe de leur maître, ils m'enlèvent et me renversent en un clin-d'œil, la face contre terre; deux d'entre eux me maintiennent dans cette position, en se plaçant à cheval sur mon cou et sur mes reins : deux autres me saisissent les jambes, les déchaussent et les tiennent relevées par le moyen d'un bâton auquel étaient adaptés deux nœuds coulans, tandis qu'un exécuteur de l'arrêt fatal qui venait d'être prononcé contre moi, distribuait cinquante coups de bâton sur la plante de mes pieds.

Quand leur cruel ministère fut rempli, mes bourreaux me laissèrent sur la place à moitié suffoqué par mon indignation et à moitié mort de douleur. Lorsque je repris connaissance, la foule s'était retirée, et l'Aga était parti pour faire sa tournée dans la ville.

Je me relevai avec peine, et avec plus de peine encore je parvins à regagner ma maison, meurtri, sanglant, maudissant l'Aga, le voleur, mes amis si mauvais conseillers, et surtout moi-même, dont la sottise avait

amené sur moi cette complication extraordinaire de malheurs.

Le lendemain les gens de l'Aga ne manquèrent pas de venir se présenter chez moi, pour recevoir le paiement de l'amende dont la condamnation accompagne toujours la bastonnade : je payai, et j'avoue que je n'eus jamais le courage d'aller savoir des nouvelles de mon grand plateau d'argent massif.

Ainsi, ma première soirée m'avait coûté une forte amende; ma seconde me valut la perte de toute ma précieuse argenterie, si audacieusement enlevée, une nouvelle amende plus considérable que la première, et, par-dessus tout cela, une cruelle bastonnade.

Quand le sort, pour nous gracieux,
Verse de ses faveurs la liqueur bienfaisante,
C'est toujours goutte à goutte; une pluie abondante
Ne nous abreuve pas de ses dons précieux;
Mais, quand la fortune changeante,
En fondant sur un malheureux,
L'expose aux coups du sort devenu rigoureux,
C'est un vaste torrent qui l'inonde et l'assiége
Par mille flots à sa perte empressés;
Le malheur semble avoir ce fatal privilége,
Qu'il ne vient jamais seul, et qu'il a pour cortége
D'autres malheurs encor l'un sur l'autre entassés.

—

TROISIÈME SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abd-êrrahmân.

Je fus long-temps à me rétablir ; les gens de l'Aga des janissaires étaient vigoureux, et les coups que j'en avais reçus fortement appliqués. Mes pauvres pieds étaient horriblement gonflés et sillonnés de profondes et douloureuses crevasses ; cependant au bout de quelques mois je pus recommencer à en faire quelque usage.

J'avais peu réfléchi pendant le cours de ma maladie ; une fièvre violente s'était emparée de moi : celui qui souffre n'a que le temps de songer à ses souffrances, son sang est toujours agité : la méditation et la réflexion ont besoin du calme et de la tranquillité du corps aussi bien que de celle de l'esprit : je ne pus recouvrer l'un et l'autre état qu'à ma convalescence ; je réfléchis alors.

Les réflexions auxquelles je me livrais n'avaient rien de consolant pour moi ; quelle que fût la circonstance de mes malheurs que ma

mémoire me représentât, à côté de la mésaventure se trouvaient toujours, la tenant par la main, ma sottise et mon imprévoyance. J'abandonnai les réflexions comme ne remédiant à rien, et ne servant qu'à faire un mal présent du mal passé.

Le proverbe arabe dit « que les raisins secs » font oublier aux enfans leurs plus grands » chagrins. » Je me remis à mes lectures favorites pour oublier les miens, et je trouvai dans cette distraction, aussi utile qu'agréable, un soulagement réel à ces peines cuisantes de mon esprit.

La tête n'est pas le pays natal des idées et des sensations de l'ame, elle n'en est que le passage : et quand ce passage est orné de fleurs odorantes et de cassolettes parfumées, il faut bien que les idées qui passent à travers de cette atmosphère embaumée s'en approprient une partie et s'imbibent des parfums délicieux dont elles ont traversé la vapeur.

Je lus avec plaisir plusieurs recueils de poésie et de mélanges aussi intéressans qu'agréables; cependant presque à chaque vers des poëtes, à chaque ligne des auteurs qui ont écrit en prose, mon esprit préoccupé croyait lire une leçon directe.

Il me semblait que l'écrivain avait d'avance connu toutes les fautes que je commettrais, et qu'il me présentait à la fois des conseils utiles pour m'empêcher d'y tomber et des réprimandes salutaires pour me guérir de la fatale maladie d'esprit qui m'y avait entraîné.

Je lus un jour la fable suivante.

Les deux Renards et le Jardinier.

Un Renard affamé, qu'un long jeûne avait réduit à n'avoir plus que la peau et les os, épuisé, se traînant avec peine, rencontra un soir un Renard bien gras et bien portant, et dont l'état florissant annonçait assez que la faim et la privation des choses nécessaires à la vie lui étaient totalement étrangères.

« Frère, dit le premier, que le salut soit sur toi comme sur tous tes parens, et que la fortune continue à te combler de ses dons. Tu es gras et bien nourri, et tu me parais ne manquer de rien ; tandis que moi, pauvre et misérable, l'indigence et le besoin se sont plu à me retenir dans les barrières d'une privation continuelle; je ne puis rien découvrir pour entretenir le peu de forces que cette inanition si prolongée me laisse encore; dans

peu de temps une mort cruelle sera l'issue où me conduit la route que je parcours, et je sens que je suis déjà plus mort que vivant; car je ne sens mon existence que par les souffrances que j'éprouve : mes flancs décharnés se resserrent tellement sur mon cœur, que je ne puis même plus réfléchir aux moyens que je pourrais inventer pour apporter quelque remède à ma triste situation.

» Que Dieu me préserve de vouloir porter envie à ton bonheur! Le destin rend l'un riche et l'autre pauvre : les richesses viennent d'elles-mêmes se placer dans la main de celui qui est déjà riche, tandis que le pauvre a beau semer le travail et la peine, il ne moissonne jamais que la pauvreté et l'indigence : je ne me plains pas de ce qui a été de tout temps; mais, mon frère, au nom du Dieu clément et bienfaisant, aie quelque pitié de ton frère malheureux, et indique-lui, si tu le peux, comment il pourra soulager le peu de jours qui lui restent à vivre. »

Le second Renard fut ému de compassion : « Mon frère, répondit-il, je veux et je puis » améliorer ton sort; rends grâces au Dieu » créateur et conservateur de tous les êtres » qui t'a rendu assez heureux pour me ren-

» contrer : il m'a comblé de faveurs, mais je » ne me montrerai pas ingrat envers lui en » refusant de les partager avec mon frère ; le » pauvre est l'hôte que Dieu nous envoie, et » le repousser, c'est offenser Dieu lui-même : » viens avec moi, et tu seras rassasié. »

L'espérance de faire un bon repas rendit des forces au Renard moribond : il suivit avec joie son compagnon, auquel, pendant la route, il adressait les témoignages de la plus vive reconnaissance.

Après avoir marché quelque temps dans des ruines, par des détours qui semblaient bien connus du Renard conducteur, ils arrivèrent tous les deux au pied d'un mur très-élevé, mais au-dessus duquel on voyait s'élever des têtes de palmier et des festons de vignes.

« Voilà, mon frère, dit le Renard bien » portant à l'autre, voilà le paradis où je » trouve en abondance tout ce que je puis dé- » sirer : le Jardinier qui cultive ce jardin y » vient rarement, et nous aurons peu de ris- » ques à courir ; au reste j'ai toujours soin de » prendre les mesures nécessaires à ma sûreté : » entrons, et que Dieu te bénisse comme il » m'a béni moi-même. »

Un trou fort étroit, mais cependant d'une

largeur suffisante, se trouvait dans la muraille : cette ouverture, qui était cachée par de grandes plantes en dedans du jardin et par un buisson épineux au-dehors, fut la porte par laquelle les deux associés parvinrent à s'introduire ; ils trouvèrent la récolte la plus abondante de raisins et de fruits de toute espèce.

L'affamé se jeta sur cette profusion de biens, et se hâta de satisfaire ses besoins et son appétit glouton.

L'autre Renard plus prudent ne mangeait rien dans le jardin : il emportait au dehors les fruits et les raisins pour les y manger ensuite en sûreté, et sans courir le risque d'être rencontré par le Jardinier en prolongeant son séjour dans l'intérieur ; mais il voulut en vain persuader à son compagnon de suivre son exemple.

Celui-ci, tout entier à satisfaire sa passion dévorante, refusa de l'écouter et d'interrompre un seul instant une occupation qui lui paraissait d'autant plus douce, que depuis bien long-temps il n'avait pu en savourer les délices d'une manière aussi complète.

Malheureusement le Jardinier était en ce moment dans le jardin, où la maturité presque parfaite de ses fruits lui faisait exercer

une garde plus vigilante ; il aperçoit les maraudeurs, saisit un sabre et s'élance pour les punir de leurs dévastations.

Le Renard prudent avait déjà pris la fuite en apercevant son ennemi, et s'était glissé avec célérité par l'issue dont les abords lui étaient familiers ; il faisait tranquillement et sans crainte son repas de l'autre côté du mur.

L'affamé fut moins heureux : il avait rempli son ventre outre mesure, et ses jambes affaiblies par sa faim précédente ne pouvaient qu'à peine le porter ; il reçut d'abord quelques blessures, et, courant çà et là dans le jardin, il ne pouvait éviter les coups que lui portait le Jardinier acharné à sa poursuite.

Pour comble de malheur il ne parvenait pas à retrouver cette entrée fortunée, ce trou de la muraille par lequel il s'était introduit avec son compagnon, et par lequel en ce moment il regrettait bien de s'être frayé un passage. Après mille recherches inutiles, et mille tours dans le jardin, en butte aux mauvais traitemens du Jardinier vindicatif, il aperçoit enfin l'issue, s'y jette rapidement, et échappe ainsi une à mort qui lui paraissait certaine. Il était temps que cet asile lui fût ouvert : il sauva sa vie ; mais, abattue par le dernier coup que lui

avait porté le Jardinier, sa queue resta dans la jardin.

Quand dans l'assemblée des renards on le vit paraître sans queue, il fut assailli par toutes les marques du mépris et de la dérision; les reproches, les sarcasmes et les insultes qu'il reçut à ce sujet lui parurent si insupportables, que malgré tous les dangers qu'il avait courus dans le jardin, il se détermina à y retourner, pour rentrer en possession de la queue qu'il avait perdue.

Ce projet fut mis sans retard à exécution. Mais le Jardinier, qui n'avait pas cessé d'être sur ses gardes, veillait avec trop de soin pour que sa vigilance pût être mise en défaut : il aperçut bientôt le malheureux Renard, et s'approchant sans être vu lui-même, d'un nouveau coup de sabre il lui coupa les deux oreilles.

L'infortuné, blessé, sanglant, revient en proie au désespoir retrouver l'assemblée.

« Malheur à moi, s'écria-t-il, d'avoir été » plus sensible à vos insultes qu'à la voix de la » prudence : le malheur ne se sépare jamais » du malheureux. Je suis revenu encore » plus pauvre que je ne l'étais quand je » suis parti. Je n'avais perdu que ma queue;

» en voulant la recouvrer, j'ai perdu de plus
» mes deux oreilles. »

Continuation de l'Histoire d'Abd-èrrahmân.

Et moi aussi, m'écriai-je à cette lecture, et moi aussi j'ai été aussi inconsidéré que ce renard; celui qui monte dans le char de l'imprudence, a pour compagnon de route le danger, et sa course ne s'arrête qu'au but inévitable de l'infortune. N'aurais-je pas dû peser avec circonspection l'avis irréfléchi que me donnaient des conseillers à l'abri de tout risque, qui me poussaient à me jeter moi-même sous les griffes du tigre sans pitié ?

N'aurais-je pas dû me consoler de ma première perte, au lieu de m'exposer, comme je l'ai fait, à me voir enlever ce que le voleur m'avait laissé, et à recevoir le traitement cruel que j'ai été chercher moi-même!

« Je n'avais perdu que ma queue, et, en cherchant à la recouvrer, j'ai perdu de plus mes deux oreilles ? »

Ces réflexions, quoique trop tardives, étaient sages; mais elles auraient pu l'être encore davantage. Au lieu de remonter seulement de l'iniquité de l'Aga à l'imprudence des

conseils de mes amis, et ensuite à la rapacité du voleur, j'aurais dû, par la même progression, arriver à la véritable cause de tous mes maux, à la sotte vanité qui me faisait désirer si avidement les éloges que j'espérais m'attirer par mes histoires. N'aurais-je pas dû chercher à extirper totalement de mon cœur cette passion si fatale ?

Elle était bien loin d'être éteinte, et elle s'était réveillée à mesure que les forces me revenaient et que mes blessures se cicatrisaient. Bientôt tous mes chagrins et toutes mes douleurs disparurent sous le voile de l'oubli. Il semblait même que la mauvaise réussite de mes deux premiers essais était un aiguillon toujours actif, qui me pressait sans relâche d'en hasarder de nouveaux, c'est-à-dire d'aller chercher, en véritable insensé, de nouvelles souffrances et de nouvelles infortunes.

Les leçons les plus sages, même celles plus sévères de l'expérience, n'ont jamais changé et ne changeront jamais le caractère et les goûts que la main de la nature a imprimés dans nos ames; et le singe, revêtu d'habits, aurait beau imiter les actions de son maître, il resterait toujours, sous les vêtemens de l'homme, tout autant singe qu'auparavant.

Cependant, ce désir effréné, cet instinct narrateur qui me maîtrisait, resta pendant quelque temps sans exercice ; j'hésitais, non à m'y livrer encore, mais à déterminer la manière dont je m'y livrerais : j'étais seulement embarrassé sur le choix des moyens à employer pour m'assurer une réussite sur laquelle se fondait encore ma folle espérance.

Bientôt pourtant une occasion que je crus favorable se présenta, et, d'après ce que je viens de dire, vous ne doutez pas de l'empressement que je mis à la saisir.

J'avais un oncle que je n'avais jamais connu : frère de ma mère, il s'occupait du commerce comme mon père; et il avait d'abord associé avec lui ses opérations de négoce; mais il avait quitté Alexandrie avant ma naissance et s'était retiré à Damas ; depuis long-temps il n'avait donné aucunes nouvelles de lui à mon père, et moi-même je n'en avais également depuis reçu aucunes.

Un jour, deux de mes parens, qui étaient venus me visiter, m'apprirent que cet oncle s'était marié à Damas, qu'il y avait eu un fils, et que, ses affaires lui ayant mal réussi, les chagrins que lui avaient fait éprouver des pertes multipliées avaient miné peu à peu sa

santé et l'avaient enfin conduit au tombeau.

Ces nouvelles avaient été données par son fils, mon cousin, qui venait d'arriver au Kaire dans un état voisin de l'indigence. Dieu, juste et équitable, avait puni sur le père et sur le fils les torts que le premier avait faits à mon père et à moi; car mon oncle, en quittant Alexandrie, avait abusé de la confiance de mon père et lui avait enlevé des sommes assez considérables, tant en argent comptant qu'en marchandises : c'est par cette raison qu'il n'avait entretenu avec mon père ni relations ni correspondance.

Les deux parens qui me donnèrent ces détails ajoutèrent que mon cousin, se voyant dans la détresse, était venu pour tenter la fortune au Kaire; qu'il n'osait pas encore se présenter devant moi, mais qu'il me suppliait de lui pardonner les torts de son père, dont il était innocent, et d'être assez généreux pour lui prêter une somme avec laquelle il pût recommencer son commerce et soutenir son existence. Il les avait chargés de m'assurer qu'il avait toujours blâmé la conduite de son père à l'égard du mien, et que son plus grand chagrin, en perdant tout ce qu'il possédait, avait été de se voir dans l'impossibilité abso-

lue de réparer les torts dont mon père et moi nous avions souffert, faisant en même temps les plus grands sermens qu'il regardait cette réparation comme son premier devoir, lorsque mes bontés et la fortune auraient secondé ses efforts.

Je n'avais connu mon oncle que sous le rapport des justes plaintes que mon père avait à exercer contre lui pour la spoliation dont il s'était rendu coupable; je refusai de m'intéresser à mon cousin : cependant j'assurai que je lui pardonnais; mais je ne témoignai pas le désir de le voir, et mes deux parens n'insistèrent pas.

Après leur départ je repassai dans mon esprit tout ce qui m'avait été dit; je me repentis d'avoir répondu par un refus à la demande de mon cousin.

« Dois-je punir, me disais-je, le fils des fautes du père ? Si le père fut coupable, le fils est innocent : le père est mort, que Dieu, souverain arbitre du jour du jugement, le juge et le punisse; à lui appartient la vengeance et le châtiment : si le Dieu clément et miséricordieux a daigné faire grâce au coupable et exercer sur lui sa clémence, pourquoi moi, chétive créature, serais-je plus inexorable ?

» Louange à Dieu qui a créé tous les hommes d'une même chair et les a rendus tous enfans du même père pour qu'ils puissent s'aimer les uns les autres.

» Louange à Dieu qui a attaché plus de bonheur et de satisfaction à pardonner magnanimement qu'à se venger pour satisfaire sa colère et sa haine.

« Si Dieu n'était clément, plein de miséricorde,
Qui, des mortels, pourrait trouver grâce à ses yeux ?
Que d'imperfections dans le plus vertueux !
Que l'indulgence qu'il t'accorde,
Pour ton cœur, à son tour, soit un modèle heureux,
Si ton frère, par quelque offense,
A pu te paraître odieux,
Que l'exemple divin étouffe ta vengeance,
Et qu'il change ta haine en pardon généreux. »

» Oui ! je pardonnerai de cœur au fils de mon oncle, comme je lui ai pardonné de bouche, et je l'aiderai à sortir de l'état déplorable dans lequel il se trouve plongé. »

D'ailleurs, il faut que je l'avoue, un autre projet commençait à fermenter dans ma tête, et à corroborer par ma folie les résolutions humaines que venait de m'inspirer la sagesse.

Ce projet était de faire de ma réconciliation avec mon cousin le motif d'une fête de famille

et d'une grande réunion à laquelle je devais inviter tous mes parens.

« Je leur lirai, disais-je en moi-même, une de mes histoires, et il faudra que je sois bien malheureux si je n'obtiens pas d'eux plus d'attention que de mes précédens auditeurs. »

Plus je pensais à ce projet, plus son exécution me souriait, plus je trouvais de raisons fondées pour m'y déterminer.

Je m'objectais à moi-même, qu'après deux essais si malheureux tout devait me faire présumer que le troisième n'aurait pas pour moi plus de bonheur et de réussite.

« Mais, me hâtais-je de répondre, combien les circonstances sont ici différentes : devais-je croire que des amis de table auraient pour moi assez d'affection pour aimer ce que j'aime, et prendre, à entendre mes histoires, le même plaisir que j'éprouvais à les leur réciter moi-même.

» N'auraient-ils pas préféré dans leurs goûts matériels et indélicats un mets de plus à toutes les productions des poëtes et des philosophes ; ces gens-là savaient boire et manger, et non écouter.

» D'ailleurs n'ont-ils pas donné des preuves de leur peu d'attachement pour moi dans le peu de

soin qu'ils ont mis à choisir les convives qu'ils m'amenaient? N'est-ce pas à leur négligence bien coupable que je dois l'introduction des voleurs et tous ces malheurs qui ont suivi?

» N'est-ce pas à leur imprudence insouciante que j'ai dû le conseil funeste qui m'a jeté entre les mains de l'Aga des janissaires? N'est-ce pas à ce conseil irréfléchi, et dans lequel ils ne mettaient aucun intérêt, parce que leur faux zèle ne leur faisait courir aucun danger, que je suis redevable de la perte du grand plateau qu'avaient épargné les voleurs, des reproches publics que j'ai essuyés, de l'amende considérable que j'ai payée, enfin de la cruelle bastonnade que j'ai subie?

» Certes, ces faux amis n'avaient ni véritable affection pour ma personne, ni attachement sincère à mes intérêts.

» Mais aujourd'hui tout est bien différent : la chair est toujours la chair, le sang est toujours le sang; mes parens et moi ne sommes-nous pas les enfans de la même chair, le même sang ne coule-t-il pas dans nos veines?

» N'est-ce pas pour moi le gage et le garant d'une affection réelle, d'un attachement créé par la nature elle-même et qui les fera sympathiser avec moi dans tous mes goûts?...

» Ils écouteront mes histoires, et je n'en veux plus conter qu'à eux seuls. »

Je ne tardai pas à mettre mon projet à exécution. J'envoyai inviter tous les membres de ma famille à une petite fête dans laquelle je voulais les réunir, mais sans communiquer à personne le changement de mes résolutions à l'égard de mon cousin et les intentions favorables avec lesquelles je voulais maintenant accueillir sa demande.

Les invitations furent nombreuses, et on pense bien que je n'oubliai pas d'en adresser une particulière à mon cousin, comme nouvellement arrivé au sein de sa famille.

Au jour indiqué la réunion fut complète, cependant mon cousin n'y paraissait pas; quelques-uns de mes parens me dirent qu'il avait témoigné le refus le plus positif de venir avec eux en faire partie.

Je n'étais nullement inquiet de cette manifestation de ses sentimens, sachant bien qu'elle ne pouvait avoir d'autres causes que son exaspération pour le refus qu'on était venu lui rapporter de ma part, et son ignorance de la détermination nouvelle que j'avais prise de lui rendre tous les services dont il avait un si grand besoin.

J'envoyai quelqu'un de mes domestiques pour l'engager à venir me trouver; il refusa. Un second message ne put le tirer de son obstination; enfin un troisième fut plus heureux et parvint à vaincre son opiniâtreté.

Mon cousin arriva donc; mais, voyant sur son visage toutes les marques de la colère et du ressentiment le plus profond, je craignis qu'il ne rompît les digues de la modération, et qu'il ne se conduisît devant tous mes parens de manière à m'ôter toute possibilité de pouvoir lui pardonner.

Il me parut aussi que, dans l'état d'irritation où il se trouvait, il pourrait bien regarder moins comme un service que comme un acte d'humiliation prémédité contre lui, l'offre que je voulais lui faire publiquement devant l'assemblée de tous nos parens communs; je résolus de ménager son amour-propre et sa délicatesse, en traitant avec lui cette affaire en particulier; je me hâtai donc, dès qu'il parut, de l'emmener avec moi dans un cabinet écarté de la salle où se trouvait la réunion générale de la famille.

Dès que nous y fûmes entrés, il n'attendit pas que je lui adressasse la parole, et la prenant lui-même avec une voix que la colère rendait

rauque, et brusquement entrecoupée de sons heurtés et d'articulations aiguës : « Que me voulez-vous, me dit-il, et quel rapport, quelle relation peut-il y avoir entre le riche qui, se reposant au sein de la plus délicieuse opulence, voit tout lui sourire et lui obéir, et le malheureux qui, comme moi, est plongé dans les cachots de l'indigence, qui, serré des chaînes de la pauvreté, ne voit autour de lui que le désespoir grinçant des dents, et sous le fouet déchirant des privations insupportables, n'y connaît que le sourire dédaigneux du mépris outrageant et les ordres impitoyables d'une nécessité avilissante?

» Quelque chose vous manque-t-il au milieu de votre abondance, à moins que vous n'ayez besoin, pour mieux savourer la félicité de votre existence, de lui opposer, comme contraste, le spectacle d'un infortuné que le sort inexorable a écrasé sous ses propres débris, et qui se débat en vain dans des angoisses inexprimables, pour secouer le poids intolérable et s'accroissant sans cesse, cause de ses souffrances et bientôt de son anéantissement ?

» Vous auriez pu m'aider, me tendre un bras secourable dans ma détresse : je l'espérais, j'y comptais même; mais votre refus cruel a dé-

chiré, d'une manière bien terrible, le voile de ma folle confiance, et dissipé les vapeurs décevantes de mes espérances insensées; et cependant le proverbe ne dit-il pas: « Si tu es mendiant, va frapper aux portes des riches. » A qui me serais-je adressé de préférence à vous? qui était plus en état de me soulager? Vous le pouviez, vous le deviez peut-être, j'étais le fils du frère de votre mère, nous étions tous deux frères nous-mêmes et les enfans du même aïeul; mais maintenant l'ami ne trouve plus d'ami, le parent plus de parent, le frère plus de frère.

» Hélas! mon frère a dit: « L'aveugle implore » notre secours, frappons-le sans pitié; le » Dieu Très-Haut ne l'a-t-il pas déjà frappé » lui-même? »

» Dieu m'avait frappé il est vrai; mais n'a-t-il pas créé et la maladie et le remède? S'il a créé les pauvres et les indigens pour souffrir, n'a-t-il pas aussi créé, pour soulager leur misère, les riches et les opulens.

» Votre cœur dur met tout son bonheur dans ces richesses qui vous enorgueillissent; que le Dieu juste vengeur entende ma prière et mes vœux! qu'il frappe et anéantisse entre vos mains ces richesses qui m'ont fait abaisser à l'humiliation d'implorer vos secours! Que Dieu

vous afflige d'une affliction semblable à la mienne, et qu'il verse une de ses malédictions sur chacun des poils de votre barbe! .... »

J'avais laissé mon cousin épancher librement et sans interruption tous ces flots de sentimens amers, qui prenaient leur source dans sa détresse et dans son attente qu'il avait crue trompée; mais je me hâtai d'arrêter le torrent de ses paroles, lorsque j'entendis les imprécations haineuses qu'il commençait à exhaler contre moi.

Sans redouter leur efficacité, puisque ma conscience me rendait le sûr témoignage qu'elles n'étaient aucunement fondées; cependant la véhémence du langage de mon cousin, l'accent emporté de ses paroles, m'avaient tellement ému, que je ne pus me défendre d'une espèce de crainte vague et non raisonnée que les vœux du malheureux, auxquels Dieu a permis de s'élever si facilement vers le ciel, n'y rassemblassent des vapeurs menaçantes qui pourraient quelque jour retomber inopinément sur ma tête.

Je m'emparai donc de la parole à mon tour: « Mon frère, lui dis-je d'un ton tranquille et » bienveillant, ne salis pas le vase dans lequel » tu vas boire; ne mords pas la main qui s'ap-

» prête à panser tes blessures : » Il est vrai, ajoutai-je, que j'ai d'abord refusé la demande qui m'a été présentée de ta part ; mais Dieu m'est témoin qu'à peine mon refus était prononcé, déjà mes dispositions changeaient et te devenaient favorables. L'honnête homme et le savant éclairé font des fautes, comme celui dont le cœur ne renferme que la sottise et la méchanceté. Mais *le repentir est la vertu des sages;* le vertueux et le savant reconnaissent leurs torts et les réparent ; le sot et le méchant, tout en les reconnaissant aussi intérieurement malgré eux-mêmes, y persévèrent avec obstination et ne font qu'accumuler de nouvelles fautes sur les anciennes.

» J'en atteste le Dieu puissant et le prophète qu'il s'est choisi, le fils de mon oncle n'aura point à se plaindre de moi, et les reproches amers qu'il vient de m'adresser étaient bien inutiles pour me faire adopter cette résolution ; car ma détermination était prise longtemps avant que je pusse les entendre, et la réunion, que j'avais indiquée à toute notre famille pour ce jour, avait pour objet de combler les espérances de mon cousin et de sceller publiquement par une fête notre réconciliation réciproque. »

Je ne puis exprimer le changement qui se fit tout-à-coup dans tous les traits de mon cousin, quand il eut entendu mes paroles. Les nuages orageux de la fureur et de l'exaspération disparurent devant le soleil souriant de la satisfaction et du bonheur.

Sa voix perdit son accent désagréable et l'espèce de bégaiement que lui avait donné la colère; ses gestes violens et n'exprimant que la menace se renfermèrent dans l'attitude de l'affection respectueuse et de la soumission reconnaissante.

« Fils de mon oncle, me répondit-il d'un ton tellement bas que j'entendais à peine ses paroles, j'ai péché contre toi, et quand tu m'auras pardonné, je ne pourrai me pardonner à moi-même.

» Puisse aussi le Dieu très-haut et très-miséricordieux me pardonner les murmures insensés qui avaient soulevé mon ame contre les décisions de sa providence! qu'il me pardonne le levain d'une haine injuste qui avait fermenté dans mon cœur, et qui en avait fait exhaler les paroles inconvenantes qui ont empoisonné ma bouche! Louange à Dieu qui a créé les hommes compatissans, les amis véritablement amis, les parens véritable-

ment parens, les frères véritablement frères!

» La parole une fois sortie de la bouche ne peut jamais y rentrer, et le trait lancé par l'archer ne peut être rappelé au milieu de sa course par la voix de celui qui, après l'avoir envoyé, voudrait changer sa direction; mais Dieu a donné au regret sincère, au repentir profondément senti, la puissance bienfaisante d'adoucir et de cicatriser les blessures qu'ont faites l'imprudence et l'ignorante précipitation.

» O mon frère! ta main généreuse a guéri les maux que je m'étais attirés moi-même, et que t'attribuaient si injustement ma fureur et mon abandon aux passions haineuses.

» Que le repentir et l'affection sincère de mon cœur réparent et fassent oublier les torts d'une langue effrénée qui s'est lancée, sans connaître aucune retenue, dans la carrière des reproches et de l'outrage.

» Considère que lorsque nous sommes frappés par le sort, l'effet de ses premiers coups est d'aveugler notre intelligence. J'étais aveugle, et l'homme dont le cœur est bon et éclairé pardonne à l'aveugle qui l'a blessé, sans le savoir, au milieu des ténèbres qu'il porte avec lui et qui l'entourent pour toujours.

» Mais tu m'as pardonné et tu veux faire plus encore; que toutes les bénédictions du ciel se répandent sur ta tête et arrosent le chemin que tu parcourras le reste de ta vie! »

J'interrompis mon cousin dans l'explosion de ses nouveaux sentimens, et je lui demandai quelle somme il croyait nécessaire de m'emprunter, pour qu'il pût parvenir à rétablir les affaires de son commerce, et assurer son existence future contre ces mêmes revers qui avaient rendu sa position si déplorable.

« Deux mille pièces d'or, » me dit-il, en hésitant et en levant vers moi ses yeux où je voyais peintes l'incertitude et la crainte que sa demande ne me parût trop considérable; « deux mille pièces d'or suffiraient pour me » mettre en état de faire les achats des mar- » chandises nécessaires, et de partir avec la » caravane qui se met en route après-demain » matin pour la Perse. J'espère, par mon in- » telligence et mon habitude des affaires, y » doubler en peu de temps mon capital. Je » m'empresserai alors de venir vous restituer » l'argent que vous m'aurez si généreusement » prêté, et dans un an au plus tard cette » somme sera bien certainement rentrée entre » vos mains. »

— « Deux mille dinars, dis-je, ne suffisent
» pas pour donner à vos premières opérations
» de commerce toute l'étendue nécessaire ; il
» faut qu'elles soient assez considérables pour
» devenir la base solide d'un établissement qui
» vous ôte toute inquiétude pour l'avenir : je
» vous prêterai six mille dinars, pour dix
» ans, sans aucun intérêt, et je ne veux pour
» toute sûreté que l'acte par lequel vous allez
» reconnaître cette remise ; je laisserai même
» ignorer à nos parens la quotité de la somme
» que je vous prête; vos succès, sur lesquels
» je compte, leur donneront une plus haute
» idée de votre intelligence, et de votre acti-
» vité dans le commerce. Allez en Perse,
» puisque vous y espérez du succès, et que
» Dieu, qui nous voit partout où nous sommes,
» protége partout vos travaux ! »

Je lui remis aussitôt la somme que j'avais promis de lui prêter; il constata par écrit sa réception et la promesse de me la rendre dans dix ans; et, pressé de mettre en sûreté dans son logement la valeur considérable que je venais de lui livrer, il me demanda la permission de l'emporter sur-le-champ chez lui, me promettant de revenir sans aucun délai se réunir à la famille, et me donner devant

tous des preuves de l'affection inaltérable qui devait dorénavant nous unir l'un à l'autre.

Je voulus lui donner un de mes esclaves pour l'accompagner et porter le sac d'or qui maintenant lui appartenait : il refusa cette assistance, et son refus me sembla dicté par la prudence, à cause de l'isolement du quartier où était située la maison qu'il habitait, et où il lui importait qu'on ne pût connaître, avant son départ pour la Perse, la nouvelle position dans laquelle il se trouvait.

Prenant donc son or sous son manteau, il s'éloigna en me réitérant ses bénédictions, et je me rendis à la salle de l'assemblée, où j'étais attendu avec inquiétude et impatience.

En effet, les passions haineuses dont était animée la physionomie de mon cousin à son arrivée, n'avaient pu échapper à l'observation de mes parens, et leur avaient fait concevoir quelques inquiétudes sur les résultats que pouvait avoir mon entrevue avec lui; la durée de notre entretien et mon absence prolongée, avaient changé ces inquiétudes en véritables craintes. Mes parens connaissaient mieux que moi la violence du jeune homme, et la véhémence des sentimens par laquelle il était susceptible de se laisser emporter. Plusieurs

d'entre eux n'ignoraient pas les désordres auxquels il s'était livré à Damas, et auxquels il devait bien plutôt sa ruine qu'à des malheurs imprévus et indépendans de sa volonté, dont il avait fait la supposition pour masquer ses excès sous ce faux prétexte, et alléguer quelque excuse à l'extrémité pénible où il se voyait réduit.

Quant à moi, tous ces détails m'étaient absolument inconnus, et mes parens me les avaient cachés à dessein, de peur que leur connaissance n'étouffât en mon cœur les intentions de bienfaisance qu'ils voulaient y éveiller en faveur de mon cousin.

Ma présence, qui fut bientôt suivie de la sienne, fit renaître dans l'assemblée le calme et la sécurité.

On se mit à table, mon cousin m'y exprima sa reconnaissance; mais j'observai involontairement que ses expressions avaient quelque chose de vague, pouvant désigner aussi bien une promesse de service qu'un service déjà rendu, enfin que ces témoignages publics de gratitude étaient beaucoup moins vifs et moins éclatans que ceux qu'il m'avait adressés avec tant d'effusion dans notre conversation particulière.

Au reste, peu m'importait : mon but était rempli, je lui avais rendu le service qui pouvait le sauver, et je mis les réticences, qu'il apportait dans ses démonstrations, sur le compte de sa discrétion et de son désir de remplir plus fidèlement l'intention manifestée par moi-même, de laisser ignorer à nos parens jusqu'à quel point il m'était redevable.

Le souper fut agréable et animé par la gaieté et la cordialité.

Quand le repas fut achevé, et que j'eus annoncé que, pour terminer la soirée, j'allais lire une histoire, quelques-uns de mes parens témoignèrent le désir d'entendre, avant ma lecture, la relation de ce qui était arrivé à mon oncle et à son fils à Damas, circonstances qui étaient ignorées de tout le reste de sa famille.

Je partageais moi-même cette curiosité et je remis volontiers ma lecture après le récit que devait faire mon cousin.

La narration fut longue, souvent interrompue par plus d'une question; elle employa une grande partie de la soirée.

Quand mon cousin eut fini de parler, je commençai l'histoire suivante.

Aventures d'Ibrahim, ou la Cure singulière.

Ibrahim Abou-Isháq était fils du khalyfe *al-Mahady*, par conséquent frère des khalyfes *él-Hády* et *Haroun él-Raschid*, et oncle d'*él-Amin*, d'*al-Mamoun* et d'*él-Motassem*, qui ont été aussi tous les trois khalyfes.

Ce prince, que le khalyfe son père avait eu d'une esclave abyssine, avait hérité de la couleur brune et basanée du teint de sa mère. Il ne manquait pas de connaissances, surtout à l'égard de la musique, et se rendit célèbre par son habileté dans cet art : sa voix était fort belle, il chantait parfaitement bien, et jouait encore mieux de tous les instrumens.

S'il avait du goût pour la musique, il n'aimait pas moins la poésie, était bon poëte lui-même, et passait en même temps pour l'orateur le plus éloquent de la cour.

Magnifique dans ses dépenses, et quelquefois libéral jusqu'à la profusion, il n'avait du reste aucun de ces talens éminens, aucune de ces qualités brillantes qui font les grands princes.

Les talens et les qualités qu'il possédait semblaient du moins devoir assurer son bonheur dans la vie privée, à laquelle le condamnait

le droit de son frère aîné *Haroun* au trône, et ensuite la naissance des enfans de ce même frère, qui devaient être et qui furent en effet ses successeurs.

Ibrahim, après avoir joui déjà long-temps de la vie, satisfait de l'heureuse tranquillité au sein de laquelle le sort semblait avoir assigné sa place, finit pourtant par se laisser entraîner à jouer un rôle politique qui était bien peu fait pour ses goûts et pour son caractère.

La ville de Baghdad s'était révoltée contre le khalyfe *al-Mamoun*, neveu d'*Ibrahim*, et avait offert le khalyfat à celui-ci.

Il accepta, sans trop réfléchir aux conséquences et aux dangers inévitables auxquels l'exposait son acceptation inconsidérée. En effet, *al-Mamoun* se hâta de se mettre en route avec des troupes considérables, et d'accourir à Baghdad, du *Khorassan* où il se trouvait alors : les partisans d'*Ibrahim*, faibles et peu nombreux, se dispersèrent d'eux-mêmes, et celui-ci ne recueillit d'autre fruit de son règne fictif et éphémère, que la triste nécessité de s'enfuir déguisé et de se cacher soigneusement, pour se dérober aux poursuites d'*al-Mamoun*, qui faisait faire, afin de le découvrir, les plus actives recherches.

Les craintes d'*Ibrahim* étaient excessives, car il était loin de se douter que le khalyfe, son neveu, redoutant peu un pareil compétiteur, ne le faisait chercher avec tant de diligence, que pour avoir le plaisir de lui pardonner.

Ibrahim fut enfin arrêté et conduit devant *al-Mamoun*, dans le même déguisement sous lequel il venait d'être découvert, c'est-à-dire revêtu d'un habillement de femme.

Al-Mamoun reçut son oncle avec bonté, rit beaucoup de son costume, et le retint à sa cour.

Il parait même qu'al-Mamoun aimait à converser familièrement avec Ibrahim, dont l'esprit et les reparties souvent piquantes lui plaisaient beaucoup.

Le khalyfe demanda un jour à son ancien compétiteur quelques détails sur les aventures qu'il avait courues dans le temps de sa retraite forcée.

« Je vais, dit celui-ci, vous raconter ce qui » m'est arrivé de plus singulier, pendant cette » époque de ma vie.

» Je me croyais obligé de changer d'asile tous les jours, afin de mieux éviter toute chance d'être découvert. Un jour, voulant

quitter la maison d'un de mes amis, et aller me cacher dans une autre, j'avais choisi pour ma sortie l'heure de midi, comme étant celle où, la chaleur chassant les habitans des rues de la ville, je courrais moins de risque de faire quelque fatale rencontre.

» Après avoir traversé quelques rues, je crus m'apercevoir que j'étais suivi, et peut-être déjà reconnu malgré mon déguisement. Frappé de crainte, je cherchais des yeux, autour de moi, un refuge momentané contre les ennemis qui causaient mon inquiétude. Je me trouvais, en ce moment, devant une boutique fermée, sur la porte de laquelle était un homme, dont je remarquai que le visage était aussi basané que le mien : je n'hésitai pas à m'adresser à lui, et à lui demander s'il ne voudrait pas m'accorder la permission de me reposer quelques instans chez lui.

» Il me répondit avec politesse que ma demande lui faisait autant d'honneur que de plaisir, me fit entrer chez lui, et ressortit quelques instans après, en fermant la porte à clef sur moi par dehors.

» Je ne doutai nullement que cet homme ne fût sorti pour aller avertir les gardes du khalyfe et ne m'eût ainsi enfermé pour m'em-

pêcher de rendre, par ma ſuite, sa dénonciation inutile.

» Heureusement mes terreurs n'eurent pas une longue durée ; je vis bientôt revenir mon hôte chargé de vivres et de rafraîchissemens, et accompagné d'un autre homme qui portait un tapis et des coussins neufs.

» Quand tout fut placé, il me dit : « Je suis » barbier de profession, et comme les coussins » et le tapis de ma maison reçoivent habituel- » lement mes pratiques, j'ai pensé que vous » pourriez avoir quelque répugnance à vous » en servir après tant d'autres.

» Ces meubles-ci sont neufs, je viens de les » acheter exprès, et en même temps j'ai rap- » porté quelques rafraîchissemens, que je » m'estime heureux de pouvoir vous offrir. »

» Une aussi grande politesse excita mon admiration et ma reconnaissance, et je l'invitai à partager avec moi le repas très-agréable qu'il venait de me servir. Lorsque nous eûmes mangé, mon hôte me demanda si je buvais quelquefois du vin, et si je désirais en boire : sur ma réponse affirmative il m'en présenta d'excellent, et nous achevâmes gaiement notre repas en fêtant ce nouveau renfort de notre hilarité.

» Le repas entièrement terminé, le barbier, s'adressant à moi d'un air civil et respectueux, me dit : « Vous êtes le bien-venu chez moi, » seigneur, daignez m'accorder la permission » de vous adresser une prière. » Je lui accordai cette permission volontiers.

« Seigneur, me dit-il alors, la grâce que » je désirerais obtenir de votre bonté, c'est » que vous daigniez me faire l'honneur de » chanter devant moi quelques pièces de chant: » je me reconnais bien véritablement indigne » de cette insigne faveur; mais je la recevrai » comme une marque toute particulière de » votre bonté et comme un honneur dont » je me souviendrai toute ma vie avec gra- » titude. »

» Prenant en même temps un luth orné d'ivoire et de nacre de perle, et me le présentant, il me chanta ces vers :

« Le luth, le théorbe enchanteur,
» Par leurs sons ravissans, leur brillante harmonie,
» Cherchent en vain à calmer ma douleur....
» Leurs sons n'arrivent point à mon ame flétrie....

» En vain leur art consolateur,
» En variant sa mélodie,
» Veut faire naître en moi la tendre rêverie,
» Dont le sommeil léger, de tous biens créateur,

» Nous fait tout oublier, jusqu'aux maux de la vie.

» Pour exercer cet empire vainqueur
» D'une magique sympathie,
» Il faut qu'à leur accord flatteur
» Votre douce voix se marie;
» Le seul concert qui retentisse au cœur,
» C'est l'accent d'une voix chérie. »

» Ces vers me plurent, ainsi que la manière dont ils furent chantés; mais la demande qui venait de m'être faite m'avait singulièrement inquiété.

« Comment savez-vous, dis-je au barbier, » que j'ai quelque habileté dans la musique, » et comment se fait-il que vous-même, simple barbier, vous chantiez avec autant de » goût et de délicatesse ? »

— « Prince, me répondit-il, vous êtes trop » connu et trop facile à reconnaître pour » pouvoir vous cacher, quel que soit le costume qui vous déguise : vous êtes *Ibrahim*, » oncle d'*al-Mamoun;* je le sais; je sais aussi » que le khalyfe a promis cent mille dragmes » d'argent à celui qui pourrait lui faire connaître le lieu où vous vous cachiez, et vous » faire tomber entre ses mains.

» Quant à moi, ajouta-t-il, ce que je » sais de musique, je l'ai appris du célèbre

» musicien *Yshaq él-Moussouly*, dans la mai-
» son duquel j'ai demeuré et qui m'a instruit
» par amitié. »

» J'étais, continua *Ibrahim*, si stupéfait de la déclaration du barbier, que je ne lui répondis rien : je m'empressai de prendre le luth de ses mains, et de satisfaire à sa demande, en lui chantant les meilleurs airs dont ma mémoire était meublée.

» Je ne me refusai pas davantage à la seconde prière qu'il me fit de lui permettre de chanter devant moi quelques chansons, qu'il savait assez bien, et qu'à sa grande satisfaction j'accompagnai moi-même sur le luth.

» Lorsque la nuit fut venue, je pris congé de mon hôte et je lui offris, en le quittant, une bourse remplie de pièces d'or : il la refusa d'un air chagrin, en me disant : « Prince, vous en agissez mal avec moi :
» vous avez vu que j'ai fait tout ce qui m'était
» possible pour vous bien recevoir et vous
» rendre ma maison agréable, pendant le
» temps que vous avez daigné l'honorer par
» votre séjour ; et maintenant vous voulez gâ-
» ter mon action par votre don, et me faire
» perdre l'honneur de mon hospitalité. Que
» Dieu me préserve de toucher même votre or! »

» Puis il me chanta encore les vers suivans :

» L'homme cupide et l'homme honnête
» Sont loin d'être conduits par le même moteur.
» L'un ne consulte que sa tête,
» L'autre n'écoute que son cœur.
» L'un fera tout pour l'or, l'autre tout pour l'honneur. »

—

Quelques années plus tard *Ibrahim* aurait pu raconter une aventure bien plus extraordinaire qui lui arriva.

Ce prince était naturellement fort replet ; sa taille courte, son ventre proéminent et sa couleur foncée, l'avaient fait comparer à une figue mûre, et le nom de ce fruit [1] était devenu son sobriquet.

Il fut un jour, dans sa maison, saisi d'une attaque d'apoplexie et de paralysie si violente, qu'il resta sans mouvement, sans pouls, sans respiration. Tous les soins, tous les remèdes ne purent le rappeler à la vie, et les médecins l'abandonnèrent ; le savant *Gabriel Bakhtissoua* lui-même, premier médecin du khalyfe, fut obligé de renoncer à l'espoir de le sauver, et Ibrahim fut laissé comme mort.

Ses domestiques s'occupaient des dispo-

[1] *Tyn*, en langue arabe.

sitions nécessaires pour la pompe de ses funérailles, et on allait l'ensevelir. Déjà son corps était entre les mains des laveurs pour recevoir les ablutions légales qui doivent précéder l'ensevelissement, lorsqu'il survint un médecin indien fort savant et fort habile nommé *Salèh ben-Nahalah*, qu'*Ibrahim* avait admis dans sa familiarité intime, à cause de son caractère original et de son esprit plaisant et quelquefois même burlesque.

Salèh profita de l'occasion pour tâcher, par l'examen du cadavre, de reconnaître quelques symptômes de la maladie dont l'effet avait été si subit et si terrible, et chercher à découvrir quelque méthode de guérison dans les observations que cet examen pourrait lui fournir. En maniant les membres du sujet de cette *autopsie cadavérique*, Salèh crut s'apercevoir que le mort n'était pas tout-à-fait mort, et que les ressorts intérieurs de la vie n'étaient pas tous entièrement brisés. Sans faire part à personne de l'espoir inopiné qu'il conçoit, il s'informe auprès des domestiques d'*Ibrahim* des causes qui pouvaient avoir amené sa mort, et surtout des occupations auxquelles il s'était livré dans les instans qui avaient précédé l'attaque à laquelle il avait succombé.

Parmi les détails qu'il reçut, *Salèh* apprit qu'*Ibrahim*, assez irascible et emporté de sa nature, avait eu le matin même un violent accès de colère contre deux esclaves qui l'avaient mécontenté, et qu'il leur avait fait appliquer une forte bastonnade. « Faites venir ici, dit le mé-
» decin, ces deux esclaves, qu'ils apportent les
» bâtons qui ont servi d'instrument à leur
» supplice; et qu'on me laisse seul avec eux. »

On obéit, les deux esclaves arrivent, et *Salèh*, s'enfermant avec eux et le cadavre :
« Enfans, leur dit-il, vous avez été bâton-
» nés ce matin, et je suis bien certain que
» c'était une punition injuste que vous n'aviez
» aucunement méritée. »

Les esclaves ne manquèrent pas de lui en donner l'assurance appuyée par toutes leurs protestations.

« Eh bien! continua *Salèh*, votre maître que
» vous voyez ici mort, a sur sa conscience cette
» coupable injustice; tant qu'elle ne sera pas
» réparée, il court risque de tomber du pont
» du jugement dans l'abîme dévorant des flam-
» mes de l'enfer.

» Il n'est qu'un seul moyen de faire entrer
» son ame dans le paradis des bienheureux,
» c'est de punir son corps, heureusement ici

» encore présent, des fautes que son ame a pu
» commettre. Prenez ces bâtons qui ont été pour
» vous si douloureux, et rendez au cadavre de
» votre maître tout autant de coups que vous
» en avez reçu ce matin par son ordre. »

Les deux esclaves ne se firent pas prier pour exécuter l'ordonnance du médecin ; ils satisfirent avec empressement, soit leur vengeance du traitement cruel qu'ils avaient reçu, soit le devoir d'affection qui lie les esclaves à leur maître ; la bastonnade fut consciencieusement ample et vigoureuse ; elle se serait prolongée encore, tant était grand leur zèle ; mais tout-à-coup ils s'enfuirent et coururent se cacher dans un coin, croyant avoir vu le cadavre entr'ouvrir un œil et faire un léger mouvement des lèvres.

Salèh s'approche aussitôt, introduit un violent sternutatoire dans les narines du corps si bien bâtonné : quelques minutes après Ibrahim s'étend, se frotte les yeux, et, les ouvrant bientôt entièrement, se relève enfin à moitié, paraissant tout étonné de se trouver totalement nu, meurtri de la tête aux pieds, et bien certain de son existence par les douleurs poignantes qu'il éprouve dans toutes les parties de son corps.

Salèh le fit revêtir des habits convenables, et lui continua les soins nécessaires : il lui apprit ensuite le nouveau moyen curatif qu'il avait cru devoir lui faire administrer et dont le succès avait été si merveilleux.

Un sage régime, à la fidèle exécution duquel le médecin indien veilla lui-même, mit en peu de jours *Ibrahim* dans l'état d'une convalescence complète.

Dès qu'il fut en état de soutenir une conversation, *Salèh* lui demanda ce qu'il avait éprouvé pendant la longue crise dont il avait failli devenir la victime.

« Je n'ai point senti autre chose, lui répondit *Ibrahim*, qu'un sommeil invincible et tellement profond, que je n'en ai jamais éprouvé de semblable ; pendant cet engourdissement surnaturel, des visions pénibles, sans suite, sans liaison, fatiguaient horriblement mon imagination, tourmentée par des fantômes de figures bizarres et indécises, dont je n'avais jamais conçu l'idée auparavant, et dont maintenant je ne peux même plus me rappeler ni la forme ni la nature.

» Je me souviens seulement que dans un de ces rêves, dont j'étais le vrai jouet, je me vis mort, près d'être enseveli, étendu sur une

natte que tirait avec violence, du côté de mes pieds, un ange noir, tandis qu'un ange blanc, placé du côté de ma tête, s'efforçait de me retenir et d'empêcher l'ange noir de se rendre maître de mon corps. J'étais spectateur inactif dans cette lutte où il s'agissait pourtant de moi-même; car je sentais que j'étais bien réellement mort et qu'aucun mouvement ne m'était possible pour seconder les efforts de l'ange blanc, mon protecteur. Ce qui rendait encore ma position plus pénible, c'est qu'il me semblait voir de chaque côté de ma natte les deux esclaves que j'avais fait bâtonner le matin, et qui, armés des mêmes bâtons dont ils portaient encore les cicatrices, faisaient tous leurs efforts pour chasser le bon ange blanc et me livrer à l'ange noir, mon persécuteur.

» Je me suis éveillé au moment même où les efforts de l'ange blanc étant devenus inutiles, je me sentais entraîné par l'ange noir, secondé de mes deux esclaves ses acolytes. »

Le récit de cette scène fantasmagorique rappela à *Ibrahim* le souvenir des deux esclaves et du service éminent qu'ils lui avaient rendu.

Il les fit amener sur-le-champ; ils vinrent encore tout tremblans de l'outrage irrémis-

sible dont, par l'ordre de *Salèh*, ils avaient eu l'audace de se rendre coupables envers leur maître, et en s'approchant de lui ils croyaient marcher à la mort.

« Il est juste, leur dit *Ibrahim*, que le ma-
» lade, revenu à la santé, paie les soins de
» ceux qui l'ont rappelé à la vie ; et certes,
» j'aurais grandement tort de laisser sans ré-
» compense d'aussi bons médecins que vous.
» Je vous donne à chacun la liberté, une de
» mes maisons en propriété, et mon trésorier
» vous paiera chaque année un revenu de deux
» mille pièces d'or. Allez, je vous ferai avertir
» quand je serai malade. »

Ibrahim s'adressant alors à *Salèh*, à son tour : « Comment, lui dit-il, comment as-tu
» pu deviner les vertus sanitaires du singulier
» remède auquel tu m'as soumis, et dont j'ai
» si heureusement senti les effets ? A coup sûr,
» ce n'est pas sur moi que tu as dû en faire ta
» première expérience. »

—« Non, prince, répondit le médecin, et je
» vais vous apprendre les circonstances aux-
» quelles je dois cette miraculeuse découverte.

» Je voyageais dans l'Hêgaz, j'allais de ville en ville, de village en village, exerçant mon art et y vendant les drogues diverses que je

préparais moi-même avec le plus grand soin.

» Je n'avais à mon service qu'un esclave noir, fort et vigoureux, mais d'une intelligence bornée; ne voulant confier à personne le secret de mes préparations médicales, j'avais aussi acheté, pour m'aider, une jeune esclave blanche que j'avais reconnu posséder les dispositions nécessaires; je l'avais instruite dans les opérations chimiques et dans les manipulations diverses de l'art pharmaceutique; chaque jour je me félicitais de son adresse et de son intelligence.

» J'eus donc lieu pendant quelque temps d'être satisfait du service de mes deux esclaves. Enfin, je rentrai un matin dans ma tente, et il paraît que mon retour était loin d'y être attendu : j'y surpris ma pharmacienne avec mon esclave noir dans une position si peu équivoque, que j'aurais voulu vainement me persuader que leur infidélité n'avait pas outrepassé l'intention.

» Ma présence fut un coup de foudre pour les deux coupables, et la frayeur subite qui les saisit à ma vue inopinée les fit tomber chacun de son côté évanouis, sans mouvement, sans connaissance.

» Comme médecin, je dus m'approcher d'eux;

je ne trouvai que deux cadavres glacés, raides, sans pouls et même sans respiration.

» A l'inspection du médecin succéda bientôt involontairement la juste colère du maître : j'étais trompé, outragé par des esclaves dont je ne me défiais nullement et que j'avais comblés de toutes mes bontés.

» Saisissant un fort *kourbag*[1] qui se trouva sous ma main, je tombai à bras raccourcis sur le corps de mon esclave noir qui me paraissait avoir été le plus criminel; cette violente exécution, que j'avoue avoir été assez longue, tant je fus peu maître de mon ressentiment, eut pour résultat le retour de la chaleur, de la respiration, du pouls, puis de la connaissance dans le sujet cadavérique sur lequel le hasard venait de me faire pratiquer une opération non encore usitée.

» Il eut bientôt assez de forces pour se jeter à mes pieds et implorer ma miséricorde.

» Tout entier à la découverte si précieuse pour mon art que je venais de faire, j'avais déjà presque oublié la faute de mes esclaves et je ne leur en voulais plus aucun mal.

» Mais ce succès même, que je voulais cons-

[1] Le *kourbag* est la cravache ou le fouet des Orientaux.

tater, m'engagea à tenter le même expédient pour être utile à mon esclave blanche, qui, toujours étendue par terre, n'avait encore donné aucun signe de vie.

» Je procédai à cette seconde opération ; mais il paraît que le paroxisme apoplectique et paralytique adhère avec moins de ténacité aux fibres des femmes qu'à celles des hommes; car aux premières doses la malade se leva et me sembla se porter aussi bien qu'auparavant.

» Je m'empressai de rédiger par écrit mon utile recette, et je ne reparlai jamais à mes deux esclaves de ce qui avait été la cause immédiate de ma découverte. »

Continuation de l'Histoire d'Abd-èrrahmân.

J'avais ajouté à cette histoire une longue pièce de vers sur la sagesse de la Providence qui tire souvent notre bien du mal même dont elle paraît nous frapper; j'y blâmais l'injustice de nos murmures contre ce que nous appelons les effets de sa colère, quand, au contraire, nous devrions bénir sa bienveillante prévoyance qui sait d'avance quels résultats avantageux auront pour nous les événemens dont nous nous affligeons le plus et que nous

regardons comme les plus insupportables.

Je renonçai à réciter ma tirade en voyant autour de moi tous mes parens endormis et même mon cousin que j'avais fait placer auprès de moi, un peu par honneur, comme nouveau venu et nouvellement réconcilié, un peu aussi peut-être parce que de tous mes auditeurs c'était celui sur l'attention duquel je croyais devoir le plus compter.

Je regrettai particulièrement son abandon au sommeil, parce que c'était principalement à lui que je destinais les vers que j'avais composés, et que je les croyais d'une excellente morale pour lui, par les allusions faciles et les applications qu'il devait naturellement en faire aux diverses chances de sa fortune.

Cependant je ne fus pas autant sensible que j'aurais pu l'être à cette nouvelle contrariété: je réfléchis que l'histoire que je venais de lire, par elle-même d'une longueur raisonnable, n'était venue qu'après celle que mon cousin avait faite de ses propres aventures, suivant la demande générale ; et j'en conclus, avec quelque espèce de vraisemblance, que la première histoire avait dû nécessairement faire tort à la seconde : je ne fus pas même très-éloigné de croire que la relation peu intéres-

sante de mon cousin avait été le véritable et unique soporatif qui avait amené le sommeil sur les yeux de l'assemblée.

On s'éveilla, on partit, chacun de son côté, et je me couchai étonné et satisfait tout à la fois de voir une de mes histoires ne me coûter ni amende ni bastonnade.

Je dormis bien; le lendemain, rien de fâcheux ne m'arriva, et j'en conclus que le sort funeste qui semblait jeté sur moi et mes histoires avait enfin perdu sa fatale influence.

Trois jours après j'appris que mon cousin, au lieu de partir avec la caravane pour la Perse, employait mes six mille pièces d'or d'une façon bien opposée à l'intention du fondateur.

Il était resté au Kaire, avait fait meubler avec élégance la maison qu'il habitait, et on m'assurait qu'avec quelques jeunes libertins il passait les jours et les nuits dans toutes les orgies du libertinage.

Un tel rapport me parut une calomnie dictée par quelque motif d'envie et de haine, et je résolus de ne rien croire avant de m'être assuré par moi-même de la vérité de ces accusations.

J'allai donc, sans tarder, un soir dans le quartier qu'habitait mon cousin; j'étais encore loin de sa maison lorsque les lumières brillan-

tes dont elle était éclairée, le bruit des instrumens, les voix des chanteurs, les éclats de rire et le cliquetis argentin des cymbales et des castagnettes des danseuses, me firent reconnaître le théâtre de ses débauches.

J'entrai, et je voulus voir ses excès de mes propres yeux.

Au milieu de tout le désordre qui remplissait l'intérieur, mon cousin vint à moi d'un air gai et riant. « Mon bon cousin, me dit-il, » soyez le bien-venu; je me trouve heureux » de pouvoir vous rendre aujourd'hui la fête » que vous avez donnée pour moi, il y a quel- » ques jours : entrez, prenez part à nos plai- » sirs et buvez avec nous. »

Il me présenta en même temps une coupe pleine de vin. Je refusai de boire, et lui adressant la parole d'un ton sérieux: « Que signifie » cette conduite? lui dis-je; est-ce pour abreu- » ver des libertins et des prostituées, que je » vous ai prêté six mille pièces d'or ? »

Mon cousin m'interrompit par un grand éclat de rire. « Ah ! je vois bien, s'écria- » t-il, que mon bon cousin ne vient à no- » tre fête qu'en sortant de celle de quel- » que autre ami ; le vin qu'il a déjà bu lui » trouble un peu la tête, à moins que ses pa-

» roles ne soient une aimable plaisanterie. »

Ses éclats de rire recommencèrent et furent imités par tous les vils convives qu'il avait rassemblés. La stupéfaction me ferma la bouche, et, sans lui répondre un seul mot, je me retirai indigné.

Le lendemain, croyant devoir punir une si odieuse hypocrisie et une ingratitude si monstrueuse, je résolus de porter mes plaintes au *Mohtesseb*, juge naturel des affaires de commerce, et de réclamer de suite la restitution du prêt que j'avais fait, puisque l'emploi n'en était pas conforme aux conventions passées par écrit.

Je cherchai donc l'acte où étaient énoncées la remise de la somme prêtée par moi, et la stipulation des motifs du prêt, ainsi que des conditions auxquelles il avait été fait. Je cherchai, et cherchai inutilement; l'acte avait disparu.

Je me rappelai alors que, pressé de me rendre à la salle du festin où m'attendaient mes parens, au lieu d'enfermer soigneusement ce papier sur-le-champ, je l'avais mis provisoirement dans ce qui attirait tous mes soins et toute mon attention, dans le cahier où était écrite l'histoire que je me proposais de leur lire.

Plus de doute, mon cousin hypocrite avait

bien sûrement remarqué cette négligence; et ensuite, placé auprès de moi par moi-même, il avait profité subtilement de l'attention que je donnais à ma lecture pour soustraire avec dextérité le titre qui seul constatait ma propriété et l'emprunt qu'il avait obtenu de moi.

Cependant, fort de mon droit, et me fiant sur la justice de ma cause, je ne craignis point d'aller trouver le *Mohtesseb*, et de mettre sous ses yeux l'exposé des faits suivi de ma réclamation.

Le juge fit venir mon cousin. Celui-ci nia effrontément d'avoir reçu de moi aucune somme, me défia, en prenant Dieu et son prophète à témoins, de pouvoir fournir la moindre preuve de mon assertion; prétendit enfin être arrivé au Kaire dans un état d'opulence qu'il avait d'abord soigneusement dissimulé pour éprouver le cœur de ses parens.

« Je ne disconviendrai pas, mon bon cou-
» sin, ajouta-t-il, que, dans la fâcheuse po-
» sition où chacun me croyait, vous êtes celui
» de mes parens que j'ai trouvé le plus chari-
» table : grâces vous en soient rendues, et
» croyez bien que j'en conserverai toute ma
» vie une véritable reconnaissance.

»Vous m'avez cru pauvre, et vous avez généreusement promis de me prêter mille dinars; » mais je ne les ai pas encore reçus, et Dieu a » voulu que je n'en eusse aucunement besoin.

» Cependant je n'ai point oublié votre obligeance; mon accueil amical d'hier a dû vous » le prouver : et soyez bien persuadé, mon bon » cousin, que si jamais vous vous trouvez dans » quelque position fâcheuse, si vous éprouvez » quelque besoin, c'est à moi que vous pourrez » avoir recours, sans redouter un refus. »

Tant d'hypocrisie, tant d'imprudence m'atterrèrent et portèrent mon indignation à son comble. J'appelai en témoignage mes parens : ceux qui étaient venus me solliciter en faveur de mon cousin déposèrent que j'avais accueilli cette demande par un refus formel; les autres déclarèrent avoir bien vu la réconciliation, mais ignorer entièrement à quel prix elle s'était faite.

Les précautions que j'avais prises pour ménager l'amour-propre de mon cousin et lui éviter quelque humiliation tournèrent contre moi.

Lui cependant ne manqua pas de témoins pour déposer en sa faveur : ses compagnons de débauche dirent devant le juge tout ce qu'il plut à mon cousin de leur faire dire, et parmi eux se trouvait le neveu même de mon juge.

Je crois que si j'avais su plus tôt cette circonstance, j'aurais eu peut-être moins d'empressement à attaquer mon cousin au tribunal de ce magistrat.

Que vous dirai-je enfin? Mon procès fut bientôt jugé : on ne crut à aucune de mes allégations; on crut à toutes celles de mon cousin. Je fus condamné à une forte amende envers le *Mohtesseb*, qui prétendit que j'avais voulu tromper sa justice, et à un dédommagement considérable envers mon cousin, pour l'indemniser du tort que mon accusation calomnieuse aurait pu lui faire; de plus, comme *calomniateur*, je reçus encore la bastonnade.

Mon traître cousin avait hypocritement intercédé pour m'éviter cette dernière partie de la sentence. Je ne sais si ses instances ne furent pas assez fortes, ou si le juge eut d'autres motifs pour refuser de me décharger de cette peine; mais je la subis complètement, et on me rapporta chez moi dans un état bien capable d'émouvoir la compassion.

Ainsi, si les fruits amers de ma troisième histoire avaient été plus lents à atteindre leur maturité, leur récolte n'en avait été ni moins certaine, ni moins abondante.

QUATRIÈME SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abd-érrahmân.

Je fus plus long-temps malade des suites de ma dernière calamité que de celles de la précédente, soit que les exécuteurs du *Mohtesseb* fussent plus vigoureux et plus habitués à leur métier que ceux de l'Aga des janissaires, qui pourtant m'avaient déjà paru beaucoup trop habiles ; soit que les cicatrices de ma première bastonnade ne fussent pas encore assez consolidées, et n'eussent pas assez raffermi ma peau, pour lui rendre le degré de résistance et d'élasticité, qui avait probablement contribué à me rendre les coups de la première exécution moins douloureux ; soit plutôt que mon chagrin fût plus vif, et que le chemin que pouvait chercher à se frayer la consolation dans mon ame, fût rendu plus difficile par l'accumulation et l'espèce d'encombrement de ces malheurs entassés les uns sur les autres.

Mes réflexions étaient en effet cruelles et ne pouvaient qu'empirer les souffrances corporelles qui me frappaient sans relâche comme les flots d'une mer irritée.

« Ah! me disais-je, je ne puis cette fois accuser ni le hasard, ni aucunes circonstances indépendantes de ma volonté, du désastre auquel je me suis trouvé en proie : cette fois ce sont mes propres mains qui se sont obstinées à déraciner le rocher qui s'est écroulé sur ma tête. Le danger avait fui loin de moi, je me suis empressé de le rappeler, et je n'ai pas voulu quitter sa compagnie jusqu'au moment où, sous sa perfide conduite, j'ai trouvé ouvert à mes pieds le précipice dans lequel il m'a poussé.

» Quand mes parens sont venus me parler de mon cousin, n'avais-je pas suivi d'abord les lumières de l'exacte prudence en refusant de m'intéresser à lui ; personne pouvait-il me blâmer de ne point m'occuper d'améliorer le sort de celui dont le père avait trompé le mien d'une manière si déloyale, en le dépouillant, par son manque de foi, de tout ce qu'il avait pu lui enlever ? Fallait-il changer si témérairement d'avis et embrasser aveuglément une conduite entièrement opposée ?

»—Cependant je puis me dire que la compassion s'est ouvert une voie en mon cœur, et que je ne dois pas, malgré les suites funestes de ma pitié, me repentir d'avoir voulu être, comme le Dieu bon et clément, moi-même miséricordieux et secourable.

»—Quoi qu'il en soit, j'ai fait un acte d'humanité, et le souvenir d'une bonne action doit être un baume souverain pour toutes les blessures qu'on a reçues en l'accomplissant. Est-ce une bonne action, et peut-elle être enregistrée dans le livre de lumière, celle qui ne coûte à celui qui l'a faite, ni peine, ni difficultés, ni dépenses, ni chagrins? Que de gens seraient bienfaisans à ce prix, et alors qu'il y a peu d'actions qui ne mériteraient pas ce titre honorable!

» Le marchand qui ne vend pas à faux poids et qui ne livre pas de marchandises gâtées; le Qady qui rend un jugement en faveur de celui qui a droit, sans se laisser influencer par les présens de la partie adverse; la femme qui est fidèle à son mari; l'esclave qui est obéissant à son maître; le père qui aime ses enfans; le parent qui n'a pas de haine pour ses proches; le frère qui ne se querelle pas avec son frère, pourraient donc alors se van-

ter d'avoir fait de bonnes actions ? Non, ils n'en ont pas le droit, et le Dieu juste arbitre et puissant rémunérateur des actions des hommes, ne leur doit pas pour ce qu'ils ont fait plus de récompense qu'au pauvre dénué de tout qui, sans pain et sans asile, se fait faquir ou derwiche, et vante alors son abnégation pour les richesses.

» Le marchand, le Qady, la femme, l'esclave, et les autres, n'ont fait que leur devoir, sans peine et sans trouver des obstacles à franchir ; il faut bien plus pour faire véritablement une bonne action ; elle ne vaut que ce qu'elle coûte.

» Les diamans ne se recueillent pas sur les rochers, à la superficie du terrain, et la rosée céleste ne dépose pas les perles sur la surface des sables du rivage. Il faut aller chercher ces trésors précieux, les uns dans les entrailles les plus reculées de la terre, au centre des abîmes qui les recèlent, les autres dans la profondeur des gouffres maritimes, et au fond inaccessible de l'océan Indien.

« Avant qu'il puisse aux monarques offrir
Les panaches brillans dont se vêtit l'autruche,
Le marchand doit s'exposer à souffrir
Les fléaux des déserts qu'il lui faut parcourir :

Sur les premiers rochers si le coursier trébuche,
Jusqu'au sommet du mont ose-t-il moins bondir?

Le chasseur, à la proie, objet de son désir,
Craindrait-il d'aller tendre une secrète embuche,
Lorsqu'il entend le tigre ou le lion rugir?

Vainement le *fellah* voit couler dans sa ruche
Le trésor d'un doux miel; il n'en pourra jouir,
S'il fuit les aiguillons, et n'ose le ravir. »

» — Et cependant, tout en voulant se livrer à l'inclination de bien faire, est-il défendu de consulter les lumières de la prudence? La voix de l'humanité et celle de la bienfaisance doivent-elles nécessairement étouffer celle de la prévoyance et de la sage circonspection?

» Une bonne action est-elle proprement celle d'un aveugle et non celle d'un homme clairvoyant? N'est-ce pas de Dieu que viennent également et la sensibilité compatissante qui nous fait prendre part aux maux de nos semblables, et la sagesse raisonnable et intelligente qu'il a établie comme le guide assuré de toutes nos actions en cette vie.

» N'aurais-je pu rendre service à mon cousin sans me mettre entièrement à sa discrétion, sans tenter sa cupidité par la facilité que je lui ai donnée moi-même d'abuser de ma confiance? Devais-je oublier le proverbe qui dit : « Les Abyssins sont noirs, les Egyp-

» tiens voleurs, les Moghrebins cruels, les
» Damasquins trompeurs; et de ces quatre
» peuples, c'est le nègre qui perdra le plus
» tôt l'empreinte du cachet dont l'a marqué
» la nature. »

Devais-je croire que mon cousin ferait exception à cette règle, constatée par l'expérience : a-t-on jamais vu le naturel céder à l'instruction et même à la leçon plus sévère des événemens : j'ai cru que ses voyages avaient pu causer en lui un changement salutaire; mais si les voyages et les calamités polissent l'homme comme la lime polit le fer, quand la rouille n'a laissé aucune portion du fer intacte, la lime l'usera tout entier avant de l'avoir rendu propre à être employé convenablement.

» Son père avait donné au mien des preuves irrécusables de sa mauvaise foi, et celui qui prétendrait que le *nabka* ou le *sycomore* lui produisissent des dattes ou des oranges, perdrait sa culture et son espoir, et passerait à juste titre pour un insensé.

» Le proverbe ne dit-il pas encore : « Si tu
» veux conserver ton ami, ne lui prête ni ne
» lui emprunte : si tu veux changer ton frère
» en ennemi, deviens son créancier ou son

» débiteur. » Hélas ! mon cousin avait bien raison de me dire : *Le frère n'a plus de frère, le parent plus de parent.* Mon frère s'est servi de moi comme d'un bouclier pour se mettre à l'abri des coups de l'ennemi : le bouclier a été percé sans que mon frère s'en soit inquiété, parce que sa propre tête était sauve.

» Combien sont vrais à mon égard les vers du poëte *Abou-Temmam*, dans le *Hamassah :*

« Aux enfans de *Douhoul* nous avions pardonné ;
Nous avions déposé le sanglant cimeterre,
Au repos de la paix désormais condamné :
Par notre main hospitalière,
D'un oubli généreux, d'une indulgence entière,
Déjà le gage était donné.

Partageant avec eux l'eau, le pain et le sel,
Nous avions accueilli chacun d'eux comme un frère,
Uni par les liens d'un serment solennel ;
Et quand notre cœur débonnaire
S'ouvrait pour les chérir, les traîtres par derrière
Nous ont porté le coup mortel. »

» — Mais comment aurais-je pu croire que mon cousin se conduirait avec une telle perfidie ; c'est au milieu de la fête même que devait embellir sa reconnaissance qu'il méditait les plans de l'ingratitude la plus monstrueuse : il ne s'est approché du foyer de

l'hospitalité que pour en retirer mon pain qui cuisait sous la cendre, et approcher en sa place le sien de la cuisson.

» Pour lui, ce qui a été facile à prendre, mais injuste, a semblé bien préférable à ce qui était conforme aux règles de la justice, mais dont l'acquisition était plus difficile.

» Le ciseau de fer ne s'approche du lingot d'or que pour le couper, et c'est en vain que le lingot lui dira : « Frère! nous sommes tous » les deux des métaux et notre nature princi- » pale est la même. »

» — Cependant consolons-nous, et que la conduite criminelle de mon cousin ne devienne jamais la nôtre.

» Dieu jugera entre nous : dès cette vie, il voit dans les cœurs des hommes les mêmes différences qui en feront la séparation solennelle au pont terrible du jugement.

« D'un *Kaf* à l'autre *Kaf* une barrière immense,
Embrassant en son sein les terres et les mers,
Mille états, mille lieux, mille peuples divers,
Dans sa vaste circonférence
Enclot tout entier l'univers.

Entre leurs deux sommets la divine puissance
Semble avoir interdit toute correspondance
Par mille monts, et par mille déserts,

Depuis les bords heureux où le jour prend naissance,
Jusqu'aux climats obscurs des éternels hivers;
Mais bien plus grande encore est la distance
Entre le cœur du juste et le cœur du pervers. »

» Je ne dois point tant m'accuser de ne pas avoir prévu les mauvaises intentions de mon cousin : pouvais-je le soupçonner quand je le comblais de biens! Le saint livre a dit : « Dieu » soupçonne les cœurs soupçonneux. »

»—Au reste, si j'ai perdu une partie de ma fortune, ce n'est pas par la marchandise qui reste dans les magasins du marchand que le marchand s'enrichit, c'est par celle qui en sort : et le sage a dit : « Si tu as gagné mille dinars, » fais un festin; si tu en as perdu mille, fais » un festin encore, car tu pouvais en perdre » dix mille. »

Le résultat de toutes ces réflexions, qui s'étaient pour ainsi dire entrebattues dans mon esprit, fut encore un nouveau projet que j'embrassai avec d'autant plus d'ardeur, que tout semblait me le présenter comme fondé sur des bases solides de bonheur et approuvé par la saine raison. Je résolus de me marier.

Cette détermination fut presque subite, et ne fut pas accompagnée de méditations très-

prolongées ; surtout elle ne rencontra en moi ni obstacle ni hésitations.

Mon esprit frappé de cette idée, qui le maîtrisait uniquement, et dont le langage faisait taire toute autre pensée, ne pouvait considérer qu'elle seule, et n'embrassait aucune autre considération accessoire, excepté celles qui lui étaient favorables.

Je ne voyais donc que les avantages inappréciables qui devaient résulter pour moi de ce projet dont l'apparition me souriait tant : sans vouloir même soupçonner un seul des inconvéniens auxquels il pouvait en même temps m'exposer, j'écartais avec soin de mon esprit toutes les images qui auraient pu assombrir le tableau enchanteur que me traçait mon imagination séduite.

« Peut-être, me disais-je en moi-même, peut-être toutes les tribulations, qui m'ont jusqu'à présent poursuivi, n'ont-elles été que l'effet de mon célibat prolongé : peut-être n'en sont-elles que la juste punition : cet état est opposé aux lois de la nature, c'est même une espèce de rébellion contre les ordres du Dieu créateur et conservateur.

« Musélmans, a-t-il dit dans le noble livre » émané de lui, Musulmans, vos femmes

» sont les champs dont la culture vous est
» confiée ; maudit soit celui qui la néglige ou
» s'en abstient volontairement. Dieu a créé
» les hommes pour le servir, mais il les a
» spécialement chargés de conserver, par le
» moyen des femmes qu'il a créées pour eux,
» la race de ses véritables adorateurs ; que
» tout champ stérile soit maudit; la bé-
» nédiction des pères est la naissance de leurs
» enfans. »

» Et en effet, ajoutais-je, si j'avais eu une femme et des enfans, n'aurais-je pas eu l'esprit assez occupé, pour ne pas avoir besoin de chercher d'autres distractions et de courir les aventures fatales dont j'ai jusqu'à présent été la victime ? »

Je me représentais alors les caresses de ma femme et de mes enfans, et sans réfléchir que la femme était encore à épouser et les enfans à naître, bercé par les illusions d'une imagination enivrée, je jouissais d'avance comme d'une réalité présente de ce qui n'était en ce moment pour moi que les rêves de l'espoir et la perspective peut-être décevante de l'avenir.

« Oui, pensais-je, la félicité est pour moi dans le mariage ; tout bon musulman doit

exécuter la loi divine avec une fidélité dont le prophète chéri de Dieu, sur qui soit la bénédiction et la prière, a donné lui-même aux vrais fidèles un exemple si frappant, en épousant un nombre de femmes légitimes excédant celui qui est permis par le Koran aux simples musulmans.

» Oui, je me marierai, et le bonheur entrera dans ma maison avec la femme que j'épouserai. »

« A l'homme, en tous les temps, la femme est nécessaire,
A tout âge il en sent le prix :
Enfant, il est nourri par son soin tutélaire,
Et les bras maternels sont ses premiers appuis;
Homme, il trouve auprès d'elle un plaisir salutaire,
Légitime, et par Dieu permis;
Vieillard, en elle il voit la mère
Dont le sein lui donna ses fils;
Quand aux jours de l'époux le dernier terme est mis,
L'épouse de ses pleurs vient arroser la terre
Où ses restes sont endormis :
Et même encor de Dieu le brillant paradis
Eût peut-être aux croyans paru trop solitaire,
Si sa main, pour l'orner, n'eût créé les Houris. »

Parmi tous les détails du tableau intéressant que je me créais à moi-même de la félicité d'un mari, dans les bras d'une épouse chérie, d'un père entouré de l'amour de nombreux enfans, je n'oserais pas répondre, avec une

entière certitude, que je ne laissai pas glisser, peut-être à mon propre insu, la petite image d'un père et d'un mari lisant ses histoires à sa femme et à ses enfans; lisant quand il le veut, sans craindre ni les refus ni les interruptions : c'était pour moi un auditoire tout trouvé, toujours sous ma main, toujours nécessairement attentif et bénévole; je m'étonnais de bonne foi de ne pas y avoir pensé plus tôt.

Cependant, si ce motif, véritablement involontaire, eut réellement quelque part à ma détermination, je me gardai bien de me l'avouer à moi-même, et il me semblait que sa présence fugitive et presque indistincte pouvait à peine être aperçue à travers les scènes d'un intérêt incontestable qui occupaient le devant du tableau magique.

Je ne négligeai rien pour assurer sans retard l'exécution de mon projet de mariage, et je fis faire toutes les recherches qui pouvaient en assurer le prompt succès.

J'appris bientôt que, dans le quartier que j'habitais, et même dans mon voisinage, était une maison occupée par une veuve, sa fille et son fils. Leur état annonçait l'aisance, et on me vanta beaucoup la beauté et les qualités de la fille.

La mère était veuve d'un *chérif*, et paraissait d'un âge déjà un peu avancé.

La fille, nommée *Fattoumah*, belle, me disait-on, et encore jeune, était aussi elle-même veuve d'un chérif, qu'elle avait épousé presque en sortant de l'enfance. Après la mort de son mari, elle était venue se retirer auprès de sa mère, avec laquelle elle semblait avoir l'intention de passer le reste de sa vie.

Le fils s'appelait *Roddouân-Agha*, et son père avait été connu sous le nom de *Chérif Abou-Khalyl el-Mansoury* : il avait quitté depuis long-temps la province dont il était originaire, pour se fixer au Kaire, où il était mort, il y avait seulement quelques années, en laissant après lui la meilleure réputation.

Je cherchai à me lier avec le frère de ma prétendue. *Roddouân-Agha* était un jeune homme de bonne mine et assez bien fait de sa personne; mais il avait les traits un peu durs, et tout, dans l'expression de sa physionomie, annonçait une ame peu habituée à maîtriser ses passions. Son abord était peu civil et peu prévenant, ses gestes brusques, sa contenance fière et hautaine, sa voix rude, tranchante et dépourvue d'inflexions agréables. Si son caractère paraissait irritable et colérique, il

n'était pas moins opiniâtre à conserver obstinément les impressions qu'il avait une fois reçues.

Tel était mon futur beau-frère ; mais il aurait été injuste de ne pas attribuer une partie des défauts qu'offraient ses manières, moins à son caractère naturel, qu'à l'orgueil inné, inséparable du titre de *chérif*[1], et aux habitudes contractées dans le service militaire, dont il portait le costume, et dont il remplissait les fonctions à l'*Ogâq*[2] honorable des *Mouteferrekah*[3].

Il parut d'abord dédaigner mes avances, et reçut assez froidement les démarches que je m'étais empressé de faire auprès de lui.

Cependant je ne me rebutai aucunement ; je me pliai avec une politesse souple et liante au caractère et aux goûts que je reconnus dans *Roddouân-Agah*. « Si tu vas dans le pays des » borgnes, dit le proverbe, aie soin de bou- » cher toi-même un de tes yeux, sinon tu en » reviendras réellement borgne à ton tour. »

Je ne connus rien de trop difficile pour m'insinuer dans ses bonnes grâces, et j'y parvins à force de soins. Je lui exposai alors ma de-

[1] Noble. [2] Corps militaire. [3] Janissaires.

mande : il finit par y donner son consentement, et sur son rapport sa mère et sa sœur y acquiescèrent.

Peut-être la somme considérable que j'offris de payer pour la dot de ma future ne fut-elle pas tout-à-fait inutile pour m'obtenir ce triple consentement. Quoi qu'il en soit, je fus solennellement accepté.

Je ne pouvais contenir ma joie ; j'avais lu, dans les écrits des sages, cette maxime : « Ne » prends en mariage qu'une femme bien née, » quand tu devrais, la première nuit de tes no- » ces, ne dormir avec elle que sur une pauvre » natte. » Et moi j'étais assez heureux pour épouser la fille d'un *chérif*, la sœur d'un *chérif*, et même la veuve d'un *chérif*.

Je pressai autant que je le pus la cérémonie des épousailles.

Ce jour qui devait être si heureux pour moi, et qui semblait tant tarder à mon impatience, arriva enfin au gré de mes désirs.

Dès le matin ma maison, embellie par tous les ornemens que pouvaient déployer mon luxe et ma richesse, retentissait des concerts et des voix des musiciens : la cour, le jardin, les galeries, en étaient remplis : chacun d'eux jouait son air favori, et semblait s'efforcer d'é-

touffer, par son *crescendo*, la voix et les sons que ses rivaux faisaient entendre, luttant ensemble de force, de bruit et d'intonations diverses.

Bientôt mes convives arrivèrent; ils étaient nombreux, et nul n'avait manqué à mes invitations: elles avaient été adressées particulièrement à tous les parens de ma fiancée et aux amis de mon beau-frère futur.

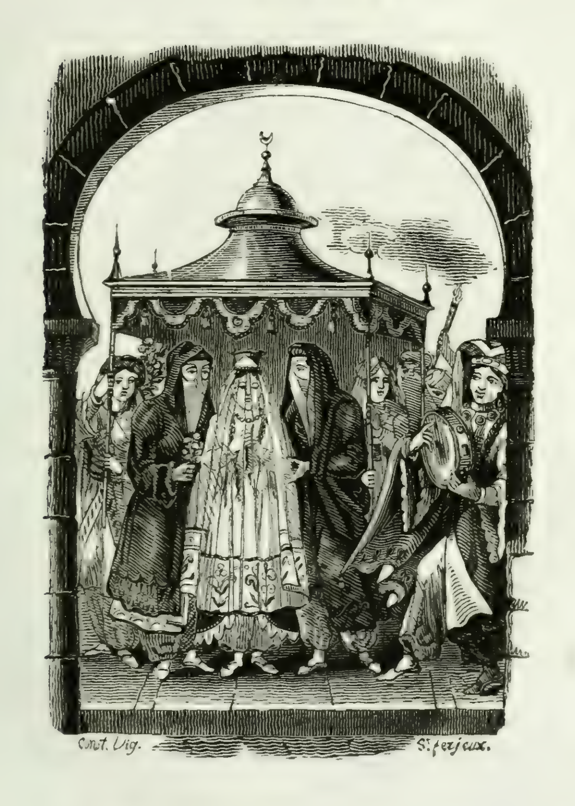
Lui-même occupait le siége d'honneur, et suivant l'usage j'avais pris la dernière des places.

Les apprêts étant terminés, nous nous mîmes promptement et joyeusement en disposition de commencer le repas, au son redoublant toujours de plus en plus de la musique la plus bruyante et des cris de félicitation qui retentissaient de toutes parts.

Le repas fut magnifique: chacun but et mangea avec un appétit qui démontrait assez le plaisir qu'il éprouvait à partager cette fête.

Le festin était presque terminé, lorsque le bruit de cette espèce de cri joyeux, semblable à un gloussement prolongé, des femmes qui forment le cortége de l'épousée, nous annonça de loin son arrivée: elle parut bientôt sous un riche pavillon, formé au-dessus et autour

IV. — FATTOUMAH.



Elle parut bientôt sous un riche pavillon.



d'elle, par une gaze verte, suivant la couleur privilégiée des *chérifs* : cette gaze était semée de petites lames d'argent, appliquées symétriquement en forme de broderie et scintillant agréablement au reflet des lumières. Cette espèce de dais était portée sur des cannes légères par quatre des principales amies de la mariée ; elle-même était couverte de la tète aux pieds par un voile transparent de la même étoffe et de la même couleur, mais encore plus richement brodé que le pavillon.

Sous ce voile extérieur, retenu sur son turban par un cercle de grosses perles et de fleurs, elle était encore entièrement cachée par un second voile d'une étoffe plus épaisse et plus précieuse, qui, en lui interceptant totalement la vue, empêchait qu'on ne pût distinguer non-seulement ses traits, mais encore les magnifiques robes dont elle était revêtue. Elle était soutenue de chaque côté et conduite avec soin, pas à pas, par les deux premières de ses parentes, et elle traversa ainsi lentement la salle du repas où nous étions réunis.

Les cris de fète recommencèrent avec plus de force, les instrumens et les voix des chanteurs déployèrent une nouvelle activité : au milieu de ce bruit assourdissant, elle entra dans la

chambre nuptiale, et y fut suivie par tout le cortége féminin qui l'avait amenée.

Elle ne tarda pas à reparaître, après avoir quitté la partie des vêtemens dont elle était plutôt cachée que revêtue, et qui avait dérobé à notre vue les riches robes, les bijoux précieux et les atours magnifiques dont était composée sa parure.

Sa robe était du plus beau brocard des Indes, dont le fond, tout tissu d'argent, se trouvait rehaussé de fleurs élégantes en or; un châle précieux formait sa ceinture, et était retenu par une grosse agrafe en or incrustée des plus belles pierreries : ce dernier ornement n'était pas non plus épargné aux nombreuses nattes qui tressaient ses cheveux, dont les longs filets mêlés de soie descendaient jusqu'à terre, et laissaient apercevoir, dans la partie que le voile ne couvrait pas, les joyaux les plus brillans mêlés aux petites plaques d'or qui y étaient attachées de distance en distance.

Le balancement voluptueusement ondulé de sa démarche, en attestant la grâce de sa contenance, charmait nos oreilles par le cliquetis agréable que le son de ces bijoux, s'entrechoquant, faisait entendre à chacun de ses pas, à chacun de ses mouvemens artistement cadencés.

Ses coiffeuses l'entouraient et s'empressaient autour d'elle, agitant les unes des chasse-mouches ornés de perles et de filigrane, les autres des éventails orbiculaires, formés de plumes de paon, et dont le centre offrait un petit miroir dont les reflets étincelaient à nos yeux de la manière la plus agréable; d'autres, dans leurs mains teintes de *hennéh*, portaient des cassolettes embaumées exhalant, à travers leurs grillages d'argent, tous les parfums de l'Arabie et des îles de l'Inde.

Ses amies, ses parentes, la suivaient en répétant leurs cris de fête, et armées de vases d'argent légers et élégans, remplis d'eau de rose; elles répandaient sur toute la compagnie des assistans une rosée odoriférante dont toutes les barbes portaient encore les gouttes après leur départ.

Après avoir ainsi fait plusieurs fois le tour de la salle, l'épousée et ses compagnes se retirèrent une seconde fois dans la chambre nuptiale, pour s'occuper des derniers préparatifs.

Pendant que le cortége de ma future épouse s'occupait à la faire entrer dans le bain, et à la revêtir des habillemens qu'elle devait porter la nuit, je crus avoir le temps de raconter une petite histoire aux convives de la noce : après

avoir réclamé leur attention par les protocoles d'usage, je fis taire les voix et les instrumens des musiciens, et je commençai ma narration en ces termes.

Le Poëte Marié.

Chers alliés, chers parens de l'épouse bien-aimée qui va faire de ma maison un véritable paradis, la cérémonie qui vous rassemble et la fête qu'elle a pour objet me rappellent les singulières circonstances qui ont amené le mariage du célèbre poëte *Mouslah-eddyn Sady Chyrazy*, dont le nom brille au milieu des étoiles littéraires de la Perse comme la lune à sa quatorzième nuit.

Il raconte lui-même, dans le second chapitre de son *Gulistan* (*Jardin des roses*), les aventures de sa jeunesse, et les diverses vicissitudes dont les flots orageux ont agité le vaisseau de sa vie, jusqu'à ce qu'il eut enfin trouvé dans le port de l'hyménée, sinon le calme de la tranquillité parfaite, du moins une sécurité pour l'avenir, et l'oubli de ses précédens malheurs. Je craindrais de faire perdre quelque chose à sa narration, si je la faisais moi-même; c'est donc lui-même qui va vous parler.

« J'eus, dit-il, pour père un homme vénérable, remarquable par sa vraie piété, comme par son amour pour l'étude et les connaissances qu'elle procure : il vit avec plaisir que dès l'enfance je partageais ses dispositions, et que le goût de la piété et des lectures utiles m'avait été, pour ainsi dire, transmis avec le sang. Ses autres enfans, mes frères, étaient loin de lui faire éprouver la même satisfaction.

Sur le palmier la datte jaunissante,
Prête à s'en détacher, souvent offre à nos goûts
De son fruit déjà mûr la pulpe nourrissante
Et riche du suc le plus doux :
Sur le même rameau, de la datte encor verte,
Par les atômes fécondans
Presque cachée et recouverte,
L'embryon naît en même temps.

De même l'oranger nous montre, en sa largesse,
Tout à la fois des fruits dignes de nos repas,
Sur lesquels l'or étale sa richesse;
D'autres non mûrs, d'un suc âpre et plein de rudesse;
Des fleurs, gages de fruits savoureux, délicats,
Mais dont peut-être la promesse
Ne se réalisera pas.

» Un soir je me livrais auprès de mon père à ma lecture favorite, celle du livre sacré que Dieu a accordé pour le bonheur des hommes.

» Cette lecture m'attachait tellement, qu'elle

écartait de mes yeux les vapeurs du sommeil : mes frères, au contraire, étendus autour de moi, dormaient profondément; j'interrompis ma lecture pour les montrer à mon père; « pas un d'eux, lui dis-je, n'a eu assez de force pour résister à l'assoupissement, pas un d'eux n'a préféré la prière au repos, la lecture au sommeil : je suis, ô mon père, le seul véritablement vivant auprès de vous; mes frères, sans énergie, paraissent si profondément ensevelis dans leur engourdissement, que je pourrais dire qu'ils sont morts. »

« — Mon fils, me répondit mon père, il vous » vaudrait mieux de dormir pendant cent » nuits que de veiller un seul instant pour re- » marquer les fautes de vos frères.

« Le faux dévot condamne tous ses frères;
» Il ne voit qu'en lui seul des sentimens sincères,
» Et se croit le seul bon et le seul vertueux.
» Pour lui seul indulgent, pour les autres sévère,
» Il ne prise que lui dans son cœur orgueilleux.

» Dieu le voit, Dieu le juge, et si par sa lumière
» Le faux dévot laissait guider ses yeux,
» Bientôt, par un arrêt contraire,
» Rétractant l'avis téméraire
» D'un jugement présomptueux,
» De tous il se verrait le moins religieux. »

Sady continue ainsi sa narration :

« J'avais résolu de faire le saint pélerinage, et je m'étais réuni à un certain nombre de zélés musulmans, tous gens respectables et également distingués par leur piété et par la considération dont ils jouissaient. Notre petite troupe de pélerins s'était dirigée par l'extrémité de la Syrie, pour se réunir à la caravane plus considérable que nous devions rencontrer, afin de ne courir aucun risque dans le reste de notre voyage. Comme chacun de nous cherchait à tromper l'ennui et la fatigue de la marche par les distractions agréables de la conversation, je prenais plaisir à tâcher de la rendre utile et instructive.

» Un jour que nous étions dans les environs de *Baalbek*, j'entretins mes compagnons de voyage des charmes de l'amitié ; mes interlocuteurs ne m'accordaient qu'une attention bien vague, et semblaient à peine comprendre les sentimens nobles et délicats dont je me plaisais à embellir mon tableau.

» En vain je m'échauffais de plus en plus dans mon entretien ; j'en faisais seul les frais, et aucun de mes auditeurs ne paraissait disposé à ramasser la balle que j'avais lancée

» Piqué de cette froideur, j'allais condamner

mes lèvres au silence, lorsqu'un étranger qui s'était glissé parmi nous, sans qu'on l'eût aperçu, éleva tout-à-coup la voix. « O Mu-
» sulmans, s'écria-t-il, Dieu a créé l'amitié
» pour les hommes et les hommes pour l'amitié;
» celui dont le cœur ne s'ouvre pas à ce doux
» sentiment, si nécessaire à la société, n'est pas
» du nombre des fils d'Adam; il est fils des
» monstres du désert qui se fuient mutuelle-
» ment, craignant d'être déchirés les uns par
» les autres. »

» Charmé de cette proclamation authentique de sentimens qui sympathisaient si bien avec les miens, et qui retentissaient si agréablement dans mon ame, tandis que je n'avais trouvé d'écho dans aucun de ceux avec qui je m'étais associé pour mon voyage, je m'avançai vers celui à qui je devais cette interruption agréable : lui prenant la main, je lui offris mon amitié en lui demandant la sienne, et me félicitant d'avoir trouvé une oreille digne d'entendre mes paroles, un cœur digne de partager le trésor d'affection que le mien était prêt à répandre.

» Les amis, lui dis-je, les amis dans la société desquels je me plaisais depuis longtemps ont été sourds pour moi, et mon lan-

gage n'a été compris que par celui qui m'était étranger. »

« L'infortuné que du sort l'inclémence,
Par un soudain événement,
A privé de son opulence,
Et rendu, de riche, indigent,
Peut dans un étranger souvent
Trouver un cœur rempli de bienfaisance,
Dont le secours, en son besoin pressant,
L'accueille, le nourrit, l'habille.

Si, mettant son espoir dans les liens du sang,
Il se fût adressé dans sa propre famille,
Il n'eût reçu qu'un refus insultant,
Que d'injustes et vains reproches;
Il eût été nommé téméraire, imprudent :
L'étranger est son vrai parent,
Les vrais étrangers sont ses proches. »

» Je m'empressai de présenter ce sectateur si zélé de l'amitié à mes compagnons de voyage, et je sollicitai vivement son admission dans notre société.

» Son extérieur ne prévenait pas en sa faveur, quoiqu'il portât le turban vert des *chérifs*, et que sa contenance fût humble et obséquieuse.

» Ses habits étaient de véritables haillons, sa barbe en désordre et la malpropreté de toute sa personne répondaient bien à son costume plus que négligé : il n'avait ni paquet ni

provisions pour son voyage, ses yeux étaient baissés, mais cependant doués d'une vivacité tellement active et d'un mouvement de rotation tellement extraordinaire, que sans paraître diriger ses regards sur aucun objet, il semblait voir à la fois tout ce qui se passait autour de lui.

» On le refusa unanimement : j'insistai. Il ne convient pas, dis-je, à ceux que leur position élève au-dessus des autres, de repousser les pauvres de leur société, et de refuser le secours que l'indigence vient implorer. Dieu est libéral pour toutes les créatures, quelque viles qu'elles puissent nous paraître, et la bienfaisance est le véritable cachet de la vertu.

» Mon protégé joignit ses prières aux miennes. « Je ne me présente pas, dit-il, pour être
» entièrement à charge à votre société; em-
» ployez-moi à tout ce que vous jugerez né-
» cessaire, mon zèle sera le paiement du
» secours que vous aurez daigné m'accorder. »

« Si je ne puis, monté sur un vaillant coursier,
» Contre le brigand sanguinaire,
» Pour vous défendre, armer mon bras guerrier
» De la lance ou du cimeterre,
» De mon impuissance confus,

» Je sais au moins servir : le léger sacrifice
» Des restes d'alimens qui vous sont superflus
» Vous assurera mon service,
» Et vous aurez un esclave de plus. »

» Ses instances pressantes réunies aux miennes parvinrent enfin à changer la première détermination qui avait été prise, et il fut admis; on lui donna les vêtemens et la nourriture nécessaires : le lendemain matin, lorsque les premiers rayons du soleil nous éveillèrent, le nouveau serviteur que la commisération avait attaché auprès de nous, était déjà absent, et on attendit vainement son retour.

» Mais à sa place, parurent les habitans d'un village voisin, qui nous attaquèrent avec fureur, et nous chargèrent d'invectives et de mauvais traitemens.

» Nous apprîmes alors que mon nouvel ami avait profité de notre sommeil pour nous quitter clandestinement, et s'introduire avec adresse dans une des maisons du village, où il avait commis un vol considérable : les mauvais traitemens que nous avions reçus paraissaient le juste châtiment de l'imprudence qui l'avait admis dans notre société, les villageois volés nous considérant comme les associés et les complices du voleur.

Un Arabe commet un crime,
Seul, sans complice, et cependant
Sur toute sa tribu s'étend
La représaille légitime.

Il suffit qu'un mouton, pénétrant dans un pré,
Bravant du berger la défense,
Quelque peu d'herbe ait dévoré,
Pour sur ses compagnons attirer la vengeance :
Et, du même soupçon bientôt enveloppé,
Pour le crime d'un seul, malgré son innocence,
Tout le troupeau se voit frappé.

L'homme prudent avec raison redoute
De prendre un inconnu pour compagnon de route.

De suc de rose un puits serait plein jusqu'au bord;
Quand le parfum dont elle abonde
A son eau donnerait un prix égal à l'or,
Qu'un chien s'y noie, elle devient immonde.

» Cet événement fit prendre à notre petite caravane le parti de se séparer, et chacun de nous dirigea son chemin isolément du côté qui lui parut convenable. Moi-même, dégoûté de la malheureuse épreuve que j'avais faite de la société, et désabusé sur les sentimens de sympathie qui ne m'avaient attiré que pour me tromper d'une manière si complète, je résolus de continuer mon voyage seul, et en m'écartant de la route la plus fréquentée, redoutant moins les animaux féroces que les hommes.

» Mais un nouveau malheur m'attendait, et il résulta pour moi des soins même que je prenais pour éviter plus sûrement le retour du premier qui m'avait frappé.

» Je fus arrêté et fait prisonnier par un détachement des troupes que les Francs avaient amenées en Syrie, pour faire la guerre à notre magnifique sultan, et arracher de sa domination les remparts sacrés de la ville sainte.

» Les infidèles me chargèrent de fers, et me condamnèrent à travailler jour et nuit, sans relâche, avec les Juifs, pour creuser les fossés des nouveaux remparts qu'ils élevaient autour de Tripoli.

» Je restai long-temps soumis à ces travaux vils et fatigans, et j'étais occupé dans la fange à remuer la terre et à la transporter sur mes épaules, lorsqu'un des principaux négocians de la grande ville de *Haleb*, avec qui j'avais eu précédemment quelques relations, me reconnut en passant, et me dit : « O *Mouslah* » *éddyn!* à quel état humiliant et pénible la » fortune vous a-t-elle réduit! Comment est- » il concevable que votre vie puisse être con- » damnée à s'écouler ainsi dans l'abjection et » la contrainte! »

» Je lui répondis par ces vers :

« Mécontent, irrité, j'ai voulu fuir les hommes,
» N'avoir auprès de moi que Dieu dans les déserts;
» Mais nos projets sont ce que tous nous sommes,
» Insensés, imprudens; et leurs moyens divers
» Par leur prudence même appellent les revers.
» Voyez quelle peine inouïe
» S'est plue à punir ma folie!

» Souffrir au sein de ses amis
» Vaudrait mieux qu'être en paradis,
» Mais entouré d'objets méritant notre haine.
» J'ai fui ceux qui m'étaient par la nature unis :
» Avec des Juifs je suis maintenant à la chaîne,
» Travaillant pour mes ennemis. »

» Mon ami eut pitié de mon infortune; il me racheta des mains des Francs, pour la modique somme de dix pièces d'or, et m'amena avec lui à *Haleb*. Il était fort riche et n'avait, pour hériter de sa fortune, qu'une fille unique : il me la donna en mariage, et me fit en même temps présent de cent *dinars*.

» Je contractai cette union avec joie; mais par la suite, je n'eus que trop lieu de m'apercevoir que ma femme avait le plus mauvais caractère, un esprit méchant, opiniâtre, avide de la domination, et surtout que son insolence était vraiment insupportable.

» Ses discours offensans et les invectives que sa langue envenimée versait par torrens, avec

une violence qu'aucune digue ne pouvait arrêter, empoisonnèrent bientôt toute la douceur de ma vie.

Une femme méchante est, pour l'homme de bien,
L'enfer qu'il souffre dans ce monde ;
Les feux de l'autre ne sont rien
Auprès du mal qui l'assiége à la ronde :
Rien ne lui rit, tout lui paraît amer.
O Dieu ! toi dont la main puissante
Peut nous sauver, même au fond de la mer,
Préserve-nous de ton enfer,
Mais surtout de celui d'une femme méchante !

» Chaque jour elle m'accablait de nouveaux outrages, et elle poussa l'arrogance jusqu'à me reprocher impudemment l'état de dénuement dont son père m'avait tiré. « N'êtes-vous » pas, me disait-elle, cet esclave des Francs, » pour le rachat duquel mon père a payé dix » pièces d'or ? »

» Je lui répondais aussitôt : « Oui, votre » père m'a délivré de la servitude, il m'a » racheté des mains des Francs en dépen- » sant pour moi la somme de dix dinars ; » mais les cent autres dinars pour lesquels » il m'a vendu à sa fille, en m'unissant à » elle, m'ont replongé dans un bien plus dur » esclavage. »

» Et alors, dit Sady, je lui récitai les vers qui contiennent la fable suivante :

L'Agneau, le Loup et le Chasseur.

FABLE.

Dans les rochers du Kurdistan,
Un loup féroce, affamé, plein de rage,
Poursuivait un agneau tremblant,
Égaré loin du pâturage :
Déjà l'agneau sentait, tout en fuyant,
De l'ennemi la cruelle morsure;
Déjà sa mort paraissait sûre,
Quand tout-à-coup, un chasseur s'élançant,
Vient attaquer le loup : d'un bras fort et vaillant
Le loup reçoit bientôt mainte et mainte blessure :
Celui qui de l'agneau voulait boire le sang
Voit le sien s'épancher par plus d'une ouverture.
Le chasseur, en cette aventure,
Fut le vengeur de l'innocent.
Pour son libérateur l'agneau reconnaissant
Avec plaisir le suivit sous sa tente,
Y but, mangea, dormit tranquillement :
Sous cet abri, nul fatal accident
Dans l'avenir n'alarmait son attente;
Mais sur la fortune inconstante
Qui peut compter solidement?
Le lendemain, le bienfaiteur s'éveille,
Saisit l'agneau qui près de lui sommeille,
Et se prépare à l'égorger :
Le malheureux, à ce nouveau danger,
S'écrie en gémissant : « D'un péril effroyable
» Hier je fus sauvé par vous;
» Aujourd'hui, mon sort déplorable

» Me rend cette main secourable
» Cent fois pire pour moi que la gueule des loups. »

» C'est ainsi, ajoutait Sady, que votre père
» m'a tiré des dents du loup, pour m'ex-
» poser aux morsures déchirantes de la hyène
» enragée. »

Continuation de l'histoire d'Abd-èrrahmân.

Je terminai de cette manière mon récit; j'y avais employé tout mon talent poétique, mais il n'avait aucunement plu à mon beau-frère. Presque tous nos convives, bien endormis, attestaient suffisamment l'influence inévitable de mes narrations : pour lui, il ne dormait pas; mais hélas! plût à Dieu qu'il eût éprouvé, comme eux, cette vertu magique, et qu'il eût partagé leur paisible sommeil.

Attentif à ma lecture, et les yeux fixés sur mon cahier, je n'avais pu remarquer les signes manifestes de déplaisir bien marqué et d'irritation toujours croissante qui avaient plus d'une fois animé la physionomie de *Rod-douân-Agha*.

A peine eus-je fini de lire, qu'il s'élança de sa place, et m'adressant la parole d'une voix

tonnante et entrecoupée par les bégaiemens de la colère la plus furieuse : « Maudit de Dieu, » me dit-il, est-ce à *Roddouân-Agha*, est-ce » à moi personnellement, ou à la race entière » des vénérables *chérifs*, que votre histoire » impertinente a voulu faire injure, en pré- » sentant un d'eux comme un infâme voleur ? » Avez-vous cru qu'une insolence si audacieuse » me trouverait impassible ou incapable de » vengeance ? Avez-vous cru aussi que l'allu- » sion dans laquelle votre diatribe amère » contre les femmes enveloppe votre pro- » pre épouse, ma sœur, la fille d'une noble » famille, pût être flatteuse pour tous ses » parens et les miens, ici rassemblés ? Com- » mence-t-on par salir la maison dans la- » quelle on entre, et où l'on veut fixer son » domicile ? »

Pendant cette vive apostrophe, j'étais troublé, stupéfait, plus mort que vivant ; l'étonnement, la terreur, mille sentimens pénibles, écrasaient à la fois toutes les facultés de mon esprit, et ma langue glacée était forcée au silence.

Je sortis de cette espèce de paralysie pour essayer de me justifier par quelques paroles ; elles ne firent qu'accroître encore la fureur dé-

lirante de mon beau-frère ; balbutiant de rage des invectives que je ne pus bien entendre, et lâchant toute espèce de frein aux transports qui l'entraînaient, d'un mouvement rapide comme la foudre, il tira son poignard à double tranchant.

La vue de l'acier homicide me fit promptement baisser la tête, par un instinct involontaire, pour éviter son atteinte.

Le coup était déjà porté d'une manière inévitable ; il m'atteignit à la tête ; les châles de mon turban furent coupés, et mon oreille gauche elle-même tranchée tomba à mes pieds.

Je ne puis rendre compte du tumulte que cette scène imprévue causa dans toute l'assemblée ; mon sang coulait à gros bouillons de ma blessure et inondait mes vêtemens ; un voile s'étendit devant mes yeux, et un profond évanouissement m'ôta toute connaissance.

Il paraît que je restai long-temps dans cet état de privation totale de sentiment, qui ressemblait au sommeil de la mort.

Je m'éveillai en prison.

—

CINQUIÈME SOIRÉE.

Suite de l'histoire d'Abd-èrrahmân.

La première sensation que j'éprouvai, en revenant à la vie, fut celle d'une douleur qui me parut intolérable. Chacune des fibres de ma tête semblait en proie à une torture particulière ; le vague de mes pensées troublées ne me permettait ni de reconnaître le lieu où je me trouvais, ni de me rappeler le souvenir d'aucune des circonstances de l'événement qui m'était arrivé. Peu à peu mes perceptions devinrent plus fixes et plus distinctes ; je sentis que le siége de ma douleur était dans mon oreille gauche, ou, pour mieux dire, à la place où avait été mon oreille. Cette particularité ramena dans ma mémoire la souvenance, d'abord confuse, des détails et des causes de l'accident qui m'était arrivé, et d'où venaient mes souffrances. Mais pourquoi étais-je en prison ?

J'en fus enfin instruit quelques heures après.

Il paraît que l'emportement brutal de mon irascible beau-frère excita l'indignation de quelques-uns de mes amis, et même d'une partie des siens, qui ne purent me voir tomber sous ses coups, sans sentir la compassion succéder au ressentiment qu'avait d'abord excité dans leurs cœurs ma malencontreuse histoire. On se jeta entre le bourreau forcené et sa victime, gisante à ses pieds ; des partisans de mon beau-frère, aussi peu raisonnables que lui, se levèrent de leur côté ; la violence fut opposée à la violence ; une querelle tumultueuse s'ensuivit. Dans la lutte, plus d'une blessure fut donnée et reçue. Enfin le combat cessa par l'arrivée du chef de la police du quartier, appelé, avec les janissaires sous ses ordres, par les cris et le vacarme épouvantable qui se faisait entendre de ma maison.

A son arrivée, presque tous les combattans avaient pris la fuite ; ceux qui étaient restés mirent tous les torts sur mon compte : ils étaient *chérifs*, ils furent crus ; mes amis n'osèrent démentir leurs assertions, persuadés peut-être eux-mêmes que j'étais réellement le plus coupable, et que la rixe dont j'étais la victime n'avait pour véritable cause que ma fatale imprudence. On les laissa donc tous li-

bres, et comme, dans l'état où j'étais, je ne pouvais rien alléguer pour ma défense, on me releva et on me porta en prison.

On avait pansé aussi bien qu'on avait pu ma blessure, en arrêtant le sang, et en y appliquant des remèdes agglutinatifs : les médecins, après leur examen, avaient annoncé qu'il n'y avait aucune crainte à concevoir pour ma vie.

J'appris tout cela dans l'interrogatoire que je subis devant le *Nakib el-achraf* (chef des nobles descendans du Prophète), mon affaire ayant été évoquée nécessairement à son tribunal.

Je racontai fidèlement tous les détails dont j'avais connaissance, et je crois que la sincérité et la simplicité de mes aveux disposèrent mon juge en ma faveur, et me firent paraître moins coupable à ses yeux.

D'ailleurs, mon beau-frère, dont l'effervescence et l'exaspération étaient apparemment calmées, eut la générosité d'avouer spontanément qu'il avait peut-être été un peu trop vif et trop susceptible, et qu'il aurait pu prendre avec un peu moins de chaleur la défense du corps respectable dont il faisait partie; ajoutant qu'il n'était pas même éloigné de

penser qu'il avait eu quelque tort de croire trop promptement ce corps et lui-même outragés par la relation dans laquelle il avait trouvé des intentions offensives.

J'obtins ma liberté, toutefois en payant de nouveau une amende considérable comme ayant été la cause primitive du désordre et du procès.

Je ne pus m'empêcher de sentir un étonnement égal à ma satisfaction de voir que mon histoire, dont je crus devoir faire la répétition à mes juges, comme étant la principale pièce probante du procès, avait paru moins criminelle au corps vénérable des *chérifs* qu'à leur brutal vengeur ; et je me félicitai de sortir de cette affaire sans la bastonnade obligée, qui avait accompagné les précédentes.

Le *Nakib el-achraf* m'accorda la permission de me retirer et d'aller me faire guérir, à mes frais, dans ma maison.

J'y trouvai ma nouvelle épouse, dont la première nuit avait été bien différente de celle qu'elle avait pu espérer ; elle me reçut avec empressement et tendresse, et me prodigua les soins les plus attentifs, pendant tout le temps qui s'écoula avant mon entière guérison.

J'étais enfin guéri ; mes douleurs étaient oubliées, ma plaie cicatrisée; et en arrangeant avec soin, comme par une élégante négligence, l'extrémité de la frange du châle dont l'enroulement composait mon turban, j'étais parvenu à cacher assez la place de ma blessure, pour dissimuler le manque de mon oreille ; bientôt je vins à bout de me persuader à moi-même que personne ne pourrait s'apercevoir de ma mutilation.

C'était véritablement alors le moment où j'aurais dû faire de sages et sérieuses réflexions. La dernière affaire que je m'étais attirée, et dont les suites laissaient en moi des traces ineffaçables, était bien de nature à me guérir enfin radicalement de cette folie *narratoire*, que j'usqu'à présent je n'avais pu satisfaire qu'en accumulant tant de malheurs sur ma tête.

Mais tous les savons parfumés de l'Inde ne donneront jamais au teint de l'Abyssin la blancheur de l'habitant de la Géorgie et de la Circassie; les fleurs bleues, dont la coquetterie des femmes du peuple au Kaire trace l'empreinte dans leur peau, ne perdront leurs contours et leur couleur, que quand cette peau elle-même, sur laquelle elles sont figurées,

aura quitté la chair et les os qu'elle recouvre.

Il était écrit sur la table de lumière que mon opiniâtreté si insensée m'entraînerait encore dans de nouvelles chutes, jusqu'au moment où la dernière me plongerait au fond du précipice que j'ouvrais moi-même sous mes pieds.

Dans mon aveuglement, si je réfléchis, ce fut moins sur la cause véritable et réelle de toutes mes infortunes, que sur les suites cruelles et variées que cette cause avait jusqu'alors entraînées après elle.

Je me bornai donc à chercher les moyens de pouvoir me livrer à mon penchant favori, sans que leurs résultats nécessaires fussent pour moi les suites fatales que je m'obstinais à ne pas croire inévitables. Je me fiais sur mon expérience, si chèrement acquise dans les événemens précédens, pour détourner dorénavant, par ma prudence, le retour d'accidens de même nature.

L'aveugle a dit : « Je connais le chemin ;
» Le long du fleuve en assurance
» Je puis marcher : de mon expérience
» Les souvenirs sont sûrs, et le calcul certain.
» Qu'ai-je besoin de guide ou d'assistance ? »
Il marche ; il ne voit pas qu'un obstacle soudain,
Dont il ignore la présence,

Va tromper ses calculs, sa fausse prévoyance.

Du fleuve il est bien vrai qu'il connaissait les bords;
Sa mémoire, en gardant la moindre circonstance,
Se les retraçait sans efforts;
Mais le fleuve, en son lit, coulait tranquille alors.
Il déborde.... Malgré sa science certaine,
Malgré tous ses calculs, conduit par un destin
Inévitable, imprévu, souverain,
Bientôt l'aveugle y tombe, et le courant l'entraîne.

Cependant je fus quelque temps encore avant de sentir la passion, qui me maîtrisait d'une manière si irrésistible, me piquer d'aiguillons assez forts, pour me faire sortir de l'état heureux des jouissances calmes et tranquilles que je trouvais auprès de ma nouvelle épouse.

La grâce de sa contenance, le moelleux de ses contours, sa démarche voluptueuse, enfin tout ce que j'avais pu apercevoir d'elle pendant le festin et les cérémonies de la noce, avaient séduit mes yeux et avaient enivré mon imagination des plus délicieuses espérances. Les rapports qu'on m'avait faits d'elle me l'avaient représentée comme ayant passé presque immédiatement de l'enfance au mariage, et comme n'étant restée que bien peu de temps entre les bras de son premier époux.

Il y avait eu quelque erreur dans les rap-

ports qu'on m'avait faits et dans les rêves de mon imagination. J'y trouvai plus d'une différence et plus d'un mécompte, lorsque je pus considérer ma femme de près, sans tous les ornemens qui, en la parant, l'avaient jusqu'alors soustraite à un examen plus clairvoyant.

Sans être d'un âge entièrement mûr, ma femme n'avait plus pourtant toute la fraîcheur des roses du jeune âge. Je n'avais pas cru épouser tout-à-fait une jeune fille; mais la veuve du chérif était bien réellement une femme faite, plus faite même que je ne m'en étais flatté. Les rides ne sillonnaient pas encore son visage; mais sa peau défleurie avait perdu ce velouté et cette élasticité attrayante, que je m'étais plu à croire encore son partage. Certes, si elle avait épousé son premier mari en sortant de l'enfance, elle avait dû vivre long-temps dans l'état du mariage, ou être entrée dans celui du veuvage depuis un assez grand nombre d'années.

Au reste, ce désappointement était contrebalancé dans mon esprit par plus d'une réflexion.

« Pourquoi me suis-je marié? me disais-je. Est-ce uniquement pour me plonger dans les

voluptés; pour m'abreuver de plaisirs, qui, tout licites qu'ils sont pour les musulmans, ne sont pas dignes d'occuper uniquement les ames élevées? Pourquoi ai-je choisi ma femme? n'est-ce pas pour fixer le vague où flottait mon esprit, en avoir des enfans qui m'occuperont, qui m'aimeront, dont je me verrai entouré dans ma vieillesse, qui seront mes appuis, mes soutiens, mes héritiers, mes auditeurs enfin, puisque je ne veux plus raconter des histoires qu'à eux, et qu'en les leur racontant, je ne puis absolument craindre aucun des inconvéniens que j'ai eu à redouter dans mes auditoires précédens.

» Ma femme a moins de charmes et d'agrémens que je ne l'avais espéré; mais cela l'empêchera-t-il de me donner cette postérité qu'appelle le bonheur du reste de ma vie? En attendant, cela l'empêchera-t-il d'écouter elle-même mes récits, toutes les fois que je voudrai lui en faire?

» Tout est pour le mieux : si sa beauté avait été plus éclatante, j'aurais probablement été séduit par l'attrait du plaisir; j'aurais peut-être négligé, oublié mes intéressantes lectures. Combien les plaisirs de l'esprit ne l'emportent-ils pas sur les plaisirs du corps : rien ne m'em-

pêchera de jouir tranquillement de ceux que me procurent mes livres; je lirai, j'ornerai mon esprit, j'amasserai des trésors précieux, et, quand ma femme sera plus habituée avec moi, lorsqu'elle me connaîtra, m'aimera du fond du cœur, je répandrai en sa faveur les richesses littéraires auxquelles elle se trouvera bien heureuse de participer. »

Telles étaient mes pensées, et je me remis à mes lectures avec une ardeur toujours croissante.

Ma vie était heureuse et tranquille; mon beau-frère avait bien voulu se réconcilier avec moi; ma femme ne me contrariait en rien; l'abondance, la gaieté calme, régnaient dans ma maison; je n'avais jamais encore su aussi bien goûter tout ce que la vie a de doux et d'attrayant. L'uniformité de mes occupations journalières ne me semblait ni monotone, ni ennuyeuse; mes jours se passaient au milieu de mes livres, mes nuits auprès de ma femme; ses prévenances, ses caresses m'avaient entièrement fait oublier tout le passé; s'il s'en présentait encore à mon souvenir quelques images, elles étaient vagues, indistinctes, et n'éveillaient en moi pas d'autres sentimens que si tous les tableaux que j'entrevoyais eussent été

ceux d'événemens étrangers, et auxquels d'autres que moi avaient pris part.

Ma femme avait beaucoup de bonnes qualités : une des principales que je remarquais en elle était une active surveillance, à laquelle elle s'était sans doute accoutumée pendant son long séjour, soit comme fille, soit comme veuve, dans la maison de sa mère. Cette activité surveillante lui était devenue tellement naturelle, qu'elle était pour elle moins un devoir qu'un plaisir : peut-être aussi, ce qui pouvait concourir à lui inspirer quelque ostentation à ce sujet, c'était le désir de montrer à son époux que les charmes qui lui manquaient avaient leur compensation dans des qualités plus utiles, et dont la solidité était à l'abri des effets destructeurs du temps.

Aussi chaque soir, quand j'avais quitté mes livres, quand nous étions ensemble réunis, ma femme ne manquait jamais de m'entretenir des différens ordres qu'elle avait donnés dans la journée pour le service intérieur, et surtout de me faire des plaintes contre la négligence des esclaves à exécuter ses ordres, et la maladresse que chacune d'elles apportait à remplir les fonctions dont elles étaient chargées.

Je voulus mettre fin à ces plaintes réitérées, dont la répétition, toute intéressante qu'elle était pour ma femme, ne me causait chaque jour que de la fatigue et de l'ennui, en venant me distraire par force, et d'une manière désagréable, des pensées que le souvenir de mes lectures de la journée éveillait, même auprès d'elle, dans mon esprit; je proposai donc à *Fattoumah* de vendre toutes les esclaves dont elle se montrait si mécontente, et d'en acheter d'autres qui fussent plus capables de la satisfaire.

Elle rejeta cette mesure, alléguant que toutes les esclaves ne valaient pas mieux les unes que les autres, et que les meilleures même avaient nécessairement des défauts insupportables; qu'un changement, loin de faire taire ses plaintes, ne pourrait vraisemblablement que lui donner l'occasion d'en avoir à faire de nouvelles, et peut-être de plus fréquentes.

Je n'insistai pas; mais je crus l'occasion bien favorable pour raconter à ma femme une histoire qui m'avait frappé, et que je crus d'autant plus propre à la circonstance, qu'elle pouvait y puiser la persuasion d'adopter le moyen que je lui avais indiqué, et un exemple utile pour sa conduite dans cette adminis-

tration intérieure dont elle semblait avoir tant à cœur l'amélioration.

J'avais déjà plus d'une fois hasardé auprès de ma femme quelques insinuations indirectes, pour l'amener à me demander elle-même le récit de quelques-unes de ces histoires, dont elle devait croire la lecture si intéressante, puisqu'elle m'y voyait toute la journée invariablement et inébranlablement occupé; mais toutes mes suggestions avaient jusqu'alors été vaines, et des attaques plus directes, que j'avais adressées ensuite avec une intention plus marquée, avaient toujours été éludées et repoussées par différens prétextes.

Cette fois l'occasion naissait de nos communications mêmes, car la conversation se nourrit non-seulement d'esprit, mais encore de confiance, et je résolus de ne pas laisser échapper le premier moment de ces épanchemens conjugaux.

Un soir donc je renvoyai toutes nos esclaves plus tôt qu'à l'ordinaire, et, dès que je me trouvai seul avec *Fattoumaḥ*, ayant entamé moi-même la conversation sur ce sujet ordinaire qui trouvait ma femme si intarissable, je la préparai à m'écouter, par quelques paroles d'un préambule adapté adroitement à la circons-

tance; sûr de son attention, je commençai mon histoire en ces termes.

Le Roi, le Vizir, le Berger et le Chien.

Le nom de *Beheram*, qui est celui que les Persans donnent à la planète de Mars, a été porté par plusieurs anciens monarques des différentes dynasties qui ont régné sur la Perse. Le plus remarquable des princes qui furent ainsi appelés était fils de *Yezdegerd*, de la famille des *Beny-Sassan*.

L'histoire de ce prince présente les circonstances les plus piquantes et les plus romanesques; aussi les traits de sa vie ont-ils été le sujet de plus d'un ouvrage, tant en prose qu'en vers, dans lesquels les auteurs arabes et persans ont donné un libre champ à leur riche imagination.

Mais, sans recourir aux fictions dont les romanciers et les poëtes ont embelli les faits réellement historiques, ceux-ci, constatés par les annalistes exacts et les écrivains sérieux, suffisent pour exciter le plus vif intérêt, et présentent assez d'événemens véritablement extraordinaires.

Cet illustre monarque est distingué des autres princes, ses homonymes, par le surnom de *Gour*, qui en Persan signifie *âne sauvage*, surnom que lui avait décerné l'admiration publique, quand un jour, à la chasse, il eut percé à la fois et tué d'un seul coup de lance un lion et un âne sauvage acharnés l'un sur l'autre.

Le surnom d'*Yezdegerd*, père de *Beheram-Gour*, était loin d'être aussi glorieux et aussi honorable; sa tyrannie, ses violences, et ses injustices lui avaient fait imposer par ses peuples le titre de *Athym* (le scélérat), et la postérité consacrant l'arrêt vengeur de ses contemporains, lui a conservé ce surnom et cette juste flétrissure. *Yezdegerd* mourut après un règne de vingt-un ans et six mois; et *Beheram-Gour*, son fils, malgré les qualités éminentes qui le distinguaient, recueillit l'héritage de la haine que l'inique domination de son père avait semée dans les cœurs de tous ses sujets. « Souvent celui qui a semé n'est pas celui qui moissonne, » et les Persans, que la tyrannie d'*Yezdegerd* avait contenus dans cette espèce de stupeur que cause une crainte continuelle, se hâtèrent, aussitôt après sa mort, de se révolter par un mouvement spontané et unanime contre

son fils et son successeur : car ils croyaient *Beheram* semblable à son père, et le nouveau règne leur paraissait devoir les menacer des mêmes excès qui avaient signalé le règne précédent pendant plus de vingt années. Un des princes de la Perse les plus recommandables, nommé *Kesra*, fut appelé au trône par le vœu général, et ne refusa pas d'y monter.

Pendant cette révolution, qui embrasa rapidement toutes les provinces de l'empire, *Beheram-Gour* était absent de la Perse.

Heureusement pour lui, son éducation n'avait pas été faite à la cour de son père, et les vices, qui, y régnant sans honte, auraient pu corrompre son jeune cœur, lui étaient entièrement étrangers.

En effet, dès son enfance, il avait été envoyé auprès de *Noumân*, fils d'*Amri-l-Kays*, qui occupait le trône de *Hirah*, en Arabie, sous la suzeraineté du roi de Perse.

Noumân était un prince vertueux, qui regarda comme un devoir religieux d'élever le jeune prince qui lui était confié, de manière à le rendre véritablement digne du haut rang où sa naissance l'appelait, en le formant à tous les exercices, à toutes les vertus des Arabes.

Beheram-Gour était encore en Arabie, quand il apprit à la fois la mort de son père et la rébellion générale de tous les peuples de la Perse.

Il intéressa à sa cause, non-seulement le roi de *Hirah*, mais encore plusieurs autres princes voisins, et parvint par leur secours à réunir une forte armée, à la tête de laquelle il marcha contre l'usurpateur. Son attaque eut des succès dès le commencement de la guerre : ils ranimèrent le zèle de quelques partisans secrets qu'il conservait en Perse, et qui, attachés fidèlement à la succession légitime, ne rendaient pas le fils responsable des crimes dont s'était souillé le père.

Un nombre assez considérable de ces nouveaux alliés se joignit aux troupes du prince, et leur dévouement fut encore échauffé par l'admiration que leur inspirèrent les qualités corporelles et morales, dont ils virent orné le prince sous les étendards duquel ils venaient se ranger.

Kesra, ne se sentant pas bien assuré sur le trône, où l'avait élevé l'élection des rebelles, paraissait assez disposé à éviter un engagement décisif à main armée, et on apprit bientôt qu'il n'était pas éloigné d'entrer en ar-

rangement avec le prince dont il occupait la place.

Beheram-Gour ne voulut entendre à aucun accommodement qui pût compromettre ses droits, et exigea, pour première base de tout accord, que l'usurpateur descendît du trône dont il s'était emparé, et se soumît purement et simplement à l'autorité de celui que sa naissance en rendait le seul légitime possesseur.

Cette déclaration n'était pas de nature à aplanir les difficultés; mais leur nœud fut bientôt tranché par la proposition que fit *Beheram-Gour*.

« Qu'on place, dit-il, le *Tadj* royal dans » une enceinte, entre deux lions affamés ; celui de nous deux, *Kesra* et moi, qui parviendra à s'en emparer, en sera reconnu le » digne maître, et l'autre sera son sujet. »

Cet expédient héroïque plut également à l'armée persane et à l'armée arabe, et personne n'y refusa son acquiescement. Le jour indiqué, on se réunit au lieu choisi pour cette terrible épreuve : deux lions formidables sont lâchés dans l'arène, où l'ornement royal avait été déposé.

Les deux concurrens s'approchèrent. *Be-*

heram dit à *Kesra* : « Allez avec courage et
» enlevez cette couronne que vous prétendez
» vous appartenir. »

« —Non, répondit *Kesra*, ce n'est pas à moi
» à commencer l'épreuve : je suis en posses-
» sion du trône; c'est à vous qui voulez y
» monter et m'en faire descendre, à établir
» votre droit, par votre intrépidité à saisir
» cette couronne dans sa place dangereuse. »

Beheram-Gour ne réplique pas, et, s'élançant au milieu de l'enceinte, il attaque les deux lions avec l'impétuosité et la furie d'un tigre altéré de carnage : en un clin-d'œil, aussi rapide, aussi terrible que la foudre, se fiant sur sa force presque surnaturelle, et dédaignant de se servir d'aucune arme, il étouffe les deux monstres dans ses bras nerveux, et, saisissant la couronne contestée, il la place fièrement lui-même sur sa tête.

Kesra fut le premier à se jeter aux pieds de son vaillant compétiteur, si miraculeusement victorieux, et les acclamations unanimes des deux armées, n'en formant plus qu'une seule, saluèrent le nouveau roi que venait de recevoir la Perse.

Les témoignages de l'allégresse publique furent éclatans, et les fêtes prolongées durè-

V. — BEHERAM-GOUR.



Saisissant la couronne contestée,
il la place fièrement lui-même sur sa tête.



rent plusieurs mois; mais leurs plaisirs eurent un effet fatal sur le souverain dont ils célébraient l'avénement heureux. L'amour des voluptés et des jouissances du luxe devint pour *Beheram-Gour* une funeste habitude. La mollesse, le goût des plaisirs, s'insinuant dans son cœur, y jetèrent de profondes racines : bientôt leurs funestes influences semblèrent étouffer entièrement toutes les belles qualités dont le nouveau roi avait brillé jusqu'alors, et ces vertus éminentes qui avaient fait concevoir aux Persans de si flatteuses espérances.

Tout entier, jour et nuit, aux délassemens de la chasse, aux profusions des festins splendides, aux excès méprisables de la table, aux délices, plus enivrantes encore, du harem, il négligeait le soin de cet empire dont l'acquisition lui avait coûté si cher.

Il ressemblait à un vaste sycomore dont les branches, étendues au loin, pourraient servir d'abri à une caravane tout entière, mais qui, piqué intérieurement par un ver destructeur, voit peu à peu se tarir sa sève vivifiante, son feuillage jaunir et tomber sur la terre, et ses branches immenses, dégarnies de leur parure et desséchées jusque dans leur moelle, refuser

au voyageur l'ombrage salutaire que sa stature colossale avait semblé promettre.

Le fleuve bienfaisant qui, dès sa source, avait fait germer l'espérance du bonheur et de la félicité, cachant maintenant ses eaux sous les gouffres profonds de rochers stériles et ennemis de la culture, semblait ne devoir sortir de ces retraites impures que pour devenir un torrent dévastateur, et porter le ravage et la désolation sur les rives où ses eaux n'auraient dû répandre que la plus riante verdure et la plus heureuse fécondité.

Au lieu de tenir d'une main ferme et active les rênes des affaires, *Beheram-Gour* en avait abandonné le soin à un vizir nommé *Rouchen-ráy* (*la lumière du conseil*, ou *le conseiller lumineux*), dont il croyait bien connaître la prudence, le zèle, et surtout la fidélité.

Les plus grands malheurs ne tardèrent pas à naître de tant d'imprévoyance et d'une confiance mal placée ; « tel est l'arbre que » tu plantes, tels seront les fruits qu'il te pro» duira. »

Rouchen-ráy était un homme avare, cupide, inique, oppresseur : la justice, l'affection, le désir du bonheur de ses semblables.

étaient des sentimens entièrement inconnus à son cœur; servile esclave devant son maître, il était pour les sujets de ce même maître un tyran impitoyable; sa main ne s'ouvrait que pour prendre aux malheureux qu'il administrait, et leurs propriétés étaient regardées par lui comme étant les siennes. Les dépouillant tous sans aucune distinction, rien n'était sacré pour sa rapacité spoliatrice.

L'indignation publique changea le nom de *Rouchen-rây* en celui de *Rouch-rây* (*méchanceté du conseil*, ou *mauvais conseiller*), et la haine encourue par le ministre tyrannique et prévaricateur s'étendit jusqu'au souverain qui lui avait livré ses peuples.

Les souvenirs encore récens des crimes d'*Yezdegerd* furent bientôt effacés par les excès où chaque jour se portait le vizir au nom du monarque abusé, que rien ne pouvait tirer de l'engourdissement avilissant où il s'était volontairement plongé.

Il fut pourtant obligé d'en sortir, aux cris toujours croissans du mécontentement général, et au son de la trompette guerrière que les hordes du *Turkestan* firent tout-à-coup retentir à ses oreilles.

Les tribus belliqueuses des *Turks*, et le

Khakân, leur souverain, avaient cru l'occasion favorable pour ravager le cœur même de la Perse, par une de ces incursions désastreuses auxquelles ces peuples aiment tant à se livrer.

Ces voisins dangereux avaient été, depuis l'avénement de *Beheram-Gour* au trône de la Perse, retenus dans leurs déserts par la terreur qu'inspiraient ses armes et sa noble vaillance.

Cet obstacle paraissant avoir cessé, ils avaient repris leurs anciennes habitudes, et leurs troupes innombrables avaient passé le *Gyhoun* à *Termed*. Tout est à feu et à sang dans les provinces où ils se sont répandus; ils menacent déjà de porter la destruction jusqu'au sein de la capitale elle-même, où le seul nom des *Turks* fait frissonner les cœurs d'horreur et d'épouvante.

Leur nom a dispersé les peuples des campagnes;
Les voyez-vous tous s'empresser,
Dans leur prompte fuite, à cacher
Leurs troupeaux, leurs fils, leurs compagnes
Aux remparts de chaque cité?...
Leurs récits des hordes hostiles
Redisent la férocité :
A leurs voix, l'habitant des villes
Tremble et pâlit épouvanté.

Et le tendre enfant lui-même,
Qui jusqu'alors ignorant les combats,
Et la frayeur commune et son danger extrême,
N'avait songé qu'à ses joyeux ébats,
Glacé d'une terreur étrangère à son âge,
Sent son front hérissé par l'effroi du trépas
Se couvrir tout-à-coup de précoces frimas.

Éveillé soudainement par ce coup de tonnerre, *Beheram-Gour*, secouant les chaînes de la volupté, prit aussitôt la généreuse résolution de faire tête à l'orage, et de prévenir l'attaque de l'ennemi en l'attaquant lui-même avant qu'il se fût approché davantage de sa capitale. Il trouva les rangs de son armée déserts, son trésor vide, ses arsenaux sans armes, ses magasins sans provisions, sa ville même presque entièrement abandonnée par les habitans.

Réduit inopinément à des extrémités si terribles et si imprévues, il interrogea quelques conseillers fidèles sur les causes de ce dénuement si funeste et de cette désertion générale.

Tous répondirent d'une seule voix : « Ces maux ne viennent que du vizir dans lequel vous aviez placé votre entière confiance ; *Rouchen-rây* a tyrannisé, dépouillé vos sujets, ils ont été chercher dans une autre patrie la

sécurité et la justice qu'ils ne pouvaient plus espérer dans vos Etats. *Rouchen-rây* s'est approprié les sommes destinées à la solde de vos troupes, et vos soldats ont été se ranger sous des étendards étrangers. *Rouchen-rây* a vendu à son profit les armes de vos arsenaux, les provisions de vos magasins, il a vidé le trésor royal pour remplir le sien. Les ennemis qui vous attaquent se seraient bien gardés de s'approcher de vos frontières, s'ils n'eussent pas cru pouvoir sans danger achever la perte de votre malheureux royaume déjà presque entièrement détruit par *Rouchen-rây*. »

Le monarque fut frappé de ces représentations courageuses et du tableau fidèle qu'on déroulait, contre son attente, devant lui. Bientôt après il partit pour la chasse, moins pour se livrer à un délassement qui n'avait plus pour lui aucun charme, mais pour réfléchir avec moins de distraction, dans la solitude, sur les événemens qui l'accablaient et sur les explications qui venaient enfin de dessiller ses yeux.

Arrivé au lieu de la chasse, *Beheram-Gour* s'écarta de sa suite et s'enfonça dans l'épaisseur de la forêt. Tout entier aux réflexions

amères qui l'occupaient, il s'égara bientôt, et ne sortit de la forêt, à l'approche de la nuit, que pour se trouver dans une contrée qui lui était tout-à-fait inconnue.

Ayant enfin aperçu la cabane d'un berger, il se dirigea vers elle, et, sans se faire connaître, demanda à y passer la nuit. Le berger l'accueillit avec tous les égards de l'hospitalité, lui présenta des alimens grossiers, mais sains, et prépara un lieu convenable pour son repos.

La nuit se passa tout entière sans que le sommeil approchât des paupières du malheureux prince, et, dès que l'aurore eut frappé ses yeux, il se hâta de quitter sa couche et de sortir de son asile.

Le premier objet qui frappa sa vue lorsqu'il eut franchi le seuil de la chaumière, fut un chien de la plus forte taille, étranglé et pendu aux branches d'un arbre, en face de la porte de son hôte : l'appelant aussitôt, il lui demanda avec empressement le motif de cette singulière exécution.

« Seigneur, répondit le berger, cette nuit je suis resté dans ma cabane, pour veiller aux besoins de mon hôte et me tenir prêt à lui offrir ce qui pourrait lui être nécessaire.

» J'avais laissé, ajouta-t-il, la garde du pâturage, et j'avais confié la sûreté de mon troupeau à mon chien ; j'étais tranquille, et je devais l'être : ce chien avait été élevé par moi, je l'avais nourri de mes propres mains, sa force et son courage le mettaient en état de réduire à la retraite les loups les plus audacieux : et cependant, quand j'ai été ce matin, avant le jour, visiter mon troupeau, je l'ai trouvé dispersé, fuyant de tous côtés en désordre, et une partie avait éte dévorée par les loups.

» Je n'eus aucun doute que mon chien n'eût été victime de sa fidélité, de son courage, et du nombre extraordinaire des ennemis qu'il avait eus à combattre. Je rassemblai les restes de mon troupeau ; je résolus de visiter la forèt, et mes recherches m'ont conduit dans un des coins où le bois était le plus épais ; c'est là que j'ai trouvé mon chien bien vivant, sans aucune blessure, entre deux louves avec lesquelles il avait fait société, et partageant de bon appétit le repas qu'elles faisaient aux dépens des deux meilleures brebis de mon troupeau.

» J'ai emmené mon chien et je lui ai fait subir la juste punition que méritaient si bien

son ingratitude et sa perfidie. Puisse son exemple et le mien ne pas être inutiles pour ceux qui nous auront imités l'un et l'autre, lui dans sa trahison, moi dans ma folle confiance! »

Beheram-Gour comprit qu'il avait été reconnu à son insu, malgré sa précaution, et que l'application sévère qu'il venait d'entendre de cet apologue mis en action s'adressait directement à lui et à son vizir.

De retour à son palais, il fit aussitôt arrêter *Rouchen-rây* et saisir ses richesses mal acquises.

On apprit alors au roi que les prisons étaient remplies des victimes du vizir. Non-seulement *Beheram-Gour* leur fit rendre sur-le-champ la liberté, mais il voulut encore les interroger sur les causes qui la leur avaient fait perdre : toutes ces causes étaient injustes et tyranniques.

L'un des prisonniers disait : « Le vizir a fait » mourir mon frère, malgré son innocence, » afin de s'emparer de ses biens, et il m'a jeté » dans cette prison pour étouffer la voix de » mes plaintes. »

Un autre disait à son tour : « J'ai été chargé » de fers pour avoir vendu des rangs de per» les magnifiques au vizir; il m'a fait incar-

» cérer quand j'ai réclamé le paiement de la » somme qui m'était légitimement due. »

» — Moi, s'écriait un troisième, j'avais une » maison qui convenait au vizir; il a mieux » aimé me la prendre que me l'acheter, et les » murs de mon cachot ont seuls pu entendre » mes réclamations. »

Enfin il n'est pas d'iniquités et d'exactions dont le vizir ne fût reconnu coupable. Bien plus, les recherches qu'on fit dans sa maison, par ordre de *Beheram-Gour*, lui fournirent aussi les preuves incontestables que *Rouchen-râÿ* entretenait une correspondance criminelle avec le *Khakân* des *Turks*; que l'agression de ces hordes ennemies avait été provoquée et facilitée par sa trahison, et qu'il avait même tracé de sa propre main le plan que devait suivre l'armée d'invasion, pour s'emparer facilement de la capitale de la Perse et de la personne de *Beheram-Gour* lui-même.

Rouchen-râÿ fut pendu le jour même, devant la porte du palais, comme l'avait été le chien du berger devant la cabane.

Sa mort découragea les Turks et rendit aux sujets de *Beheram-Gour* leur ancien courage avec leur confiance en eux-mêmes et dans leur prince. Aucun d'eux ne refusa de prendre les

armes pour la défense d'un monarque qui annonçait la ferme intention de régner dorénavant par lui-même, et de ne s'en rapporter plus à d'autres qu'à lui pour le soin du bonheur de ses sujets.

Les Turks furent partout repoussés, battus, taillés en pièces; le *Khakân* lui-même fut tué de la main de *Beheram-Gour* et bien peu de Barbares purent repasser le *Gyhoun*.

Beheram-Gour voulut attacher à sa cour le berger qui avait eu le courage de lui donner une leçon si utile; celui-ci refusa, content de son modeste sort et de son humble asile: mais le monarque alla souvent visiter la cabane de cet ami véritable, et reçut plus d'une fois de son simple bon sens, et de son cœur fidèle, les conseils les plus salutaires.

Les biens du vizir servirent à indemniser ses victimes, tous ceux qu'il avait dépouillés recouvrèrent leurs propriétés. *Beheram-Gour*, instruit par la terrible leçon du malheur, ne retomba plus dans son abandon funeste aux voluptés et à la mollesse. Il gouverna lui-même avec équité: ses peuples vécurent heureux. Son règne fut long, glorieux, paisible, et sa mémoire est passée à la postérité entourée des bénédictions unanimes de tous ses sujets.

Heureux celui qui, par la main sévère
De l'expérience frappé,
Écoute du malheur la leçon salutaire;
Qui, par elle un jour détrompé
D'une fausse amitié dont le filet perfide
L'a trop long-temps enveloppé,
D'un honteux esclavage est enfin échappé;
Et prenant désormais la prudence pour guide,
A réparer ses torts est sans cesse occupé.
Bien plus heureux celui qu'on n'a jamais trompé,
Et qui reçut du sort prospère
Un rare et doux présent, avant-goût sur la terre
D'un paradis anticipé,
Le présent d'un ami sincère.

Continuation de l'histoire d'Abd-errahmân.

J'avais ajouté à cette histoire de longues reflexions sur la nécessité de surveiller par soi-même ses affaires, nécessité qui n'était pas moins urgente pour une maison que pour un empire, pour un particulier que pour un puissant souverain. Flattant ainsi avec adresse les goûts et l'inclination de ma femme, j'arrivais à lui insinuer que quand on n'était pas convenablement secondé par ses serviteurs ou par ses esclaves, le meilleur parti, le seul même qu'il y eût à prendre, était d'en changer promptement.

Mais je n'eus pas le temps de faire tous ces beaux raisonnemens, et l'histoire était à peine

terminée que je fus interrompu par un cri épouvantable.

En levant les yeux je vis ma femme tout entourée de flammes : ses vêtemens étaient en feu, et l'incendie s'était déjà communiqué à une partie de l'appartement.

J'appelai à l'instant même les secours nécessaires, et ce ne fut qu'après que l'incendie eut été entièrement éteint que je m'occupai à en rechercher les causes.

Voici ce que j'appris : Ma femme m'avoua qu'elle s'était endormie dès le commencement de mon malheureux récit, et il paraît qu'en dormant un de ses mouvemens involontaires avait renversé le petit réchaud d'argent, contenant des charbons, que j'avais eu soin de faire placer auprès d'elle, afin qu'elle pût au besoin rallumer sa pipe elle-même, dans l'absence de ses esclaves que j'avais congédiées. Le feu avait pu couver long-temps dans ses vêtemens pendant son profond sommeil, et elle ne s'en était aperçue qu'au moment où elle avait été réveillée en sursaut par la douleur de la brûlure qui avait pénétré jusqu'à sa peau. C'était alors qu'elle avait poussé le cri qui avait lui-même réveillé mon attention, en interrompant ma lecture.

Je ne sus ces détails que le lendemain. L'incendie fut considérable; des meubles il s'était communiqué rapidement à ma maison tout entière, et de là aux maisons voisines, menaçant de s'étendre dans tout le quartier. La mienne et celles qui y étaient attenantes furent presque entièrement consumées, et le désastre aurait eu bien plus d'étendue, si heureusement nous n'eussions été dans le temps de l'inondation du Nil : ma proximité du *Khalyg*, alors coulant à pleins bords, et de la place *Birket-el-fyl*, qui, en recevant ses eaux, était devenue un vaste étang, facilitèrent le puisement de l'eau et furent bien utiles pour contribuer à arrêter plus promptement les ravages de l'élément destructeur.

Personne ne périt dans l'incendie; mais je perdis ma maison, mes meubles, mes provisions, mes hardes, une grande partie de mes bijoux, et je dus payer encore une forte amende, à laquelle le Divan me condamna, comme auteur par ma négligence d'un désastre qui avait compromis la sûreté de tout un quartier, et qui aurait pu embrasser dans ses ravages destructifs la ville-même tout entière.

SIXIÈME SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abd-errahmân.

Je payai la somme à laquelle se montait ma condamnation, et ma maison étant entièrement détruite, j'allai habiter une autre de celles qui m'appartenaient dans le même quartier; je rachetai d'autres meubles, d'autres vêtemens. Ma femme heureusement avait été réveillée par la première douleur, au moment même où le feu était sur le point de lui faire éprouver une brûlure dangereuse. Elle fut bientôt rétablie de la petite maladie que lui causa la frayeur subite dont elle avait été saisie en s'éveillant au milieu des flammes.

L'ordre ne tarda pas à être rétabli dans ma nouvelle maison : tout s'y trouva comme avant l'incendie, et on ne rencontra plus dans mon intérieur la moindre trace du fléau qui l'avait dévasté.

Les malheurs successivement accumulés, dont j'avais toujours été la proie, malgré les

prudentes combinaisons que j'avais crues si efficaces pour m'y soustraire, ne purent parvenir encore à me guérir de ma folie.

Plus le sort semblait s'obstiner à tenir sur moi son fouet toujours levé, et toujours prêt à m'infliger sa sévère correction, à chacun des faux pas où je m'exposerais à encourir son juste châtiment ; plus je m'opiniâtrais moi-même à me roidir contre la direction salutaire, à laquelle il voulait me forcer par sa rigueur irrésistible ; et ma folie devenant en moi une espèce de fureur maniaque, sans réflexion, sans calculs et sans de nouveaux regrets, je n'embrassai d'autre détermination que celle de suivre aveuglément ma passion tyrannique, et de me lancer à sa poursuite dans le fleuve indomptable des événemens déjà signalé par mes précédens naufrages.

J'attendis que la santé de ma femme fût entièrement consolidée, avant d'oser lui témoigner le moindre désir de lui raconter quelques nouvelles histoires ; mais mes essais à ce sujet furent entièrement infructueux : à peine put-elle soupçonner les premières apparences de mes intentions, qu'elle repoussa obstinément toutes mes suggestions à cet égard. Le frisson s'emparait d'elle à chacune de mes ten-

tatives, et elle finit par me déclarer avec franchise qu'elle préférerait la mort elle-même aux nouvelles faveurs de ce genre que je semblais résolu de lui accorder encore.

Je renfermai tristement mes cahiers; et je vis s'envoler loin de moi cet essaim de rêves enchanteurs, dont je m'étais plu à entourer le tableau du bonheur que mon imagination m'avait créé pour le reste de ma vie.

Pendant long-temps j'épuisai vainement toutes les combinaisons et toutes les hypothèses vraisemblables que put me fournir mon imagination, pour inventer un moyen de me procurer un autre auditoire en dépit de la fortune.

Ma femme avait annoncé un refus si formellement prononcé, qu'il m'était impossible de pouvoir espérer jamais de parvenir à changer sa détermination bien invariable, et dans laquelle elle paraissait être inébranlablement fixée. Les enfans, qui, réunis en cercle, devaient prêter une oreille si attentive aux récits de leur père, n'existaient pas encore, et n'existeraient peut-être jamais. La répugnance et l'horreur manifestées par ma femme pour mes narrations, étaient si fortes, que je crois qu'elle aurait plutôt renoncé au plaisir de devenir mère, si elle avait pu prévoir qu'en procréant

des enfans elle mettrait au monde des auditeurs pour moi.

Que faire dans un tel embarras, quels moyens extraordinaires pouvaient venir à bout de m'en tirer? « La vie de l'homme est courte, » dit le proverbe; mais combien ses espérances » sont longues! »

Je ne désespérai pas de moi-même, et je me flattai que mes profondes méditations ne pouvaient manquer de finir par me procurer cette issue favorable, par laquelle je devais enfin sortir de la prison où le sort inexorable avait renfermé mes désirs les plus ardens.

Ma tristesse augmentait à proportion de mon désappointement, à chacune des mesures, dont le projet était successivement embrassé avec ardeur et bientôt rejeté avec découragement. Mes relations avec ma femme n'étaient plus aussi amicales; l'ennui, la froideur, présidaient à nos entretiens et à tous nos rapprochemens. Elle n'avait plus avec moi que les rapports strictement nécessaires, et, quand nous étions réunis ensemble, non-seulement elle se gardait bien d'engager avec moi la conversation; mais encore je la voyais éprouver un frémissement involontaire et montrer tous les signes d'un véritable effroi, dès que j'ouvrais la bouche, et

que par quelque parole j'essayais d'interrompre notre silence mutuel; chacun des mots que je prononçais, chaque inflexion de ma voix, chaque mouvement imperceptible de ma respiration et de mes lèvres, lui paraissait déjà le commencement, ou du moins le préambule d'une histoire; et à cette idée si effrayante pour elle, elle semblait prête à s'évanouir près de moi.

Cet état réciproque, qui durait depuis assez long-temps, me tourmentait et me fatiguait outre mesure; je ne savais comment le faire cesser, quand une idée soudaine, qui se présenta à mon esprit, fut pour moi une lueur bienfaisante, dont la clarté me fit enfin apercevoir ce moyen désiré, ce moyen qui devait mettre fin à ma situation pénible, et assurer l'accomplissement de mes plus chers désirs.

« Je suis marié, me dis-je; la femme que j'ai épousée, quoique remplie de mille qualités estimables, manque précisément de celle que j'aurais le plus désirée en elle, et qui avait été le motif déterminant et presque la condition expressément nécessaire de mon mariage; mais la loi elle-même n'est-elle pas venue au secours de ceux qui se trouvent dans une position aussi désagréable que la mienne ?

» Par quel aveuglement inconcevable n'ai-je pu encore apercevoir ce moyen, et comment n'ai-je pas, jusqu'à présent, pensé à me servir du droit que j'ai à cet égard ?

» Je suis marié ; mais sans renvoyer ma première femme, envers laquelle personne peut-être n'apprécierait autant que moi toute l'importance du motif que je croirais avoir d'une juste répudiation, ne puis-je prendre légitimement une seconde épouse ?

» Le Prophète, sur qui soit le salut et la bénédiction, n'a-t-il pas dit dans le troisième verset de la sourate de son noble livre qui a été donnée dans la ville sainte de Médine, et qui porte le titre : *Des femmes* : « O vous ! » qui craignez votre souverain maître, ce maî- » tre des mondes, dont la main a créé Adam » et Ève, pour que de leur union sortît toute » la postérité du genre humain ; fils d'Adam, » fidèles musulmans, épousez celles des fem- » mes qui plairont à vos cœurs, épousez-en » deux, trois, quatre, si telle est votre volonté, » et suivant que votre désir vous l'inspire ; » mais conduisez-vous avec vos épouses d'une » manière convenable ; si vous craignez de » manquer à l'équité envers elles, alors n'en » épousez qu'une seulement. Tels sont les or-

» dres de Dieu, ajoute le Prophète ; car il est » plein d'indulgence et de miséricorde. »

» Certes, pensai-je, tout mon désir est bien d'être équitable envers ma première femme, et rien en conscience ne peut mettre obstacle à mon intention d'en épouser une seconde : chacune d'elles aura ses droits bien distincts et bien séparés.

« Quel tort d'ailleurs peut faire à l'une mon union avec une autre ? Les plus vertueux parmi les musulmans n'associent-ils pas d'autres épouses, en se conformant à la loi, à la première qu'ils ont appelée dans leurs bras.

» Non, je ne commettrai aucune injustice : le désir des voluptés et la soif des plaisirs ne sont pas plus les motifs de mon second mariage qu'ils ne l'ont été quand j'ai contracté le premier.

» La femme avec laquelle je suis maintenant uni s'appelle *Fattoumah*, c'est-à-dire *sevrée du sein maternel*. Eh bien ! puisqu'elle a senti l'influence de ce nom fatal, puisqu'elle s'obstine à se *sevrer* elle-même du doux lait de la science qu'elle aurait pu boire à longs traits, pourquoi priverais-je de cette noble jouissance, de ce pur aliment des esprits, une autre épouse qui en aura su connaître le besoin,

et qui s'en montrera sans doute avide et insatiable.»

A peine les premières semences de ce nouveau dessein furent-elles jetées dans mon esprit, qu'elles y prirent de profondes racines, et que je ne songeai plus, jour et nuit, qu'à sa prompte exécution.

On a déjà pu s'apercevoir que mes projets étaient presque toujours aussitôt exécutés que conçus; je fis donc faire sans délai les recherches nécessaires, et il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps depuis les ordres que j'avais donnés pour ces démarches, lorsqu'on vint m'apprendre que la fille d'un des principaux du corps des *Ulémas* était en ce moment à marier.

Elle se nommait *Alyméh*, c'est-à-dire *savante*. Ce seul nom excita tout mon enthousiasme et me décida sur-le-champ en sa faveur.

« Son père, pensais-je en moi-même, est membre du corps des *Ulémas*, des savans; sans doute il est bien digne de ce titre, sans doute il n'aura choisi le nom qu'il a donné à sa fille, que parce qu'il aura remarqué en elle l'amour inné des connaissances et les dispositions nécessaires pour en acquérir.

» Combien cette *Alyméh*, si bien nommée, ne sera-t-elle pas heureuse de m'entendre? Que d'actions de grâces ne rendra-t-elle pas au ciel de l'avoir placée auprès de moi, comme auprès d'une source d'eau vive, dont les ondes abondantes et intarissables viendront au gré de ses désirs étancher son ardente soif pour la science?

» Oh! voilà bien la femme qu'il me fallait; infailliblement le ciel l'a créée pour moi, il m'a créé pour elle; je n'aurai à craindre de sa part ni répugnance hostile, ni inattention désobligeante. Que ma femme *Fattoumah* continue, comme elle a tant aimé de le faire jusqu'à présent, à se livrer aux soins domestiques, aux détails de son administration intérieure; je n'irai pas troubler son empire, j'aurai le mien bien à part : ce sera mon épouse *Alyméh*, ce sera elle qui passera ses journées entières auprès de moi, qui m'écoutera, qui m'invitera elle-même à l'instruire, et qui, lorsque j'aurai terminé un de mes récits, me dira toujours : *Encore! encore!*

» Au reste, ajoutais-je, *Fattoumah* était veuve; à coup sûr, son premier mari ne devait pas être un homme instruit : et où aurait-elle contracté le goût des connaissances?

Chez sa mère qui n'est jamais sortie de sa maison ; ou bien est-ce auprès de son frère *Roddouân-Agha* dont l'ignorance l'emporte encore sur la brutalité ? Tandis qu'au contraire, *Alyméh* , fille d'un savant , élevée par lui , a dû sucer avec le lait l'amour de l'instruction, et cette exaltation de désirs pour la science que tout autre mari que moi ne pourrait pleinement satisfaire.

» Combien est raisonnable et fondé ce proverbe des anciens Arabes qui ont dit : *Préfère en mariage une fille à une veuve , quand même l'âge de la fille que tu épouseras te priverait de l'espoir d'avoir des enfans.*

» Un mari d'ailleurs forme le caractère de la fille qu'il épouse, et j'ai trouvé le caractère de la veuve avec laquelle je me suis uni tellement formé , qu'elle n'aime rien de ce que j'aime et que je ne puis parvenir à lui faire désirer ce que moi-même je désire ; bien plus, elle a pris irrévocablement en haine et en horreur ces lectures qui sont pour moi la source des plaisirs les plus doux. »

En conséquence de toutes ces considérations si puissantes sur mon esprit, et de la vive impatience qui m'agitait , je me gardai bien de demander d'autres renseignemens , qui

n'auraient pu que me causer des retards, dont le délai me serait devenu insupportable. Pressé de jouir du trésor que j'avais eu le bonheur inespéré de découvrir, j'allai le jour même chez le savant père d'*Alyméh*, et je lui demandai sa fille pour seconde épouse.

Mon futur beau-père logeait dans une de ces petites rues qui composent le quartier de *Gamè el-Azhar* (la mosquée des fleurs). Le choix de son logement, dans le voisinage de cette académie si célèbre, me plut infiniment, et ne fit qu'augmenter encore mes préventions favorables.

Le laboureur n'habite pas la ville;
Le marchand ne va point se loger au désert;
La maison du pilote est au bord de la mer;
Du guerrier la tente est l'asile;
Les routes du brigand sont le vrai domicile.

C'est le quartier le plus malsain
Qui plaît le plus au médecin
Pour exercer son art utile :
Chez les gens bien portans ses soins sont superflus;
Et le tailleur le plus habile
N'aurait qu'un métier bien stérile
Chez les peuples qui vivent nus.

Ainsi, pour rendre plus facile
La moisson des trésors qu'il désire ardemment,
Loin du monde importun et de son bruit futile,

On doit toujours voir le savant
Dans le séjour le plus tranquille,
Près de l'Académie avoir son logement.

Le père d'*Alyméh* me parut un vieillard respectable et vraiment recommandable par ses lumières et son instruction ; il parlait peu, il est vrai, mais il m'accueillit bien, et il écouta avec complaisance les longs discours où je me complaisais à déployer mes connaissances littéraires pour mieux capter sa bienveillance. Il demanda du temps pour se décider : je m'effrayai de ce retard qui me semblait d'avance intolérable ; j'insistai, je le pressai avec tant d'instance qu'enfin, vaincu par mes sollicitations et mes prières, il accepta la dot que j'offrais et m'accorda sa fille.

Mon second mariage fut célébré aussitôt avec les mêmes cérémonies qui avaient eu lieu pour le premier ; seulement la réunion fut moins nombreuse, et je n'y contai pas d'histoire : aussi tout s'y passa parfaitement bien, la fête fut complète et ne fut troublée par aucun accident.

Ivre de joie, et enfin au comble de mes désirs, je congédiai le soir mes convives le plus tôt qu'il me fut possible, et je me hâtai de passer dans l'appartement nuptial où l'on avait

conduit ma nouvelle épouse, et où elle m'attendait sans doute avec une impatience égale à la mienne.

J'étais d'autant plus aiguillonné par le désir de la voir de près et de la connaître, que je ne m'étais fait informer ni de son âge ni du genre de sa beauté, et que, pendant la marche du cortége nuptial, encore plus couverte de vêtemens et plus cachée sous des voiles redoublés que ma première femme, elle ne s'était permis aucun de ces mouvemens, d'une grâce peut-être un peu libre, qui m'avaient d'avance révélé une partie de la taille et des contours de celle-ci. J'ignore si cette réserve tenait au caractère plus modeste et plus retenu qui pouvait être naturel à *Aïyméh*, ou si son état de fille lui inspirait moins de hardiesse que l'état de veuve n'en avait pu donner à *Fattoumah*.

Quoi qu'il en soit, je la vis alors, et je vis que ma seconde épouse, toute fille qu'elle était, était d'un âge encore plus mûr que ma première. J'en conclus que j'avais eu probablement bien des prédécesseurs dans ma demande en mariage, et que mon accordée avait dû refuser, pendant de longues années, un bien grand nombre de prétendans à sa main, avant qu'elle m'eût jugé digne de la recevoir.

Je ne puis disconvenir que je m'étais flatté d'un état de choses bien différent ; les idées de virginité s'étaient involontairement associées dans mon imagination, si facile à s'abuser, aux formes les plus heureuses et à la fraîcheur du printemps de la vie. Il en était autrement, je n'en rendis pas moins grâce à Dieu : c'était, il est vrai, un léger mécompte pour moi ; mais dans le fond, et d'après les motifs qui m'avaient déterminé à ce second mariage, cette différence entre mes espérances et la réalité n'était pas pour moi un désappointement réel. Celle que je venais d'épouser n'en était pas moins la fille du cheykh savant, membre du corps illustre des savans *Ulémas*, et elle ne s'appelait pas moins *Alyméh* (la savante).

De la beauté la faveur passagère,
Dont le brillant séduit les yeux
Par ses rayons fallacieux,
N'éblouira que le vulgaire :

Celui que la sagesse éclaire
N'y voit rien de solide et rien de précieux :
Ce n'est qu'une fleur printanière
Dont la parure est fragile et légère.
Du moindre vent le souffle la flétrit ;
A la moindre chaleur, elle tombe et périt.

De tout corps, de toute matière,
Tel est le sort. Bien autre est celui de l'esprit :
De son règne moins éphémère,
Aux vains efforts du temps, l'éclat toujours survit.

Quand le même lien assemble
L'ame et le corps jusqu'au tombeau,
Qu'importe qu'on rencontre ensemble
Et l'ame la plus belle, et le corps le moins beau ?
Le vrai guerrier juge l'épée
A sa trempe, et non au fourreau
Dont sa lame est enveloppée.

La circonstance de cet âge un peu trop mûr auquel je m'attendais si peu dans *Alyméh*, loin de la déprécier à mes yeux, ne me fournit qu'un nouveau motif pour admirer davantage mon bonheur, qui me l'avait conservée si long-tems, et qui m'avait fait obtenir la préférence, en me présentant le dernier, après tant de compétiteurs présumés dont ma recherche avait dû être précédée. Je me souvins de ce proverbe persan : « Les sages ont » dit : L'honneur appartient à la vertu, non » aux richesses ; la considération au mérite, » non à l'âge. »

Le coursier le plus sûr pour la chasse ou la guerre,
N'est pas toujours le plus jeune cheval ;
Et le guerrier qui compte une longue carrière,
Souvent fait mordre la poussière
Au jeune imprudent son rival.

Quelque maturité ne nuit pas en affaire :
Avoir plus d'âge, est parfois nécessaire ;
En avoir moins, devient souvent fatal.
De ce qu'un plus âgé sait faire
Un jeune homme pourrait se tirer assez mal.

Le mérite vaut mieux que la fraîcheur de l'âge ;
Le livre le plus neuf, sur les vieux manuscrits,
Aux yeux du connaisseur, n'emporte pas le prix.

L'arbre qui vit plus d'un orage
Offre, sous ses épais rameaux,
Au voyageur un bien plus sûr ombrage,
Que des trop frêles arbrisseaux
Le timide et tendre feuillage.

Je pris donc facilement mon parti, et je ne pensai plus qu'à préparer mes narrations, puisqu'enfin j'étais en possession de mon auditoire. Mais craignant de déprécier la valeur de mes épanchemens scientifiques, en les offrant de moi-même avec un empressement trop marqué, je pensai que le marchand habile, qui veut assurer la vogue de son magasin, se garde bien de jeter, comme on dit, ses marchandises à la tête de ses acheteurs, et je résolus d'attendre, pour les déployer, la manifestation de l'avidité qu'*Alyméh* devait incontestablement éprouver pour en obtenir la participation.

Je m'abstins donc, pendant quelque temps,

de la moindre allusion qui pût lui faire soupçonner mes désirs, attendant avec une apparente indifférence la demande pressante qui ne pouvait tarder de m'être adressée par elle.

Ma première femme avait pris assez bien l'introduction d'une seconde épouse dans ma maison. *Fattoumah* n'éprouvait habituellement aucune sensation bien vive, et ne trouvait d'activité que pour la surveillance intérieure des détails de la maison : elle passait le reste de son temps à respirer l'air, étendue sur ses coussins moelleux, et savourant le tabac délicieux, embaumé d'ambre et de musc, que ses esclaves avaient soin de renouveler dans sa pipe. Du reste, aucune autre distraction n'était capable de réveiller son apathie monotone.

Alyméh avait plus de vivacité, sans cependant la porter à l'excès : elle était même douce, docile, caressante et voluptueuse ; mais à ces qualités, par lesquelles elle me plaisait, je m'aperçus bientôt qu'elle joignait une jalousie vraiment tyrannique qui me devint réellement insupportable.

Elle ne tarda pas à déployer toute l'énergie de ce défaut à l'égard de ma première femme; elle la traitait, non en sœur, mais en ennemie,

et elle lui enviait la moindre caresse, la moindre prévenance, la moindre relation affectueuse.

Elle me retenait auprès d'elle le plus qu'elle pouvait dans la journée, et elle avait soin de me faire épier par ses esclaves dans les visites les plus courtes que je pouvais faire à l'appartement de *Fattoumah*. Les nuits, que suivant l'équité je devais accorder à celle-ci par partage égal, étaient passées par sa rivale dans les larmes et le chagrin et suivies de longues plaintes. Ma première femme ne m'aimait peut-être pas assez, ma seconde m'aimait trop.

Ennuyé du désespoir auquel elle se livrait dans ces circonstances, et voulant faire cesser les reproches amoureux qu'elle ne manquait pas de m'adresser chaque jour, j'avais formé le projet de lui raconter quelque histoire qui pût la guérir de sa jalousie immodérée, en lui faisant comprendre tous les maux que cette passion insensée pouvait attirer sur ceux qui s'y livraient sans frein et sans mesure.

Un soir, j'avais commencé de lui faire entendre quelques paroles à ce sujet : j'essayais de lui prouver que la jalousie a toujours tort, et qu'elle n'a d'autre résultat que de nous priver de la jouissance de la portion de biens que

nous possédons, en empoisonnant ceux que nous avons en partage, par le vain désir de ceux dont la possession ne peut et ne doit pas nous appartenir.

J'ajoutai que, pour elle, les biens dont je pouvais lui offrir la possession, et dont elle devait savoir jouir, sans compromettre son bonheur par une jalousie déplacée, étaient les sentimens d'affection bien sincère et de tendresse conjugale qu'elle possédait en commun avec mon autre épouse.

Je lui protestai en même temps, avec la plus grande sincérité, que le partage de mon cœur était entièrement égal entre elles, et que chacune d'elles en possédait une portion semblable, sans que la priorité des droits de *Fattoumah* lui donnât le moindre privilége à cet égard.

« Dieu et le Prophète me sont témoins, lui disais-je, que je regarde, et que je regarderai toujours, comme un devoir sacré, de tenir une balance exacte entre mes deux épouses ; que ce Dieu tout-puissant et équitable puisse me punir sévèrement, si, dans le partage égal que je leur dois de mon cœur, je me rendais jamais coupable de prévention, de partialité et d'injustice. »

Jugez quelle fut mon agréable surprise en entendant *Alyméh*, qui m'avait écouté avec une attention toute particulière, me répondre par ces vers :

« En amour comme en amitié,
» Un cœur qui n'aime qu'à moitié
» Au mien ne pourra jamais plaire :

» En amour comme en amitié,
» Nul partage n'est nécessaire.
» Du cœur qu'il aime, un cœur sincère
» Veut posséder le tout, et non pas la moitié ;
» Le bonheur se trouve lié
» A cette jouissance entière :

» En amour comme en amitié,
» Faire les choses à moitié,
» Vaut autant que ne pas les faire. »

J'embrassai vivement ma femme, et, enchanté de la marque qu'elle me donnait de son goût pour la littérature, je lui récitai à mon tour quelques vers pour l'assurer de ma tendresse : elle sembla les entendre avec un grand plaisir ; alors oubliant la réserve que je m'étais promis de mettre dans l'offre de mes histoires, je crus l'occasion si favorable pour me faire écouter de mon interlocutrice, que je ne pus me résoudre à la laisser échapper.

Je crus cependant devoir la prévenir un peu sur l'effet que jusqu'à présent avaient eu mes

récits, et je lui racontai même dans tous ses détails l'accident qui était arrivé à ce sujet à ma première épouse.

Alyméh, jalouse de l'emporter en tout sur sa rivale et de la supplanter entièrement dans mon cœur, me promit l'attention la plus soutenue: pour m'en donner un gage certain et incontestable, elle m'offrit d'elle-même d'écouter debout ma lecture, bien sûre que, par cette position, je n'aurais plus le moindre doute de la victoire qu'elle aurait remportée sur ce sommeil fatal, qui jusqu'alors avait frappé tous mes auditeurs de son influence vraiment magique.

J'acceptai avec joie cette preuve de dévouement, et *Alyméh* s'étant placée devant moi debout, sans aucun appui, je commençai à lui lire l'histoire suivante, où je démontrais les effets funestes de la jalousie, dont les suites retombent toujours sur celui qui avait voulu en rendre son rival victime.

Les Lettres écrites de l'autre Monde.

Lorsque *Iskander dou-l-qarneyn el-Younány*, redoutable empereur des Grecs, fit la conquête de l'Inde, le plus puissant des rois

auxquels cette contrée était soumise, se nommait *Phour* ou *Pour;* l'autorité souveraine de ce prince s'étendait sur toutes les nations qui habitent ces régions immenses, et les rois de tous ces peuples, malgré leur rang suprême dans chacun des pays qui reconnaissaient leur domination, n'étaient eux-mêmes que les sujets et les vassaux de *Phour*, grand monarque de l'Orient.

Les deux Océans, des montagnes inaccessibles et des déserts inhabitables étaient les seules frontières de ce vaste empire, où il n'y avait point d'autre accès que par les provinces limitrophes de la Perse. Malgré ces barrières presque insurmontables, et l'innombrable armée des soldats qu'il avait réunis sous ses drapeaux, *Phour*, après avoir combattu avec vaillance et opiniâtreté, fut vaincu par *Iskander*, et obligé de se reconnaître son tributaire.

Son vainqueur, dont il avait conquis l'estime par sa noble et courageuse résistance, loin de lui enlever sa couronne, lui en confirma la possession, et le combla des témoignages les plus honorables de son amitié.

Le reste du règne de *Phour* fut long et paisible, et il survécut au conquérant formidable

dont la fortune avait permis qu'il subît les lois.

Son fils *Phour-Zadéh* hérita du trône des Indes à la mort de son père, et il trouva ce trône affermi par une longue paix ; les vassaux, par leur entière soumission et leur obéissance régulièrement organisée, ne laissaient aucun sujet d'inquiétude ; les peuples bien administrés chérissaient le gouvernement qui les protégeait, le commerce florissait, l'abondance régnait partout. Quand le riche trouvait les moyens de satisfaire les caprices de ses jouissances coûteuses et le luxe de ses habitudes insatiables de plaisir, le pauvre ne manquait pas du pain nécessaire à sa subsistance ; et son travail lui produisait les moyens de fournir à tous ses modestes besoins ; riches et pauvres, tous étaient heureux dans les Indes, et cette félicité publique était surtout due à la sagesse de l'administration qui dirigeait le gouvernement de l'empire.

L'administration qui veillait ainsi au bonheur des vastes provinces de l'Inde était partagée entre divers vizirs : leur nombre était assez considérable, et chacun d'eux avait dans le gouvernement son département particulier et ses attributions distinctes : ils avaient été choisis parmi les personnages qui passaient

pour les plus habiles dans les affaires, et qui étaient les plus distingués par leurs connaissances.

Au-dessus d'eux tous était le premier vizir, ministre suprême, dont les fonctions étaient de donner l'impulsion du mouvement central, de régulariser la marche de l'administration générale, d'examiner et de réviser les différentes opérations des vizirs inférieurs, de présider aux décisions, enfin de tenir d'une main ferme les rênes de l'empire dont le soin lui était confié, et de régir avec sagesse et les gouvernés et les gouvernans.

Le titre de ses fonctions honorables était devenu pour lui, après une longue administration, un véritable nom propre, et il n'était connu que sous le nom d'*Omad ed-doulah*, qui signifie *colonne de l'État*.

Depuis long-temps en effet il était à la tête du gouvernement de l'empire des Indes, dont il se montrait réellement *la colonne* et le ferme soutien.

Fils d'un des vizirs de seconde classe, il avait été lui-même créé vizir de bonne heure; son zèle, son activité, ses profondès connaissances, avaient attiré sur lui l'attention du roi *Phour*, prédécesseur et père de *Phour-Zadéh*. Ce mo-

narque, appréciant toute l'utilité qu'il pouvait retirer d'un ministre si recommandable, s'était plu à lui donner un avancement rapide, et n'avait pas hésité à lui conférer les plus importantes fonctions, celles de diriger les hautes destinées de son empire immense.

Omad ed-doulah s'était ainsi vu placé par la confiance royale à la tête de tout le corps des vizirs lorsqu'il n'avait pas encore atteint l'âge mûr.

Sa conduite dans ce haut rang avait confirmé les espérances qu'il avait inspirées avant d'y être appelé. Le roi *Phour* était arrivé au dernier terme de sa vie, et *Phour-Zadéh*, son héritier, avait cru avec raison ne pouvoir mieux faire que d'accorder à ce premier ministre, blanchi dans les affaires, la même confiance dont son père l'avait investi. Ainsi l'empire des Indes avait changé de souverain, sans voir changer en même temps le mobile et la forme de son administration.

Quelque méritée que fût une faveur aussi long-temps soutenue, elle ne manqua pourtant pas d'exciter, peut-être par cette circonstance même, la jalousie des autres vizirs. Leur vanité hautaine ne pouvait oublier qu'ils avaient vu autrefois dans leurs rangs infé-

rieurs celui qui, maintenant élevé bien au-dessus d'eux par son mérite, marchait à leur tête, leur intimait les suprêmes volontés de leur souverain et les tenait assujettis à ses propres ordres.

Les envieux ne raisonnent point, ou raisonnent mal : ils évitent surtout de voir dans l'infériorité des moyens moraux qu'ils possèdent, et dans l'éminence incontestable des qualités d'un rival, la véritable cause de son élévation et de leur stagnation honteuse dans les places inférieures.

Cette basse jalousie ne se fut pas plutôt emparée du cœur des vizirs, qu'elle y fit promptement germer tous les sentimens haineux, et le projet perfide de renverser et de perdre l'objet odieux de leur envie toujours croissante.

Combien ils auraient désiré alors qu'une guerre pût survenir dans ces circonstances, et qu'en déchirant l'empire, elle vînt leur fournir les occasions si souvent désirées de parvenir, au milieu du trouble général, à faire tomber *Omad ed-doulah* dans quelque piége. Ils espéraient bien saisir, ou même faire naître, quelque conjoncture favorable, au moyen de laquelle ils pourraient entraîner adroitement

le vizir suprême dans quelque faute capitale, qui, tout en compromettant la sûreté de leur prince, l'indisposerait contre son ministre et le porterait à retirer sa faveur à celui qu'il croirait coupable.

Leur espoir criminel fut déçu; aucun ennemi extérieur n'osa attaquer l'empire florissant de l'Inde, et le bonheur de ses peuples, contre lequel conspiraient vainement ces ennemis intérieurs, ne fut troublé par aucune inquiétude.

Plus vainement encore ils tentèrent successivement d'autres projets non moins insidieux. Tous furent déconcertés par la prudence et l'équité d'*Omad ed-doulah*.

Son principal secret, en administration, était de suivre constamment et simplement la justice et la bonne foi : la raison et les lois le conduisaient dans toutes ses démarches : avec de pareils guides il ne s'égara jamais, et les piéges de la perfidie et de l'imposture ne purent l'atteindre dans cette route qui leur était si étrangère.

Les brahmes et les moubeds conservaient aussi dans leurs cœurs, depuis long-temps, contre le suprême vizir la haine la plus invétérée. Les méchans se devinent et s'unissent

volontiers contre l'homme de bien; les brahmes et les vizirs envieux se sondèrent mutuellement, et ayant reconnu l'identité des sentimens qui les maîtrisaient, et de l'ennemi que chacun désirait si ardemment de perdre, ils se liguèrent ensemble pour conspirer d'un commun accord contre le vertueux *Omad eddoulah*.

Après avoir épuisé quelque temps toutes les ressources de leurs imaginations astucieuses, après avoir successivement embrassé et rejeté un grand nombre de projets, ils en conçurent enfin un qui leur parut bien combiné, et auquel ils s'arrêtèrent, attendant de son exécution une réussite complète pour leurs noires intrigues.

Il y avait vingt ans que le roi *Phour* était mort, et cependant un jour, en allant visiter le tombeau de son père, son fils *Phour-Zadéh* trouva sous sa main, sur le tombeau même, une lettre écrite au nom de son père, et dont les caractères, habilement tracés par la main imitatrice d'un faussaire adroit, étaient si parfaitement contrefaits, qu'ils paraissaient être incontestablement l'écriture de son père mort.

Cette lettre était conçue en ces termes :

« *Phour*, monarque des Indes, souverain

» de l'Orient, maître des deux mers, soleil de
» justice et astre de la puissance, à son fils
» *Phour-Zadéh*, dont la domination s'étend
» d'un Océan à l'autre, du point où le soleil
» se lève à celui dans lequel il se couche, sa-
» lut, prospérité, et règne long et fortuné.

» Sache, ô mon fils chéri, que le séjour que
» j'habite est pour moi celui de l'isolement et
» de la solitude : je n'y connais personne, et
» personne ne m'est lié par les nœuds de l'a-
» mitié. L'ennui le plus intolérable assiége
» sans cesse mon ame, et sans aucune société
» qui puisse l'alléger, je sens s'accroître à
» chaque instant sur moi le poids dont l'ac-
» cable la prolongation de cet isolement soli-
» taire.

» O mon fils, mon cher fils! tu entendras la
» voix de ton père et tu viendras à son se-
» cours.

» O mon fils! parmi les vizirs de mon con-
» seil, il en était un que j'ai toujours préféré,
» et pour lequel j'éprouvais une singulière
» sympathie : je l'ai comblé d'honneurs et je
» lui ai confié l'administration de mes vastes
» provinces. J'ai appris que mon fils avait
» suivi la marche de son père, et qu'il avait
» conservé toute sa confiance à celui que son

» père avait choisi; mon premier vizir est en-
» core le premier vizir de mon fils.

» Mais après de si longs et si pénibles tra-
» vaux, il est bien juste qu'enfin *Omad ed-*
» *doulah* se repose de sa carrière si fatigante;
» son âge avancé, et l'amitié que j'ai toujours
» eue pour lui, doivent le rendre digne de
» cette faveur. O mon fils! envoie à ton père
» son ancien ami : qu'il vienne, par ses soins
» affectueux et les agrémens de son entretien,
» rompre les ennuis de mon existence mono-
» tone. Je ne puis m'en passer et je l'attends
» aux derniers jours de cette lune. »

Cette lettre émut le cœur de *Phour-Za-déh :* plus il la relisait, plus il reconnaissait les traits de la main de son père, plus il acquérait la conviction que ces caractères avaient réellement été tracés par lui. Il se serait cru bien coupable de résister à une telle demande et de ne pas se hâter de se conformer au désir qui lui était manifesté.

Il appelle auprès de lui *Omad ed-doulah*, pour lui communiquer les intentions du roi *Phour,* son père : il témoigne à son ministre fidèle tout le chagrin qu'il éprouve en se séparant de lui; mais il lui intime l'ordre de se tenir prêt, pour le jour indiqué, à entrepren-

dre le grand voyage que réclame la missive extraordinaire de son père.

Omad ed-doulah s'inclina respectueusement devant son souverain, témoignant tout le plaisir qu'il aurait de revoir son ancien maître, et toute la reconnaissance dont il était pénétré pour l'honneur insigne dont daignait le combler par ce choix l'amitié non démentie du roi défunt.

Il ajouta qu'il allait sur-le-champ s'empresser de donner tous les ordres nécessaires, pour que son départ pour l'autre monde eût lieu sans retard, à l'époque précise à laquelle il paraissait y être si impatiemment appelé.

Les brahmes et les vizirs attendaient dans le silence l'issue de leur conspiration contre *Omad ed-doulah*, et se félicitaient d'avoir trouvé ce moyen sûr de l'envelopper des mailles d'un filet d'acier, qu'il ne pourrait ni rompre ni éviter malgré toute sa prudence et sa sagesse.

Le vizir ne sembla pas même soupçonner leur perfidie, et on ne parlait à la cour et dans toute la ville, que des préparatifs immenses avec lesquels il faisait élever le vaste et magnifique bûcher dans lequel il devait se jeter lui-même, pour exécuter les ordres des

deux rois *Phour* et *Phour-Zadéh.* Il recevait même sans se troubler, et avec l'air de la plus parfaite satisfaction, les félicitations perfidement obséquieuses que ne manquèrent pas de lui offrir les astucieux instigateurs de sa perte.

Au jour indiqué, le bûcher splendide fut terminé, on y mit le feu devant toute la cour, les vizirs et les brahmes rassemblés : le vizir suprême, revêtu de ses habits de cérémonie, prit les derniers ordres de *Phour-Zadéh*, en reçut les dernières missives pour son père *Phour*, et se précipita lui-même dans le sein des flammes, au bruit des instrumens et des acclamations unanimes.

Mais *Omad ed-doulah*, en recevant de son maître la singulière communication dont il l'avait honoré, avait reconnu sur-le-champ de quelle main partait le coup qui venait le frapper à l'improviste. Il crut prudent de céder à l'orage auquel il ne pouvait résister, et de chercher un abri dans la prudence et la sagacité qui l'avaient déjà préservé de tant de piéges.

Dans une partie retirée de son palais était l'entrée d'un souterrain, connu de lui seul, et dont il avait conservé soigneusement le secret, comme pouvant lui être utile dans quelque circonstance qu'il ne pouvait prévoir d'avance.

Appelant auprès de lui des esclaves fidèles et sur le dévouement desquels il pouvait compter, *Omad ed-doulah* fit déblayer et nettoyer avec soin ce souterrain, qu'il parcourut dans toute son étendue.

La longueur en était considérable, et après avoir circulé par de longs détours, ce canal creusé dans le rocher aboutissait à des ruines désertes à quelque distance de la ville.

Ce fut sur cette issue même, qui n'était soupçonnée de personne, qu'*Omad ed-doulah* avait fait construire son magnifique bûcher; la circonférence en était vaste et l'élévation considérable, mais les bois, arrangés avec soin, contenaient dans le milieu de leur circonvallation un vide suffisant et qui ne pouvait être aperçu de nulle part.

Une dalle de pierre, large et épaisse, artistement suspendue en équilibre, et pouvant céder au moindre effort, fut adaptée à l'entrée du souterrain, pour lui servir de porte et le fermer hermétiquement lorsqu'elle serait retombée.

Le grand-vizir, en se précipitant dans le bûcher embrasé, avait franchi dans son élan l'enceinte extérieure, et, dérobé aussitôt aux yeux des spectateurs par le rideau de flammes

qui l'entourait, avait facilement pu gagner l'issue propice du souterrain préservateur, dont la pierre convenablement préparée s'était refermée aussitôt sur sa tête.

Omad ed-doulah resta quatre mois entiers caché dans cette retraite sûre et ignorée où il avait eu soin de faire porter d'avance les meubles et les provisions de vivres qu'il avait jugés nécessaires.

Pendant que, prisonnier volontaire, il vivait ainsi enseveli dans la profondeur des entrailles de la terre, il lui arriva une aventure singulière, qui changea pour lui en source de bonheur la disgrâce dont le sort semblait l'avoir frappé.

Un jour, en parcourant pour se distraire les cavernes les plus reculées de l'espèce de labyrinthe que formaient les différentes branches du souterrain, il fut étonné d'entendre, non loin de lui, un léger sifflement : la répétition de ce bruit attira son attention, et cachant avec soin, derrière une saillie du rocher, le flambeau qui l'éclairait, il résolut d'épier avec exactitude, dans une demi-obscurité, la cause de ce bruit qui lui semblait extraordinaire.

Son active surveillance ne fut pas trompée, et il ne tarda pas à voir paraître dans une

fente du rocher, qui avait d'abord échappé à ses regards, la tête d'un serpent qui semblait ne se glisser dans cette étroite ouverture qu'avec crainte et précaution.

Appelant aussitôt les esclaves qu'il avait gardés pour son service pendant sa longue retraite, il fit agrandir la fente par laquelle le serpent était disparu, et arracher les quartiers de rochers qui empêchaient qu'on ne pût pénétrer plus avant. Cette opération fut longue et difficile, mais elle donna l'entrée d'un autre souterrain bien plus spacieux que le premier, et sans autre issue que celle que l'on venait de s'ouvrir par la violence.

Ce souterrain où l'on ne put retrouver le serpent, cause de sa découverte, était entièrement rempli de richesses vraiment extraordinaires, et leur quantité était si considérable, que ce trésor paraissait n'avoir jamais pu appartenir qu'à quelqu'un des puissans monarques qui avaient régné sur les Indes dans les temps les plus anciens. On y voyait avec admiration des monceaux d'argent, d'or, de pierreries d'un prix inestimable, et dont la quantité surpassait ce que l'empire entier pouvait en posséder.

Omaded-doulah rendit de ferventes actions de

grâces à l'éternelle providence, qui le couvrant de son bouclier, non-seulement l'avait préservé de la rage de ses ennemis, mais avait tiré le plus grand bien pour lui du mal même que leur perfide jalousie avait prémédité de lui faire.

Mais pendant le séjour d'*Omad ed-doulah* dans son asile, il s'était passé dans les Indes plus d'un événement remarquable.

Les rois tributaires et les grands vassaux de l'empire n'étaient plus contenus par la sagesse et la sévérité d'*Omad ed-doulah :* ils crurent pouvoir sans crainte secouer le joug qui pesait sur eux, et refusèrent de reconnaître davantage l'autorité souveraine de *Phour-Zadéh.* Les ennemis extérieurs ne manquèrent pas de profiter de ces troubles intestins, et saisirent l'occasion d'attaquer les provinces qui étaient situées près de leurs frontières. Le désordre régnait au dedans et au dehors; les trésors du monarque furent en vain épuisés pour rassembler de nombreuses armées : le quatrième mois n'était pas encore écoulé qu'il se voyait sans ressources, presque abandonné des soldats qu'il ne pouvait plus payer, et en butte aux attaques de tous ses ennemis, soulevés contre lui depuis la disparition du suprême vizir qui était *la colonne* de l'État.

Phour-Zadéh était dans le divan, au milieu de ses perfides conseillers, cherchant vainement avec eux un moyen de conjurer l'orage terrible que leurs suggestions nuisibles avaient si imprudemment appelé sur sa tête et sur celles des traîtres eux-mêmes.

Aucune voie de salut ne s'ouvrait, chacun des vizirs gardait auprès du monarque un silence de mauvais augure.

Tout-à-coup les portes du divan s'ouvrent, et on voit paraître le suprême vizir dont tous avaient vu la mort, dont tous, et ses ennemis eux-mêmes, ne pouvaient s'empêcher de regretter l'absence fatale.

Revêtu des mêmes habits avec lesquels le jour de sa mort il s'était précipité dans le bûcher, il s'avance gravement au pied du trône, portant des deux mains sur son front, respectueusement incliné, un paquet enveloppé d'une étoffe d'or, qu'il dépose avec cérémonie entre les mains de son souverain.

Stupéfait, et ne pouvant comprendre cette apparition merveilleuse d'un homme que ses propres yeux avaient vu périr, *Phour-Zadéh* s'empressa d'ouvrir la missive que le suprême vizir, revenu de l'autre monde, venait de lui remettre. Il y lut ces mots écrits, comme la pre-

mière lettre, de la main du roi *Phour* son père.

« O mon fils, mon cher fils ! Je m'intéresse » trop aux intérêts de mon sang et de la cou- » ronne dont je t'ai transmis l'héritage, pour » ne pas avoir appris, dans le séjour que j'ha- » bite, les fâcheuses extrémités auxquelles tu » es en ce moment réduit ; je me suis amère- » ment reproché d'en avoir été la première » cause, par la demande indiscrète que je t'ai » adressée. Je me hâte de te renvoyer ce mi- » nistre, dont la surveillance active était si » nécessaire à ta félicité et à celle de mes peu- » ples ; il est temps que sa présence rétablisse » l'ordre, et guérisse les maux qu'a causés sa » funeste absence.

» Tes ressources sont épuisées, tes trésors » vides, ton armée sans paiement menace d'a- » bandonner tes drapeaux. Tout sera réparé: » j'ai remis pour toi à mon ami *Omad ed-dou-* » *lah* tous les trésors qui avaient été entassés » par les monarques nos anciens prédéces- » seurs, peut-être par prévoyance des fatales » circonstances où devait se trouver le redou- » table empire des Indes.

» Mais, ô mon fils ! tandis que tu jouiras de » la sagesse et de la haute prudence du mi- » nistre éclairé, dont je ne veux plus te sépa-

» rer, n'oublie pas les ennuis de ton père ;
» envoie-lui sans délai tout le corps des vizirs
» et celui des brahmes : le nombre de ces il-
» lustres personnages, en animant ma soli-
» tude, parviendra sans doute à créer autour
» de moi les distractions dont je ne puis plus
» me passer. »

Phour-Zadéh baisa avec reconnaissance la lettre de son père, et ne voulant pas retarder les jouissances qu'il pouvait lui procurer lui-même, il ordonna que l'expédition des brahmes et des vizirs pour l'autre monde eût lieu sur-le-champ.

Ceux-ci atterrés, confondus, virent bien qu'ils étaient devenus les dupes de leur propre stratagème, et qu'en voulant perdre l'objet de leur envie, leurs machinations insensées n'avaient fait que les rendre sa proie certaine.

Ils n'osèrent faire aucune objection, et peu d'heures après le même bûcher, préparé par les ordres du roi, les consuma tous sans exception. Les trésors immenses, si miraculeusement découverts, furent versés dans les coffres du monarque ; les soldats bien payés accoururent de toutes parts pour défendre son trône ; les ennemis extérieurs demandèrent la paix ; les rebelles des provinces, et les vassaux sou-

levés, s'empressèrent d'offrir leur soumission.

Omad ed-doulah reprit les rênes de l'empire, sans craindre à l'avenir de nouvelles intrigues ; *Phour-Zadéh* continua son règne sous les plus heureux auspices, et en prolongea le cours heureux long-temps encore après qu'*Omad ed-doulah* eut enfin payé réellement le dernier tribut à la nature.

De la haine jamais que le vil sentiment
Dans ton cœur aigri ne s'arrête;
Étouffe tout désir envieux et méchant,
Ou crains le juste châtiment
Que ta main elle-même apprête.

Quelque part que tu cracheras,
Si tu craches en haut, crois que tu saliras
Le turban de ta propre tête,
Et ta barbe en crachant en bas.

Sous les pas de ton concurrent,
Tu veux creuser une fosse traîtresse;
Mais prends garde qu'un jour du sort, en le vengeant,
Un équitable jugement
Ne te plonge à ton tour en pareille détresse.

Un envieux veut perdre son rival,
Il meut tous les ressorts afin de le détruire;
Mais, aveuglé dans son projet fatal,
Il fait le bien croyant faire le mal,
Et sert son ennemi, quand il voulait lui nuire.

Continuation de l'histoire d'Abd-èrrahmân.

J'allais continuer mes conclusions morales, et arriver à celles qui étaient plus particulièrement applicables à la jalousie qui empoisonnait le cœur de ma seconde épouse, en l'aigrissant contre la première, lorsque je fus interrompu par un grand bruit, accompagné de cris de détresse.

Levant aussitôt les yeux, je vis la pauvre *Alyméh* étendue par terre, et montrant tous les symptômes de la plus violente douleur. Je courus à elle; elle était assez grièvement blessée à la tête, et avait une épaule brisée.

Il paraît que ma malheureuse femme, tout entière au désir de satisfaire l'époux dont elle voulait conquérir entièrement l'affection, et prétendant chasser tout-à-fait sa rivale *Fattoumah* du cœur, partagé jusqu'alors, où elle voulait régner toute seule et sans obstacle, avait plus compté sur sa bonne volonté que sur ses forces. J'ai tout lieu de croire qu'elle s'était, en cette occasion, défiée un peu d'elle-même, et que la proposition qu'elle s'était empressée de me faire, de rester debout pendant toute ma lecture, avait eu pour motif, non-seulement l'in-

tention de me donner une marque éclatante de son zèle et de sa condescendance, mais encore la sage prévoyance de se mettre elle-même à l'abri des tentations soporifiques qu'elle pouvait redouter, en se plaçant dans l'impossibilité absolue d'y céder, même involontairement.

Quoi qu'il en soit, et quel qu'eût été son motif, le sommeil avait voulu s'introduire furtivement sous ses paupières, dès le commencement de mon histoire; elle avait vaillamment combattu ses dangereux efforts, et résisté fidèlement à la séduction, avec une force qui finit pourtant par être peu à peu atténuée et vaincue. Peu à peu ses yeux s'appesantirent, ses facultés s'obscurcirent sous les vapeurs d'un assoupissement progressif, ses membres devinrent successivement la proie de l'ennemi, qu'elle espérait en vain repousser victorieusement; debout, immobile et bien d'aplomb, elle dormait déjà depuis long-temps, et elle croyait veiller encore; enfin ses nerfs engourdis s'étaient affaiblis, relâchés; perdant leur appui, et cédant au poids de son propre corps, elle était tombée tout-à-coup comme une masse inerte.

Tel au sommet d'un mont, en proie aux sourds ravages
Des ondes du torrent,
Un roc élève encor jusqu'au sein des nuages
Son orgueil menaçant.

Autant que le mont même où s'attache sa cime,
On croirait que son faix
Doit toujours s'élancer suspendu sur l'abîme,
Sans y tomber jamais.

Mais sa solidité n'est que vaine apparence;
Son vaste fondement
Creusé, miné partout, redoute l'influence
Du moindre ébranlement.

Des roses effleurant légèrement l'empire,
Un zéphire a soufflé,
Et le roc séculaire, au souffle du zéphire,
Dans l'abîme a croulé.

Mes esclaves que je m'empressai d'appeler, transportèrent à l'instant la pauvre *Alyméh* sur les coussins les plus rapprochés; son état était bien capable d'exciter la compassion, chacun des mouvemens que nécessitait son transport lui causait de nouvelles douleurs, chaque position lui arrachait de nouveaux cris, de nouvelles plaintes.

Mes empressemens affectueux auprès d'elle parurent lui faire oublier les souffrances dont, sans l'avoir prévu, j'avais été pour elle la véritable cause. Elle me serrait tendrement la

main, ses yeux exprimaient la souffrance et non le reproche.

Le médecin le plus habile du Kaire fut appelé; il était lié avec mon beau-père, et comme lui il était membre du corps des *ulémas;* sa réputation était répandue par toute la ville, et il paraissait en être digne, car il avait étudié à fond, non-seulement les ouvrages des Arabes sur l'art de guérir, mais encore *Belinous*, *Abou-Kerât*, *Galinous*, et tous les autres anciens médecins qui ont été l'honneur de la Grèce.

Je lui promis une forte récompense, s'il pouvait sauver la blessée, et la rétablir dans un état complet de santé. Les calmans qu'il appliqua apaisèrent d'abord les plus fortes douleurs, et, après quelques jours, il m'annonça que les blessures de la tête ne lui causaient plus aucune inquiétude; mais en même temps, il m'avoua qu'il craignait fort qu'il ne lui fût absolument impossible de parvenir jamais à réduire l'épaule fracturée dans son état naturel.

En effet, depuis ce déplorable accident, jamais ma malheureuse femme ne put recouvrer le libre usage de son épaule, et son bras resta privé presque de tout mouvement.

Extrêmement mécontent de cette suite fâcheuse, dont je rejetai en grande partie la faute sur le médecin, quand celui-ci vint réclamer auprès de moi la récompense de ses soins, je le reçus avec humeur, et refusai de le satisfaire, prétendant que la guérison, n'étant pas achevée, ne pouvait être payée que lorsqu'elle serait complète.

Une discussion animée s'engagea, et dégénéra bientôt en querelle; après des propos très-vifs, nous nous séparâmes très-mécontens l'un de l'autre.

Il en résulta bientôt une double plainte et un double procès; le médecin me taxait d'injustice et de mauvaise foi; moi, je l'accusais de négligence dans ses soins curatifs, de maladresse et d'ignorance dans son art.

La cause, par sa nature, fut portée devant les principaux cheykhs du corps des *ulémas ;* peut-être conçurent-ils quelque ressentiment envers moi, comme responsable du funeste accident arrivé à la fille d'un des principaux de leur corporation; peut-être leur partialité pour le confrère que j'accusais leur fit-elle voir tout le corps atteint et compromis dans l'accusation que je portais contre un de ses membres; peut-être enfin mes expressions de

mécontentement ne furent-elles pas assez modérées, et purent-elles avec quelque vraisemblance leur paraître une véritable offense, tant envers ma partie adverse qu'envers les juges qui décidaient entre nous.

Tout ce que je gagnai à ce procès, fut d'être forcé à un paiement aussi entier que si la cure avait été parfaite, et à solder de plus une nouvelle amende en réparation de mes paroles indiscrètes, et de l'outrage dont je m'étais rendu coupable contre un des corps les plus recommandables de la ville.

Cette condamnation était la plus forte que pût prononcer contre moi le corps des *ulémas*, leurs priviléges ne s'étendant pas jusqu'à la prononciation de peines afflictives.

Je payai, maudissant les procès, et jurant bien de ne plus en avoir; et cependant celui-ci était loin d'être le dernier et le plus désastreux de ceux qui devaient encore m'atteindre.

SEPTIÈME SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abd-errahmân.

Je viens de convenir que, tout en plaidant ma cause devant le corps savant des *ulémas*, je m'étais permis quelques expressions satiriques contre les médecins et contre l'art de la médecine; je dois faire aussi l'aveu que, dans ce plaidoyer, je n'avais pu m'empêcher de citer quelques histoires à l'appui de mes opinions, et j'ai tout lieu de croire que ce fut le sel de ces narrations qui parut le plus amer et le plus irritable au palais de mes juges.

Voici l'une des histoires que j'avais cru devoir leur raconter, sans réfléchir qu'elle pouvait leur déplaire, et qu'en général déplaire à ses juges, c'est perdre son procès.

Les abeilles sont un peuple civilisé parmi les animaux, elles semblent presque avoir en partage un léger reflet du rayon de la raison humaine; mais celui qui imprudemment va troubler leur empire et les attaquer jusque

dans les ateliers où elles préparent leur douce liqueur, est certain d'être à l'instant couvert des aiguillons de toute la peuplade, et les plus cruelles souffrances puniront son attaque inconsidérée.

Au reste, aucune de ces réflexions ne se présenta à mon esprit quand je conçus l'idée de raconter aux *ulémas* l'histoire suivante.

Le Médecin du Roi de Marok, ou le Docteur par hasard.

Mohammed, *ben Abd-el-Melek*, nommé *el-Andaloussy* parce qu'il était né dans le pays d'*Andalous* (l'Espagne), mais plus connu sous le nom de *Zehery* ou de *ben Zeher*, fut un médecin célèbre du *Moghreb*, et il exerça successivement sous plusieurs rois de Marok les fonctions éminentes de premier médecin de la cour, fonctions qui mettaient sous sa dépendance, non-seulement tous ceux qui dans l'empire exerçaient l'art de la médecine, mais encore tous ceux qui s'occupaient du commerce des drogues médicinales.

Les circonstances qui lui avaient fait embrasser l'étude de la médecine, et qui l'avaient porté à ce poste honorable, sont si singulières,

que je crois devoir satisfaire votre curiosité en vous les rapportant telles qu'il les a racontées lui-même.

« Je suis né, dit-il, dans la grande ville de *Korthobah* (Cordoue), et j'étais fort jeune encore quand mon père fut tué par les Francs dans une de leurs incursions si meurtrières aux musulmans.

» Je n'avais pas atteint l'âge de quatorze ans, les chrétiens épargnèrent ma vie à cause de mon âge; mais je fus fait esclave et donné comme tel, par celui des Francs qui s'était emparé de moi, à un de ses parens qui s'occupait de commerce et qui faisait souvent des voyages pour les opérations de son négoce. Je passai dans cet esclavage dix années de ma vie.

» J'avais un jour accompagné mon maître à *Mahadiah*, ville située sur la côte d'Afrique et qui cependant appartenait alors aux Francs : il avait réuni un grand nombre de ballots de fleurs de *Karthame* d'Egypte destinées à la teinture, et qu'il devait transporter dans quelque port de son pays.

» Quelques autres marchands francs s'étaient joints à lui, pour gagner ensemble plus en sûreté un port non éloigné où devait se faire

l'embarquement, lorsque le gouverneur de la ville arrêta le départ; il venait d'apprendre que le roi de Marok *Abd-el-moumen*, *ben-Aly*, qui, depuis quelques années, avait succédé à *el-Mahady*, songeait à chasser les Francs de la ville de *Mahadiah* où ils s'étaient établis depuis quinze ans, et qu'il faisait les préparatifs nécessaires pour leur enlever cette place et plusieurs autres sur la côte d'Afrique, d'où ils exerçaient sur les habitans fidèles du pays toutes sortes de violences et de tyrannies.

» Un détachement des troupes d'*Abd-el-moumen* s'approcha bientôt des murs de *Mahadiah* : le gouverneur, changeant aussitôt d'avis, ordonna le départ de notre petite caravane, et promit de la faire accompagner par une escorte suffisante pour la mettre à l'abri de l'attaque des musulmans.

» Non-seulement il hâta notre départ, mais il joignit encore à nos chameaux plusieurs chameaux chargés pour son compte, et qui devaient transporter au lieu de l'embarquement de grandes jarres remplies de dattes confites, d'olives, de riz, de farine et d'autres comestibles.

» A peine étions-nous éloignés des murs depuis quelques heures, que les troupes mu-

sulmanes parurent. A leur vue l'escorte épouvantée, ou peut-être obéissant à des ordres secrets, se dispersa et regagna la ville par une rapide fuite.

» Les marchands furent faits prisonniers, les marchandises pillées, et les comestibles surtout excitèrent l'avidité des soldats vainqueurs. Fatigués de leur longue course et des privations du désert plus intolérables encore, ils se hâtent de satisfaire une faim qu'aiguillonnait encore la vue des mets appétissans dont leur victoire les rendait possesseurs.

» Des feux sont allumés, le pain est pétri et placé sous les cendres échauffées; le riz, mêlé au lait des chamelles et au beurre liquide qui faisait partie des provisions remises par le gouverneur, est cuit dans toutes les chaudières.

» Bientôt tout est prêt, tout est mangé avec empressement; les dattes, les olives sont dévorées, ou plutôt la mort elle-même est dévorée par les entrailles des malheureuses victimes du stratagème perfide que le gouverneur avait employé.

» Craignant l'attaque improvisée de ce corps nombreux, contre lequel il n'avait eu le temps, ni d'appeler des secours, ni de préparer ses moyens de défense, le gouverneur

de *Mahadiah* n'avait hâté le départ de notre caravane, que pour faire tomber entre les mains des musulmans qu'il redoutait les provisions auxquelles il avait eu soin de mêler le poison le plus actif.

» Bientôt partout des douleurs aiguës se déclarent, partout les tortures les plus cruelles déchirent intérieurement les fidèles musulmans. Plus de doute, ils reconnaissent qu'ils sont empoisonnés; la fureur à l'instant s'empare d'eux et fait naître dans leurs cœurs une soif inextinguible de vengeance.

» Les marchands qui ont été faits prisonniers, innocens du crime dont le gouverneur s'était rendu coupable à leur insu, en sont, sans examen, regardés comme les complices; tous en un clin-d'œil sont saisis et massacrés.

» Je fus sur le point d'être moi-même victime de cette exécution générale, déjà je voyais le cimeterre prêt à m'arracher la vie; je m'écriai : « O musulmans, épargnez un de vos » frères, que l'effusion de mon sang retombe » sur vos têtes et sur celles de vos enfans; je » suis musulman comme vous : *Il n'y a pas* » *d'autre Dieu que* DIEU, *et* MAHOMET *est son* » *prophète.* »

» Le glaive levé sur moi s'abaissa : on me

demanda quelle était ma profession avant d'avoir été esclave des Francs; je ne sais quel bon génie me fit répondre, contre la vérité, que j'étudiais la médecine.

» Que le Dieu Très-Haut te bénisse! » s'écrièrent d'une même voix ceux qui, un instant auparavant, voulaient me massacrer : « Qu'il te bénisse et qu'il nous bénisse avec » toi! Tu es médecin, tu nous guériras : » *Louange à Dieu, créateur des mondes!* »

» Je me vis forcé de soutenir l'imposture involontaire que mes lèvres avaient presque machinalement prononcée; un aveu de la vérité, en trompant les espérances heureuses qu'ils avaient conçues, les aurait rendus, d'amis qu'ils étaient devenus pour moi, plus ennemis encore qu'ils n'étaient auparavant. Je promis de les guérir, et j'entrepris cette cure sans espoir moi-même de réaliser mes promesses.

» Dieu se chargea de tenir pour moi l'engagement que j'avais si imprudemment contracté.

» Mon air d'assurance, en rétablissant la confiance dans l'esprit des malades désespérés, avait déjà semblé calmer leurs douleurs les plus cruelles. J'avais promptement ordonné qu'on jetât la portion de riz et des autres co-

mestibles qui restait encore; j'avais fait laver avec soin tous les vases et toutes les chaudières, et, les faisant remplir de toute l'eau des outres, je commandai qu'on les plaçât sur de grands feux; l'eau était bouillonnante et je ne savais pas encore quelle drogue je pourrais mêler au liquide préparé, pour au moins paraître en confectionner une potion sanative.

» Le désert qui m'entourait n'offrait pas le moindre petit brin d'herbe, et cependant il me fallait une plante quelconque dont la décoction pût offrir l'apparence d'une tisane médicinale.

» Je réfléchissais longuement et péniblement; les malades inquiets, impatiens de leur guérison, m'entouraient et suivaient avec anxiété mes moindres mouvemens, mes moindres gestes, les moindres altérations de mon visage.

» Tout-à-coup je prends un parti, je fais apporter les ballots de fleurs de Karthame; par mon ordre on en verse une grande quantité dans toutes les chaudières: il en résulte une liqueur gluante, d'une odeur fétide et de l'aspect le plus dégoûtant. Je fis avaler ma potion à mes malades; et Dieu m'est témoin que si j'espérais qu'elle n'empirerait pas leur état,

j'étais bien éloigné de compter sur l'heureux résultat qu'elle eut pour eux et pour moi.

» Cette liqueur chaude et nauséabonde ne tarda pas à fermenter dans leurs estomacs, et à exciter un vomissement général ; les malades vomirent jusqu'au sang , mais aussi ils vomirent toutes les substances vénéneuses qui allaient les priver de la vie.

» Aucun de mes malades ne mourut, et c'est là bien véritablement la cure la plus heureuse de ma longue carrière.

» Le meilleur accueil, les égards les plus honorables, les plus riches récompenses, payèrent ce premier essai de l'art médical. Mon nom fut porté par la reconnaissance jusqu'à Marok même ; à mon arrivée je fus nommé l'un des médecins de la cour.

» A peine y étais-je arrivé, que la première des favorites du monarque tomba malade ; je fus chargé de la soigner : j'ignore quelle était sa maladie, peut-être même n'était-ce qu'un caprice de femme et le seul désir de voir le jeune médecin dont tout le monde faisait un si pompeux éloge.

» Quoi qu'il en soit, elle ne tarda pas à devenir, entre mes mains, réellement malade. Je m'étais empressé , aussitôt que j'avais reçu

mon étonnante promotion, d'acheter les ouvrages d'*Abou-Aly ben-Sina*, d'*Ebn-Rached* et des autres médecins arabes que j'avais pu me procurer; je les étudiais toutes les nuits sans parvenir à les comprendre; tous les matins j'ordonnais à la favorite du roi une potion différente, composée au hasard des drogues diverses dont j'avais lu les noms dans mes études de la nuit.

» Enfin la maladie se termina par l'enterrement de la malade; je tremblais que le roi ne me rendît responsable de ma maladresse, et que mon mauvais succès ne me perdît entièrement; je me trompais, le roi eut bientôt oublié sa favorite dans les bras d'une autre, et celle-ci m'envoya un beau présent auquel j'étais loin de m'attendre. »

» Je réfléchis alors au proverbe arabe: « La femme dont la rivale est morte ne meurt pas elle-même de chagrin. »

» Mon crédit ne fit qu'augmenter à la cour, je ne tardai pas à être nommé premier médecin, et il n'y avait pas un seul des courtisans qui ne voulût me recommander quelque malade.

» Un nouvel essai de mes talens fut pourtant encore malheureux.

» Lorsque, après avoir pris la ville de Bugie, le puissant *Abd-el-moumen* eut complètement détruit la dynastie des *Beny-Hammad*, il avait voulu organiser les affaires de son royaume qui s'étendait à la fois sur une portion de l'Afrique et sur une grande partie de l'Espagne ; il choisit son fils *Mohammed* pour son successeur, et partagea une partie de ses États entre ses autres enfans. *Abou-Mohammed Abd-Allah* eut la ville de Bugie et tout le territoire nouvellement conquis; *Fas* (Fez) avec son territoire devint le partage de *Aly Abou-l-Hassan ; Sebtah* (Ceuta), l'île de *Khadra* et Malaga en Andalousie, échurent à *Abou-Sayd*.

» La part de celui-ci fut bientôt augmentée; un an après le partage, le roi de *Ghranatah* (Grenade), *Meymoun*, remit la souveraineté de ses États à *Abou-Sayd*, et se retira avec toute sa famille à Marok : il y fut reçu avec les plus grands égards, et *Abd-el-moumen* lui assigna une pension suffisante pour qu'il pût vivre honorablement à sa cour.

» Ce prince, déjà avancé en âge, était depuis quelques années à Marok lorsque j'y arrivai. Peu de temps après la mort de la favorite, il tomba malade, et fut confié à mes soins.

» J'avais senti combien il m'importait d'étudier, pour soutenir la réputation que j'avais si inopinément acquise. Grâce à mon travail opiniâtre, je comprenais assez bien les auteurs que j'étudiais, et je pensai que dès-lors j'avais acquis réellement le droit de me dire médecin.

» Les drogues, dont je connaissais déjà par mes livres les noms et les divers effets, furent, je crois, ordonnées cette fois à propos par moi ; néanmoins, je ne gardai pas long-temps ce second malade, mais peut-être son grand âge rendit mes soins et ma nouvelle science inutiles.

» La mort du vieux prince me valut cependant encore un présent du grand-vizir, qui me fit engager à me consoler de cet échec, me certifiant qu'on n'en tirait aucune prévention désobligeante contre mes talens bien connus généralement.

» Je me consolai donc de mon mauvais succès, puisque ma réputation médicale n'en souffrait pas ; mais je voulus savoir si les droguistes avaient exactement fourni les médicamens rares et précieux dont je leur avais donné la liste, et si mon manque de réussite était dû cette fois à leur ignorance et non à la mienne.

» J'imaginai à cet effet un moyen qui me réussit, et qui me satisfit complètement.

» Je dressai un long catalogue de drogues imaginaires dont j'inventai à la fois la description, les vertus et les noms. Faisant ensuite rassembler tous les apothicaires de la ville, je leur présentai ma liste faussement scientifique ; et je leur demandai s'ils connaissaient ces drogues, et s'ils les avaient dans leurs magasins.

» Tous m'assurèrent sans hésiter qu'ils les connaissaient parfaitement, et qu'ils m'en fourniraient, quand je le désirerais, toute la quantité que je jugerais nécessaire.

» J'éclatai alors, et leur dévoilant le moyen que j'avais employé pour confondre leur impudence, je leur reprochai vivement leur fourberie, les accusant hautement de la mort du royal malade qui venait de mourir entre mes mains.

» Le jour même je les fis tous expulser de la ville, dans laquelle il n'était bruit que de la haute science et de la miraculeuse sagacité du premier médecin du roi.

» J'avais conservé un seul pharmacien ; mais aussi celui-ci, moins impudent que les autres, ou peut-être soupçonnant quelque ruse de ma

part, en entendant les noms barbares et extraordinaires dont je m'étais plu à décorer mes drogues fictives, m'avait avoué avec simplicité, non-seulement ne pas les connaître, mais même n'en avoir jamais entendu parler.

» Celui-ci eut seul ma confiance, étant bien sûr que la crainte d'être pris au piége une autre fois, le rendrait extrêmement circonspect, et qu'il fournirait bien exactement, sans me tromper, les médicamens que j'ordonnerais.

» Cependant mon art fut encore en défaut quelque temps après, et cette fois je ne pouvais accuser que mon art lui-même, ou quelque circonstance qui, m'étant inconnue, était venue l'emporter sur mes soins curatifs, bien consciencieusement appliqués.

» Le roi lui-même, *Abd-el-moumen*, étant à *Salé*, éprouva une indisposition qui parut d'abord assez légère; cependant on m'appela sur-le-champ.

» Je m'empressai d'accourir, et je jugeai moi-même d'abord la maladie peu inquiétante, mais je mis tous mes soins à rétablir la santé du roi. Quelques jours étaient à peine écoulés que le roi expira, malgré mes ordonnances, étudiées avec le plus grand scrupule,

et malgré la certitude que j'avais de leur exécution exacte et sans erreur.

» *Abou-Yackoub Ben-Yousouf*, petit-fils d'*Abd-el-moumen*, lui succéda sur le trône de Marok, et daigna me conserver dans mes fonctions de premier médecin de la cour.

» Depuis ce temps, ajouta *Ben-Zeher*, je n'ai pas cessé d'étudier, et j'espère, à force d'expériences, acquérir enfin une science égale à la réputation dont je jouis. »

Ben-Abd-el-Melek ben-Zeher, continuai-je, n'eut pas le temps de faire beaucoup d'expériences; une peste terrible, qui ravagea la ville de Marok et toute la côte d'Afrique, l'enleva à son espoir et aux malades sur lesquels il fondait l'acquisition de sa science future.

Un poëte qui paraît ne pas avoir eu de ce médecin une aussi bonne opinion que celle qu'en avait toute la cour de Marok, lui fit l'épitaphe suivante :

Passant, tu vois ici BEN-ZEHER et la peste
Enfermés au même tombeau;
Les hommes ont douté si de Dieu le fléau
Plus que le médecin avait été funeste.
L'envieuse mort à la fin
Vient d'emporter le médecin :
De ses malades, s'il en reste,

A la santé le retour est certain,
Puisqu'ils n'ont plus à craindre que la peste.

On trouve encore contre le même médecin les vers épigrammatiques suivans :

Comment plein de santé, plein de force et de vie,
Abd-el-moumen a-t-il terminé son destin?
Il n'est pas mort de maladie:
Il est mort de son médecin.

Continuation de l'Histoire d'Abd-êrrahmân.

On conçoit bien, et je le comprends aussi maintenant moi-même, que mon histoire du médecin du roi de Marok dut paraître aux savans *ulémas* une violente satire contre le corps entier des médecins, et contre la corporation des *ulémas* tout entière; il n'est donc pas étonnant que, dans leur jugement sévère, ils aient cherché à me punir de mon imprudente agression; et je dois convenir qu'ils poussèrent leur vengeance aussi loin que la loi et leurs priviléges le leur permettaient.

Cette dernière mésaventure me contraria encore plus que toutes les précédentes, et j'y fus bien plus sensible. Je passais mes journées et mes soirées très-tristement, et la pauvre

Alyméh, estropiée depuis son accident, était encore plus triste que moi. Mais on n'a pas besoin que j'ajoute que ma manie de raconter mes histoires, loin d'être guérie, n'avait fait encore que s'accroître par tous les obstacles qu'elle avait éprouvés à se satisfaire, et par toutes les suites fâcheuses qui l'avaient si constamment entourée de leur nombreux cortége.

La bastonnade la plus vigoureusement appliquée sur le dos du bossu n'en redressera pas la courbure originelle ; le boiteux a beau faire des faux-pas, ces faux-pas ne lui servent pas d'avis pour rectifier sa marche : il ferait même serment de marcher dorénavant droit, que, dès qu'il se lèverait de son siége et se mettrait en route, il se verrait forcé d'enfreindre sa promesse. Le Nil manque-t-il jamais de sortir de son lit chaque année à l'époque fixe et précise que la nature particulière de son cours détermine pour son débordement, quoique dans les autres mois de l'année il contienne ses eaux dans la limite resserrée de ses bords comme les autres fleuves?

L'âne que monte le pélerin qui fait le saint voyage de la Mekke, n'en revient-il pas tout aussi âne que lorsqu'il est parti?

Qaraqouch revêt en vain les habillemens

de femme, il n'est toujours que *Qaraqouch*[1].

Quant à moi, j'étais bien éloigné de vouloir me soustraire à la domination de la passion qui m'avait rendu si complètement son esclave. Un jour qu'*Alyméh* était auprès de moi, et que, suivant notre habitude depuis son malheur, nous étions restés tous les deux plongés dans un silence fort ennuyeux, je m'avisai de lui proposer une nouvelle histoire, pour la distraire des pensées mélancoliques auxquelles elle semblait se livrer.

Elle essaya de sourire à ma proposition ; mais je vis combien son sourire était glacial et forcé, et je jugeai qu'il n'était appelé sur ses lèvres que par la crainte de me déplaire en prononçant un refus.

Bientôt ses yeux se remplirent de larmes, et me pressant tendrement les genoux : « Mon » seigneur et mon époux, me dit-elle d'une » voix faible et craintive, l'histoire que vous » avez déjà bien voulu me conter a manqué » de me fracasser la tête, et me coûte l'usage » d'une épaule : toute ma personne, tout mon » corps, chacun des membres qui le compo- » sent, appartiennent à mon époux; quelle est

[1] Le polichinelle égyptien.

» maintenant la partie de sa propriété qu'il
» veut condamner à la destruction ? qu'il dai-
» gne me l'indiquer, il ne restera plus à la
» malheureuse *Alyméh* que d'obéir aux arrêts
» de son seigneur et de son maître chéri. »

Je fus tellement touché de sa douleur et de sa tendre soumission, que je n'eus pas le courage d'insister : je renfermai mon cahier déjà préparé, et je sentis que son usage m'était dorénavant entièrement interdit auprès d'*Alyméh* comme aupres de *Fattoumah*.

Ainsi j'avais épousé successivement deux femmes pour leur raconter ces histoires dont la narration m'était devenue si indispensable, et je ne devais plus compter sur aucune des deux pour remplir le but qne je m'étais proposé.

Je ne me décourageai pourtant pas, je pouvais épouser une troisième femme. J'avais pris la première sans aucune précaution et sans faire aucune des réflexions qui auraient dû guider et éclairer mon choix : j'avais été plus heureux dans la recherche de la seconde; mais, malgré son nom d'*Alyméh* qui m'avait séduit, j'avais pu m'apercevoir qu'elle avait moins de goût pour les narrations que d'amour pour le narrateur, et que son zèle n'avait été aiguillonné que par la jalousie et le

projet de remporter la victoire sur sa rivale.

J'étais surtout piqué de voir que les douleurs et les suites fâcheuses de son accident avaient totalement abattu son courage ; sa soumission passive ne pouvait me dédommager du désir avide que j'aurais voulu trouver en elle, et je me répétais involontairement les deux derniers des vers qu'elle m'avait cités:

« Faire les choses à moitié,
» Vaut autant que ne pas les faire. »

Je m'occupai donc des recherches nécessaires pour me procurer une nouvelle épouse : mais, devenu plus difficile, j'exigeais dans celle à laquelle je voulais m'unir les avantages de la beauté et surtout de cette fleur de l'âge que je n'avais rencontrée dans aucune de mes deux premières femmes. Quant à l'esprit, à l'instruction et aux autres qualités, je n'en faisais nullement des conditions nécessaires, persuadé qu'à l'âge tendre dans lequel je voulais prendre celle que j'épouserais, elle serait susceptible de recevoir toutes les impressions qui me conviendraient, et qu'auprès d'un mari tel que moi, il ne lui serait pas difficile de contracter le goût le plus ardent pour les connaissances à l'étude desquelles je me livrais

tout entier ; je regardais comme impossible qu'elle n'eût bientôt absolument les mêmes inclinations que les miennes. Je me réservais d'ailleurs le soin de prendre toutes les précautions qui pourraient venir au-devant du moindre accident et de la moindre mésaventure.

On ne tarda pas à me trouver la femme que je demandais.

Un ancien *Qaym-maqam*[1] n'avait qu'une fille unique, sur laquelle il avait concentré toutes ses affections, et qui, dès ses années les plus tendres, avait semblé digne de l'amour et de l'admiration qu'il lui portait : il n'y avait en effet aucun enfant qui annonçât plus de charmes, et qui en réunît déjà autant à l'aurore de son âge que la petite *Loulou;* ce nom, qui signifie *perle*, lui avait été donné aussitôt après sa naissance par son père, qui, dans son enthousiasme paternel, avait pris alors le surnom d'*Abou-Loulou* (père de la perle), sous lequel il avait continué d'être désigné.

Lorsque *Loulou* sortit du premier âge, et avant qu'elle eût atteint celui de la puberté, son nom enfantin avait été changé en celui de *Kherydet el-Adjayb*, qui signifie *la perle des*

[1] Gouverneur d'une ville.

merveilles : ce nom paraissait lui convenir parfaitement, tant elle semblait y avoir de droits par la beauté miraculeuse qui lui était généralement attribuée. Enfin lorsqu'elle était parvenue à l'âge où la nature lui permettait d'être offerte à l'hymen, Loulou avait définitivement reçu le nom de *Zeynab* (*l'ornement de son père*), et c'est sous ce nom qu'on me la présenta, comme remplissant toutes les conditions que j'avais requises dans ma future épouse.

Le père de *Zeynab* était mort depuis quelques mois, et, déjà orpheline de mère depuis quelques années, elle se trouvait, à l'âge de douze ans environ, confiée à la tutelle de ses plus proches parens.

Je ne pouvais désirer ni un âge plus tendre, ni une beauté plus ravissante: j'étais sûr que le jour de mes noces n'aurait pas pour issue le même désappointement qui m'avait un peu contrarié, quoi que j'en aie pu dire, dans mes deux mariages précédens, et je me faisais d'avance un tableau ravissant de mes nuits passées délicieusement dans les voluptés des sens, et de mes journées surtout consacrées entièrement aux plaisirs de l'esprit.

Je me hâtai donc, dès que j'eus tous ces renseignemens, de faire les demandes ulté-

rieures et décisives. J'eus de la peine à mettre d'accord en ma faveur les différens tuteurs de *Zeynab* : j'appris même que le fils de l'aga des janissaires, non moins épris que moi, sur la foi des entremetteuses, des charmes de cette beauté, en faisait de son côté la recherche, et avait offert aux parens une dot assez considérable.

Cette rivalité ajouta à mes désirs un nouvel aiguillon, et je me sentis pour *Zeynab* une passion violente que je voulus satisfaire à tout prix; peut-être aussi n'avais-je pas entièrerement oublié la bastonnade si injuste que je devais à la brutale iniquité de l'aga des janissaires, et je ne fus pas fâché de saisir cette occasion favorable pour me venger sur le fils des torts que le père avait eus envers moi.

Ma fortune, quoique déjà un peu altérée par mes mésaventures précédentes, me permettait encore de faire de très-grands sacrifices; je doublai les offres qu'avait faites mon rival, et j'obtins enfin *Zeynab* en légitime mariage; ce qui fut reçu par *Fattoumah* avec son indolence ordinaire, mais par *Alyméh* avec tous les signes du désespoir.

La mariée fut conduite dans ma maison avec tout le cérémonial consacré par les usages; le

repas et la fête eurent la plus grande magnificence ; tout s'y passa bien, parfaitement bien, sans trouble, sans histoire, sans accident, et le soir je goûtai dans les bras de ma nouvelle épouse tous les plaisirs que mes espérances m'avaient promis.

Je ne me trouvai aucunement trompé sur les charmes qu'on m'avait dit embellir toute sa personne.

Je crus pourtant m'apercevoir, dès ce soir même, que *Zeynab* poussait peut-être un peu loin l'ingénuité virginale de son âge, et que, si j'avais eu moins de crainte d'être injuste envers elle, j'aurais pu taxer sa simple naïveté et son ignorance enfantine de sottise insipide et de niaise absurdité. Peut-être un autre que moi, en voyant un corps si riche en beautés ne servir d'enveloppe qu'à un esprit si informe et si peu capable de plaire, eût dit comme le poëte :

De ce joyau quand le marchand
Vante l'éclat, le prix et le riche ornement;
Des acheteurs quand la foule s'engoue,
Séduite par son faux brillant,
Et follement l'apprécie et le loue;
Je vois avec étonnement
Que son chaton contient, au lieu d'un diamant,
Un peu de verre, un peu de boue.

Je fus loin de porter sur elle un jugement aussi sévère, et je me promis bien de m'occuper sans relâche de former et d'orner son esprit, jusqu'alors abandonné aux seules influences de la nature la plus simple, et qui était resté sans aucune espèce de culture.

D'une jeune fille entièrement bornée, et qui paraissait presque autant dépourvue de sensibilité que de lumières, je devais faire une jeune femme instruite, délicate, aimante et ornée des qualités les plus précieuses. Je comptais fermement sur mes histoires pour opérer ce miracle.

Cependant, quand je lui avançai les premières paroles à ce sujet, *Zeynab* ne me parut pas beaucoup comprendre ce que pouvait être une histoire, et ne me témoigna il est vrai aucune répugnance, mais en même temps aussi aucune curiosité.

Je lui parlai de l'amour qui charme les cœurs, de l'instruction qui orne les esprits; *Zeynab* ne me comprit pas davantage.

Enfin désespérant de faire pénétrer ma théorie dans son épaisse intelligence, je crus que l'expérience vaudrait beaucoup mieux, et je cherchai, parmi mes histoires, celle qui pourrait éveiller en elle quelques idées, et servir

en l'amusant à l'amener pas à pas à une instruction plus complète.

Je choisis un jour pour mon premier récit ; mais j'avais pris avec prudence toutes les précautions que j'avais pu imaginer pour que *Zeynab* pût m'écouter, sinon sans inattention, du moins sans assoupissement, et pour qu'en même temps l'état de veille, auquel mes récits la forceraient, ne pût lui faire courir le même danger que celui dont la pauvre *Alyméh* avait été si cruellement la victime.

Ces précautions consistaient à laisser ma jeune épouse sur les coussins où elle était assise, mais en même temps à l'entourer de toutes les esclaves qui m'appartenaient, et que je chargeai de veiller sur leur jeune maîtresse, permettant même, pour chasser plus sûrement le sommeil, que chacune d'elles m'interrompît dans ma lecture par les réflexions ou les questions que mon récit pourrait leur suggérer.

Mes dispositions ainsi prises, et ne craignant plus l'ennemi que devait chasser bien loin un cercle aussi nombreux, dont le babil lui opposerait une barrière invincible, je commençai à mon auditoire féminin l'histoire suivante.

L'Amour et le Jeu d'Echecs

La caravane de Géorgie venait d'arriver à Damas : cette arrivée était impatiemment attendue, non-seulement par les riches habitans de cette capitale de la Syrie, mais encore par un grand nombre d'officiers du khalyfe et d'autres personnages distingués de Bagdad et de Bassorah. Ceux-ci s'étaient transportés à Damas tout exprès pour attendre l'instant où cette caravane parviendrait aux portes de la ville, et y faire leurs emplettes avant que la foule des acheteurs eût pu, pour ainsi dire, *écrémer* les plus précieuses des marchandises, en ne laissant que le rebut à leurs acquisitions.

Ces marchandises étaient en effet bien précieuses, car la renommée avait appris que les marchands avaient amené de la Géorgie la fleur des plus belles esclaves, que ce pays, si renommé pour cette espèce de production, fournit aux harems de tout l'Orient.

En pareil cas, il était indispensable aux véritables amateurs de s'assurer du premier choix : aussi, tous s'empressaient avec impa-

tience et avidité, tous voulaient être les premiers à acheter.

Tels, dans les sables d'Arabie,
En proie aux feux du jour, sous les rayons brûlans
D'un soleil implacable et de cieux dévorans,
Des voyageurs d'Alep, regrettant leur patrie,
D'un désert embrasé passagers habitans,
De fatigue épuisés et de soif haletans,
Implorent vainement une goutte de pluie.

Les cieux sont sans nuage, et nulle brise amie
Ne vient de souffles caressans,
Dans leurs gosiers séchés ressusciter la vie;
Des chevaux, des chameaux la force anéantie
Refuse tout soutien à leurs membres tremblans;

Tout va mourir, esclaves et marchands;
Le sable qui retient leur marche appesantie
Déjà semble entr'ouvrir à leurs pieds chancelans
L'immense tombe où, loin de la Syrie,
Doivent blanchir leurs ossemens.

Mais tout-à-coup quel mouvement rapide,
Accélérant leurs pas soudain,
Succède au désespoir sombre, morne, stupide,
Où chacun attendait un trépas trop certain.

L'un d'eux a découvert une source inconnue.....
Les voyez-vous tous à la fois courir,
Chevaux, chameaux, esclave et maître, pour jouir
De la faveur inattendue
Dont le bienfait sauveur à leurs vœux vient s'offrir.

Mais, hélas! la source est petite,
Son eau ne peut suffire à tout désaltérer;
En la buvant on l'épuise, on l'agite,
Un sol fangeux, impur, est ce qu'y peut trouver
Quiconque sera lent à lui faire visite:
Aussi, voyez aux bords comme on se précipite,
Chaque altéré veut *boire*, et *boire le premier.*

Parmi ceux que le projet de faire quelque acquisition avait appelés à Damas, était *Abou-Yahia el-Basry*, ancien *Khazindar*, ou trésorier du khalyfe, que son grand âge avait fait renoncer aux affaires administratives, mais non aux plaisirs du harem, auxquels, depuis sa retraite de la cour, il semblait livré tout entier.

A peine la caravane fut-elle arrivée au bazar, où elle devait opérer ses ventes, que déjà *Abou-Yahia* s'y était transporté, et examinait avec avidité les houris dont il brûlait d'embellir sa demeure.

Une seule attira tous ses regards, mais aussi aucune ne réunissait autant de charmes. *Qotr-enneda* (c'est-à-dire *goutte de rosée*), car tel était le nom de cette esclave ravissante, semblait en effet une des gouttes de la rosée voluptueuse qui, dans le paradis, doit inonder les fidèles croyans d'un océan de délices ineffables.

Sa perfection éclipsait facilement les beautés qu'on admirait dans ses compagnes.

Quand le soleil épand sur le vaste horizon
Le voile éblouissant de sa vive lumière,
La plus faible lueur de son moindre rayon
Règne au trône des cieux, sans rival, sans barrière,
Et condamne à son abandon
Du firmament l'armée entière.

Dans les plaines d'azur, quand la lune à son tour
Règne la nuit comme il régnait le jour,
Quand sa clarté comprend l'étendue infinie,
Quand les étoiles à l'entour
De leur reine humblement semblent former la cour,
L'œil peut-il distinguer le feu d'une bougie ?

A peine *Abou-Yahia* eut-il contemplé les trésors qu'offrait à ses yeux l'aimable *Qotr-enneda*, qu'il s'en sentit violemment épris : malgré le prix exorbitant que réclamait le maître qui la mettait en vente, le marché ne subit aucune difficulté, et fut bientôt terminé.

Cette conclusion si prompte arracha un soupir douloureux à un jeune homme de bonne mine, assis dans un des coins du bazar, et qui, d'après ses habillemens, paraissait faire partie des marchands les moins riches dont se composait la caravane de Géorgie.

Le jeune *Zeyd* était un des voisins de la

chaumière qu'habitaient près de *Teflis* les parens de la belle *Qotr-enneda*. Dans ce pays, la religion et les usages ne tiennent pas les deux sexes éloignés de la vue et du commerce mutuel, comme dans les contrées qui reconnaissent les lois de l'islamisme : *Zeyd* et sa jeune voisine s'étaient rencontrés, s'étaient vus, s'étaient aimés.

Mais la pauvreté de l'amant était un obstacle insurmontable à ses désirs enflammés ; vainement il avait demandé en mariage celle qu'il aimait : ses parens, avares et pauvres eux-mêmes, avaient repoussé sa demande, et, suivant la coutume du pays, avaient préféré vendre cette beauté à un des marchands musulmans qui, tous les ans, viennent parcourir le pays, et y achètent les enfans de l'un ou de l'autre sexe dont ils croient l'acquisition avantageuse à leur négoce.

Le départ du marchand qui lui enlevait ses plus doux trésors avait réduit le malheureux *Zeyd* au désespoir, et l'aimable *Qotr-enneda* partageait tous les sentimens auxquels il était en proie.

Prenant une résolution courageuse et inspirée par la violence de son amour, *Zeyd* vendit aussitôt tout ce qu'il possédait, et, achetant

une petite pacotille, se mêla à la caravane dont l'acheteur de sa maîtresse faisait partie, déterminé à saisir la première occasion pour la délivrer de l'esclavage dont l'écueil avait fait naufrager le vaisseau de ses espérances.

Cette occasion ne s'était pas offerte pendant toute la route, et la surveillance du marchand avait été si active que *Zeyd* n'avait même pu apercevoir celle sur les pas de laquelle il s'était attaché avec tant de constance.

Quelle augmentation pour son désespoir, quand il vit *Qotr-enneda* vendue, quand il la vit livrée au riche vieillard, qui se hâta de se saisir de sa proie et de l'emmener dans son logement!

Qotr-enneda y fut resserrée étroitement jusqu'au départ de la nouvelle caravane, dans la compagnie de laquelle *Abou-Yahia* devait partir avec son acquisition précieuse pour la ville de Bagdad, où était fixée sa résidence.

Zeyd, torturé par les regrets et les chagrins les plus cuisans, passait toutes ses journées et ses nuits entières à errer autour de la prison qui enfermait tout son bonheur et toutes ses espérances, dont il s'obstinait à ne pas croire encore la perte entièrement certaine.

Quelque temps se passa dans ces courses

inutiles ; enfin un jour, le rideau épais d'une fenêtre grillée donnant sur un jardin se souleva doucement ; une petite main, qu'il reconnut bien, s'avança avec précaution, lui montra une pièce du jeu des échecs ; une seconde main, tenant de même une autre pièce du même jeu, vint se joindre à la première : s'agitant en divers sens, les deux mains et les deux pièces d'échecs changeaient alternativement leur position respective, comme si elles avaient voulu ainsi jouer une partie au milieu de l'air.

Zeyd, retenant son haleine, attendait silencieusement et avec impatience la suite de cette démonstration singulière : le même jeu recommença sans aucun changement, et sans que *Zeyd*, tout entier à son incertitude, pût deviner ce que cette espèce d'amusement devait signifier.

Enfin il crut comprendre que *Qotr-enneda* lui demandait, par cette pantomime, s'il savait jouer aux échecs ; sans être trop assuré du sens de la demande, il y répondit par un geste affirmatif : aussitôt la main blanche se retira, et laissa tomber le rideau sous lequel elle demeura cachée.

La réponse de *Zeyd* avait été presque invo-

lontaire, et plutôt l'effet du trouble qui l'agitait que de son intention de dire l'exacte vérité. Il ne savait pas jouer aux échecs, et ne parvint pas même à imaginer le rapport qui pouvait exister entre ce jeu et les inquiétudes de son amour.

Cependant, sans se fatiguer inutilement la tête à chercher ce rapport, il se hâta de satisfaire le désir présumé de son amante, et alla trouver dans la ville le plus fameux joueur d'échecs : il lui offrit tout ce qui lui restait pour obtenir qu'il lui montrât les règles de ce jeu, et lui en enseignât promptement la marche et les finesses.

Sept jours se passèrent dans ces leçons assidues, et sept nuits furent employées par *Zeyd* à répéter les exercices de son maître, seul et veillant, tandis que chacun se livrait aux douceurs du repos.

Le huitième jour *Zeyd* se crut suffisamment instruit, et se hâta de se rendre à l'endroit heureux où il avait pu communiquer avec sa bien-aimée. Ce jour était la veille de celui qui avait été fixé pour le départ de la caravane que devait suivre *Abou-Yahia*, et qui allait séparer pour toujours *Zeyd* et *Qotrenneda*.



VI. — ZEYD.



La petite main blanche ne tarda pas à reparaître.

La petite main blanche ne tarda pas à reparaître avec les deux pièces du jeu d'échecs. *Zeyd* imita ses mouvemens de manière à annoncer la science qu'il avait acquise. La main fit un signe d'approbation ; et, par un autre mouvement, désignant le milieu du cours du soleil, sembla indiquer à *Zeyd* un voyage vers le midi. Il crut comprendre, et se retira en silence, exprimant par ses gestes sa reconnaissance et son dévouement.

Le lendemain, les voyageurs qui composaient la caravane s'étaient réunis; ils partirent, et avec eux *Abou-Yahia*, *Qotr-enneda*, ainsi que *Zeyd* lui-même dans son costume de marchand.

Il suivait la caravane tout pensif, ne rêvant qu'à sa chère *Qotr-enneda*, que son ame haletante appelait de tous ses vœux, comme l'herbe desséchée par un jour brûlant appelle la fraîche *rosée* de la nuit.

Pour soulager sa marche, et oublier la fatigue, il chantait pendant le chemin les vers suivans du célèbre poëte *Motanabby* :

« Heureuse caravane, en tes nocturnes routes,
» La beauté t'accompagne et suit au loin tes pas :
» L'infortuné Zeyd, hélas!
» N'a plus d'autre bonheur que celui que tu goûtes.

» Pourquoi vos yeux, fixés sur la voûte des cieux,
» Vont-ils, interrogeant la splendeur éthérée,
» Demander leur route assurée
» A ces astres brillant de mille et mille feux?

» O voyageurs, les yeux de celle que j'adore
» N'ont-ils pas éclairé ces lieux de feux plus beaux?
» Son regard n'est-il pas une nouvelle aurore,
» Qui du dôme étoilé fait pâlir les flambeaux.

» Marchez donc, voyageurs, sans crainte, sans alarmes!
» Un astre vous éclaire et change en jours vos nuits;
» Marchez sur ce chemin qu'humecteront mes larmes!
» Elle vous suit, et je la suis.

Le soir, au moment où la caravane s'arrêta à l'entrée du désert, afin de passer la nuit et de renouveler ses forces pour le voyage pénible du lendemain, *Zeyd* parcourait tristement le camp provisoire, où chacun, avant de se disposer au repos, se délassait en prenant le repas nécessaire. Il ne pouvait suivre cet exemple, car il ne lui restait absolument rien, il avait tout sacrifié à son maître d'échecs, et, en se mettant en route pour suivre la caravane, il n'avait pu emporter ni marchandises ni provisions: pour combler encore son malheur, il n'avait pu apercevoir, pendant toute la marche, sa chère *Qotr-enneda*, renfermée hermétiquement dans un *takhterouân* porté sur un chameau.

Au milieu de ces extrémités désolantes, *Zeyd* voit *Abou-Yahia* donner ordre de décharger les chameaux. Le *takhterouân* est ouvert : une jeune fille en sort couverte d'un voile; on étend à terre un riche tapis, et, tandis que les esclaves préparent le repas du soir, *Abou-Yahia* et sa belle esclave s'asseoient sur le tapis : un échiquier est développé entre eux, et une partie de jeu commence.

A l'instant, le rayon d'une subite lumière vient frapper l'esprit du malheureux *Zeyd;* plus de doutes sur l'instruction qu'il a reçue, et combien il s'estime heureux de l'avoir comprise, et de s'y être aveuglément conformé !

Au goût des femmes, *Abou-Yahia* joint la passion des échecs. L'habileté de *Zeyd* peut le mettre en rapport avec le ravisseur de sa maîtresse : c'est à son adresse à profiter de quelque circonstance pour en faire naître l'occasion favorable.

Il la cherchait avec difficulté: elle vint se présenter d'elle-même. Un mouvement un peu brusque, et sans doute involontaire de la belle joueuse, dérange deux pièces du jeu de son adversaire, et les fait rouler au loin sur le sable.

Zeyd s'empresse obligeamment de les ramasser, et s'approchant avec respect, de les

replacer sur l'échiquier. Le soin qu'il eut de leur donner la position précise qu'elles devaient occuper, ne laisse pas ignorer à *Abou-Yahia* qu'il n'est pas dépourvu de connaissances dans ce jeu difficile.

Abou-Yahia, satisfait et étonné de rencontrer un joueur d'échecs au milieu du désert, le remercie, l'accueille avec politesse, l'invite à assister à la partie et à partager son souper.

Zeyd bénit la Providence qui a veillé à ses besoins, et espère que ses faveurs ne se borneront pas à avoir assuré sa nourriture. Son espoir ne fut pas trompé.

Après le souper, une nouvelle partie est proposée à *Zeyd*. Il accepte; mais *Abou-Yahia* intéresse le jeu, et sa bourse est le gage proposé au vainqueur. Le vainqueur fut *Zeyd*.

Son habileté, peu fortifiée par l'expérience, n'était pas encore très-grande; mais une petite main blanche s'était glissée sous le bras d'*Abou-Yahia*, et, au moment le plus intéressant de la partie, avait, sans être aperçue, dérangé avec dextérité la pièce capitale de son jeu; il crut avoir fait une faute, et reconnut qu'il avait perdu ses cent dinars.

Le pauvre *Zeyd*, qui, quelques instans auparavant, ne possédait que ses vêtemens, et pas

même un morceau de pain, a bien soupé, grâce aux échecs, et possède une bourse de cent pièces d'or. Le jeu continue; une partie entraîne une autre partie. *Zeyd* ne cesse pas de gagner, et *Abou-Yahia* de perdre; car la petite main blanche n'oubliait jamais son office au moment décisif de la partie.

Lorsque l'aurore vint donner à la caravane le signal du départ, *Abou-Yahia*, dont chaque perte redoublait l'obstination, avait déjà perdu tout son or, ses bijoux, ses chevaux, ses chameaux, les marchandises précieuses dont ils étaient chargés, ses esclaves; il ne lui restait plus d'autres propriétés que *Qotr-enneda*, ses riches vêtemens, les châles de son turban et de sa ceinture, et le tapis sur lequel les joueurs étaient établis.

L'ordre du départ est donné; *Abou-Yahia*, tout entier à la fureur du jeu, refuse de se joindre à ses compagnons de voyage, qu'il ne veut songer à rejoindre que quand la fortune, abjurant cette rigueur inexorable, à laquelle il est si peu accoutumé, aura enfin, par un coup heureux, réparé ses pertes, et effacé ses défaites multipliées.

La caravane part. Les esclaves et les chameliers prennent les ordres de *Zeyd*, leur

nouveau maître. Il leur indique le caravanserail où ils devront l'attendre, et ne garde auprès de lui, des propriétés dont les échecs lui ont donné la possession, que les armes et le cheval magnifique qui font partie de son gain, et qui ont cessé d'appartenir à *Abou-Yahia.*

Celui-ci s'empresse de mettre pour enjeu de la nouvelle partie qui s'engage, son turban, sa ceinture, ses robes et ses fourrures magnifiques. *Zeyd* gagna encore, et son adversaire fut obligé de se dépouiller entièrement.

Enfin *Abou-Yahia*, éperdu de rage, et mis hors de lui-même par des revers si désespérans, s'écrie : « Je joue ma belle esclave; encore une » partie, et que *Qotr-enneda* appartienne au » vainqueur ! »

Le cœur de *Zeyd* battit avec force. Il accepta. Heureusement pour lui, son émotion, toute vive qu'elle était, ne le troubla aucunement dans la marche savante de ses pièces; et *Qotr-enneda*, toujours assise auprès de son maître, fut encore plus attentive à cette dernière partie. *Abou-Yahia* fut échec et mat.

Zeyd monte sur le beau cheval de son adversaire vaincu, serre dans ses bras sa bien-aimée, qu'il place devant lui, et part au galop avec elle, pendant que le malheureux *Abou-*

Yahia se roulait dans les convulsions de la fureur et du désespoir sur le tapis, seul reste au milieu du désert des trésors précieux dont quelques heures auparavant il était propriétaire.

Zeyd et *Qotr-enneda* rejoignirent la caravane. Le produit qu'ils tirèrent de la charge des chameaux et des bijoux précieux d'*Abou-Yahia* fut considérable. Ils revinrent en Géorgie, et y coulèrent les jours les plus heureux, au sein des plaisirs du cœur et des jouissances de la richesse, qu'ils devaient à l'amour et au jeu d'échecs.

Ne vends jamais à vil prix ta fortune,
Quel que soit le vil prix qu'elle te semble avoir :
Il te suffit d'une chance opportune,
Pour relever ton sort et combler ton espoir.

Tu n'as pas tout perdu, dans ta détresse extrême :
Tu possèdes plus qu'un trésor,
Si ton cœur peut compter encor
Sur un cœur sincère et qui t'aime.

Rien n'est impossible à l'amour :
En vain tout s'unira pour lui faire un obstacle,
Si d'un miracle seul peut te luire un beau jour,
De l'amour attends ce miracle.

Continuation de l'Histoire d'Abd-èrrahmân.

En racontant le commencement de cette histoire, que j'avais choisie à dessein parmi les plus intéressantes de mon recueil, je m'étais fréquemment interrompu pour m'assurer que *Zeynab* ne s'endormait pas, et pour lui donner à diverses reprises les commentaires et les explications que je croyais nécessaires à son intelligence si peu développée : j'avais souvent provoqué moi-même ses questions; mais elle ne m'en fit que de niaises et de ridicules.

Elle me demanda d'abord de lui faire voir un jeune homme d'aussi bonne mine que *Zeyd:* puis elle désira savoir si je jouais aux échecs; puis si *Abou-Yahia* était aussi âgé que moi, si j'étais aussi riche que lui, et si ses yeux étaient de la couleur des miens.

Fatigué de ces sottes interruptions, je cessai bientôt de répondre à ses demandes si peu convenantes, et je ne m'occupai plus que de la lecture de l'histoire à laquelle moi-même je prenais un assez vif intérêt.

Le ton élevé avec lequel je pronnonçai les dernières paroles des vers qui terminaient

mon histoire réveilla tous ceux qui étaient autour de moi; car tous dormaient encore. L'ennemi, aux attaques duquel je devais être accoutumé, avait profité de mon attention pendant la fin de ma lecture, pour s'emparer exclusivement de l'innocente *Zeynab* et des esclaves que j'avais placées auprès d'elle afin de la surveiller.

Le bruit qu'elles firent en s'éveillant et en se levant, pour dissiper d'une manière plus prompte les restes de leur engourdissement, fut suivi d'un bruit plus éclatant, qui semblait partir de la cuisine. Les esclaves y coururent avec empressement, et se hâtèrent de venir m'en apprendre la cause.

Il paraît que les portes intérieures n'avaient pas été fermées avec assez de soin : ou peut-être les terrasses des maisons adjacentes, communiquant avec celles de ma maison, avaient pu fournir un passage facile à l'étranger, dont l'invasion avait causé cette alarme subite et inopinée.

Cet étranger était un chien qui s'était emparé du souper.

Pour être plus certain d'un auditoire entièrement éveillé, à toutes les précautions que j'ai exposées ci-dessus, j'avais joint celle de

faire précéder le souper par ma lecture, au lieu de la placer, comme les autres, immédiatement après ce repas, ayant cru remarquer que les vapeurs, produites dans l'estomac par le travail de la digestion, avaient dû nécessairement exercer une influence soporifique, que ma prévoyance s'était flattée cette fois d'éviter

Mes esclaves, empressées de se réunir à mes ordres, avaient interrompu avec promptitude les diverses fonctions dont chacune d'elles était chargée, et les cuisinières avaient soigneusement recouvert sur les cendres chaudes une épaule de mouton farcie de riz, de concombres et de coriandre, qui devait composer mon repas du soir.

Un des chiens errans, dont le Kaire abonde, s'était introduit, n'importe par quelle voie, et guidé par le fumet des mets préparés avait abordé furtivement la cuisine. L'ayant trouvée abandonnée et sans surveillans, il s'était empressé de faire fête à la bonne chère que lui fournissait une occasion si favorable.

Dans cette douce occupation, le bruit soudain de mes esclaves, s'agitant tumultueusement à leur réveil, l'avait effrayé; et, s'élançant de la cuisine, il emportait à sa gueule l'é-

paule de mouton, à laquelle ne pouvait renoncer sa gloutonnerie : dans sa retraite précipitée il avait renversé les plats et les autres ustensiles de métal dont le bruit éclatant, en retentissant à nos oreilles, n'avait fait qu'accélérer encore l'agilité de sa fuite.

Les portiers aperçurent le voleur, et, avertis par les cris des autres esclaves, se mirent à sa poursuite. La course rapide du ravisseur le garantit d'abord de leur atteinte; il put gagner, malgré leurs efforts, un trou qu'il avait creusé pour lui servir de repaire dans le flanc d'un des tas d'immondices et de déblais qui entourent le Kaire, et dont l'un n'était par très-éloigné de mon quartier; mais il avait été vu lorsqu'il se retira avec sa proie dans son asile, et ses persécuteurs vinrent l'y troubler.

Ils mirent tant d'acharnement pour l'en faire sortir, qu'il franchit bientôt l'entrée de sa tanière, et recommença à fuir, toujours tenant à la gueule un morceau de viande, produit et preuve de son rapt. La vigueur de ses jambes l'eût encore sauvé des ennemis attachés à sa poursuite, si par malheur pour lui, et je dois le dire aussi pour moi, les gardes de nuit, qu'il rencontra devant lui, ne l'eussent arrêté dans sa fuite.

Mes esclaves arrivèrent bientot tout haletans de leur course précipitée, et ils expliquèrent aux gardes le motif de leur chasse à cette heure si indue. Poursuivans et poursuivi, bête et gens, furent amenés devant le chef de la police du quartier.

Mes esclaves assurèrent qu'ils poursuivaient le ravisseur du souper de leur maître, et ils montraient le morceau que le fugitif tenait encore dans sa gueule. On examina cette preuve du flagrant délit, et on reconnut que c'était un véritable jambon de porc.

Je dois croire que je n'avais pas ce soir été le seul volé, et que mon voleur avait exercé ses rapines sur le souper d'un chrétien aussi bien que sur celui d'un musulman. Le premier vol avait probablement déjà été mis en sûreté dans sa retraite, quand le second avait été commis : forcé, par les mauvais traitemens de mes esclaves, de renoncer à l'une des deux proies, il avait préféré abandonner la moins savoureuse, et laissant à leur disposition, dans sa tanière, l'épaule de mouton qui m'appartenait, il avait cherché à sauver le jambon de porc par ce motif de préférence.

Ce raisonnement ne se présenta pas sans doute à l'esprit du Oualy ; le témoignage for-

mel de mes esclaves, que le chien emportait le souper de leur maître, le frappa seulement, et fut pris dans sa stricte teneur, sans qu'il lui vînt dans l'idée la moindre supposition de la possibilité d'un échange.

Il fut ému d'indignation en voyant, comme il le croyait voir, qu'un fidèle musulman osât faire son repas de viandes prohibées par la loi, et tellement immondes, que la plus vile canaille des juifs craindrait elle-même de s'en souiller.

Le cas lui parut tellement grave, que, sans vouloir rien entendre, il se crut obligé de le déférer à ses supérieurs.

Ceux-ci, partageant vivement son indignation et son zèle scrupuleux, ne se jugèrent pas suffisamment aptes et compétens à décider dans un point où la religion se trouvait si ouvertement intéressée, et où le scandale était si grand et si public.

Les *cheykhs el-islam* crurent devoir s'assembler, et ils discutèrent l'affaire avec sévérité : dans leur réunion se trouvait un grand nombre de membres du corps des *Ulémas*, avec lequel j'avais déjà eu un procès, dont l'issue m'avait été contraire; ils influencèrent sans doute ce nouveau tribunal. Aucune de

mes interprétations, de mes dénégations, ne fut réputée admissible : mon crime fut reconnu patent, punissable, et un jugement fut rendu contre moi.

Le scandale avait été public, la réparation dut être également publique : je fus d'abord admonesté en pleine assemblée, puis je dus payer une amende encore plus forte que les précédentes; et, pour combler mon malheur, je renouai connaissance avec le bâton des exécuteurs, qui, dans mes trois dernières affaires, semblait avoir consenti à rompre ses anciennes relations avec moi.

J'eus donc de nouveau une cruelle bastonnade, je payai l'amende qui m'avait été si injustement imposée par le tribunal des cheykhs, et je me fis remporter chez moi pour m'y faire encore guérir.

—

HUITIÈME SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abd-errahmân.

J'avais eu tant d'occasions de reconnaître la niaiserie et la sotte simplicité de *Zeynab*, que je m'étais vu forcé de renoncer à l'espoir qu'il me devînt jamais possible de former son jeune esprit, et je jugeai entièrement inutiles tous les efforts que je pourrais renouveler à l'avenir pour essayer de faire pénétrer quelques idées claires, quelques conceptions distinctes dans les ténèbres épaisses de son intelligence bornée.

Si je lui parlais, elle m'écoutait à peine, et, dans sa vague distraction, les sequins d'or attachés aux tresses de ses cheveux, et avec lesquels ses doigts jouaient machinalement, occupaient bien plus son attention puérile que toutes mes paroles, dont le vain son frappait ses oreilles sans pénétrer dans son esprit, et sans y laisser la moindre impression.

Combien de fois mes discours les plus sérieux et les plus intéressans ne furent-ils pas interrompus à l'improviste par l'éclat de rire le plus insensé, dont je lui demandais inutilement la cause, qu'elle ignorait bien certainement elle-même !

Sa beauté si ravissante perdit bientôt pour moi tous ses attraits, et, fuyant une idiote dont l'imbécilité repoussait toute possibilité de société et de conversation, je cessai d'éprouver pour ses charmes inanimés le moindre désir. Je me trouvai encore heureux de pouvoir me réfugier auprès de ma seconde femme, *Alyméh*, qui, toute contrefaite qu'elle était depuis son accident, pouvait au moins me comprendre, était reconnaissante de mes visites devenues plus fréquentes, et m'écoutait avec une attention affectueuse, pourvu toutefois que mes paroles ne lui fissent pas craindre le commencement d'une nouvelle histoire.

Hors ce cas, je pouvais causer avec elle autant que je le désirais, et elle était heureuse de la préférence que ses attentions lui obtenaient sur ses deux rivales, surtout sur la seconde, dont la beauté et la fraîcheur lui avaient paru si redoutables.

Quant à moi, je n'étais pas plus avancé

avec mes trois femmes qu'avant mon triple mariage.

La première avait énoncé la ferme résolution de ne plus écouter une seule de mes lectures.

La seconde ne m'offrait qu'une soumission évidemment forcée et pénible.

La troisième était absolument hors d'état de comprendre la phrase la plus simple de mes récits.

Je ne pus rester long-temps dans cette position, qui m'était devenue réellement insupportable. La loi me permettait encore d'épouser une quatrième femme légitime, et je ne tardai pas à me décider à un quatrième mariage.

Mes recherches furent longues; car cette quatrième épouse était ma dernière ressource, et il m'importait beaucoup d'apporter assez de soin dans le choix que je voulais en faire, pour que je pusse enfin parvenir au but si désiré, et trouver réunies toutes les perfections que je m'étais flatté vainement jusqu'alors de rencontrer dans mes trois mariages précédens.

On me parla enfin d'une jeune fille nommée *Zaharah* (fleurie), dont on me vanta également la beauté et les qualités intellectuelles : on m'avoua cependant que, malgré les dispo-

sitions heureuses qu'elle avait reçues de la nature, jusqu'à présent son instruction n'était au-dessus des connaissances ordinaires aux filles de son âge, qu'en ce qu'elle savait lire et écrire : du reste, elle n'avait encore manifesté aucun goût bien marqué pour des lectures littéraires, que, d'ailleurs, probablement ses parens ne lui auraient pas permises.

La famille de *Zaharah* était originaire de Hâleb, et son père, *Abd-el-rizaq el-Haleby*, avait long-temps exercé le négoce dans cette ville. Satisfait de l'aisance que lui avaient procurée ses bénéfices dans le commerce, il l'avait quitté, ainsi que sa ville natale, et était venu jouir au Kaire des richesses qui suffisaient à ses désirs.

Les miens s'enflammèrent en apprenant ces détails. L'âge de seize ans qu'avait *Zaharah* me semblait plus susceptible de raison et de sentiment, que l'enfance prolongée dont les langes paraissaient encore entourer l'insipide *Zeynab :* seize ans étaient le vrai printemps de la vie, et toutes les fleurs de cette riante saison devaient décorer la charmante *Zaharah :* si elle était aussi spirituelle qu'on me la représentait, l'instruction devait être pour elle un besoin réel, dont la passion n'avait été jus-

qu'alors cachée en elle que par la retenue sévère à laquelle la contraignaient les injonctions de ses parens.

Je crus donc n'avoir plus rien à désirer dans les qualités que je requérais, et je résolus de faire incessamment ma demande auprès des parens de *Zaharah*.

Cependant ma prudence, déjà trompée précédemment, voulut acquérir de nouvelles lumières qui pussent l'empêcher de courir le risque d'être encore abusée par des renseignemens inexacts.

Je demandai et j'obtins, des entremetteuses qui négociaient mon mariage, qu'il me serait permis de voir secrètement, et à l'insu des parens, le visage de ma prétendue : on me promit même qu'on la déterminerait à m'écrire un billet pour m'annoncer elle-même son consentement à cette faveur si inusitée.

Je ne tardai pas, en effet, à recevoir le billet suivant, écrit de la propre main de *Zaharah :*

« Que le bien-aimé de mon cœur, la lumière » de mes yeux, ne craigne pas de m'avoir » déplu par le désir qu'il a manifesté de con- » templer le visage de sa bien-aimée. Hélas! » tout ce qu'elle craint, c'est que le peu de

» charmes que la nature a pu lui accorder ne » paraisse pas à sa vue suffisant pour lui plaire.

» Que mon bien-aimé se trouve, le second » jour de la semaine, auprès de la porte des » petits bains de *Khan-Khalyly;* celle qu'il » aime s'y rendra à l'heure de l'*Asr;* le bou- » quet de *tamr-hennéh*, qu'elle tiendra caché » sous ses voiles et qu'elle laissera tomber en » arrivant devant lui, la lui fera reconnaître.

» Que Dieu protége *Zaharah* et celui que » son cœur aime! »

Il ne me parut aucunement étonnant que *Zaharah* m'aimât déjà aussi éperdument sans m'avoir jamais vu; je sentais combien déjà moi-même j'étais passionné pour elle, sans avoir joui davantage de sa vue. Au jour et à l'heure que le tendre billet m'indiquait, je fus exact à me trouver au rendez-vous.

Plusieurs femmes, montées sur des ânes à selle élevée, et recouvertes de voiles volumineux, arrivèrent successivement, passèrent devant moi sans aucun signe d'intelligence, et entrèrent aux bains près de la porte desquels je me tenais avec impatience : enfin, une d'elles laissa tomber à mes pieds le bouquet de fleurs qui devait me servir de signal.

Au même instant une maladresse volontaire

de l'aimable *Zaharah* lui ayant fait, par un mouvement étudié, mais sans affectation, lâcher le coin de son voile croisé sur ses vêtemens, j'aperçus le visage le plus séduisant et les yeux les plus expressifs, dont le regard agaçant, rendu plus vif par le *surméh* qui les ornait, ajouta encore de nouvelles flammes au feu qui brûlait déjà dans mon cœur.

La beauté de *Zaharah*, moins régulière que celle de *Zeynab*, était cependant plus entraînante; ses yeux étaient si vifs, qu'on ne pouvait s'apercevoir qu'ils étaient moins grands que ceux de *Zeynab*. Sa peau était peut-être moins blanche, mais ses traits étaient animés; enfin, si *Zeynab* inspirait à la vue une froide admiraiion, *Zaharah* embrasait l'ame de l'incendie de l'amour et du désir.

Elle entra aux bains, et je retournai chez moi dans une ivresse complète. Je m'étais convaincu, par mes propres yeux, combien *Zaharah* était jeune, fraîche; et le feu de ses regards, comme le style de sa lettre, ne laissaient aucun doute sur son esprit et sa sensibilité.

Je fis sans délai ma demande en mariage. Les parens ne me firent aucune difficulté, et acceptèrent ma proposition avec bienveil-

lance; la fête nuptiale eut lieu, et, lorsque le festin fut terminé, je fus conduit par les désirs les plus enflammés auprès de ma nouvelle épouse.

Les charmes dont je savourai la possession, n'étaient en rien inférieurs à ceux dont la vue m'avait été déjà accordée par son adresse : seulement je dois avouer qu'il se glissa dans mon esprit certain soupçon ennemi de mon bonheur, qu'au milieu de toutes les perfections qui embellissaient ma conquête, elle ne possédait peut-être pas entièrement celle que j'avais trouvée dans *Zeynab*, même dans *Alyméh*, et que je n'avais pas dû raisonnablement espérer de rencontrer dans la première de mes épouses.

Cependant je ne me livrai pas aveuglément à ce soupçon si capable d'empoisonner ma félicité, et j'ajoutai une entière croyance aux protestations et aux preuves que *Zaharah* me donna de mon erreur.

Elle consentit avec plaisir, dès le lendemain, à entendre une de mes histoires, et la vivacité naturelle qui la distinguait me persuada qu'aucune des précautions que j'avais cru devoir prendre à l'égard de *Zeynab*, n'était nécessaire pour *Zaharah*. Elle avait même beau-

coup ri de la sottise de mes premières femmes, lorsque je lui avais raconté comment mes lectures les avaient invariablement endormies. Je commençai donc ainsi l'histoire que je racontai, et que je crus devoir d'autant plus intéresser ma nouvelle femme que l'héroïne mise en scène portait le même nom qu'elle.

Les Génies, le Jeu, le Vin et les Femmes.

Près des ruines de l'ancienne ville de Babylone, les voyageurs remarquent des cavernes profondes, dont l'obscurité et une secrète horreur éloignent non-seulement les habitans des contrées voisines, mais encore ceux que le commerce ou leurs affaires forcent à traverser le local immense qu'occupe l'étendue de ces ruines antiques.

Diverses opinions ont été successivement avancées relativement à ces ruines, qui sont pourtant quelquefois parcourues, à de certaines époques, par ceux qu'on accuse de se livrer aux arts magiques et de rechercher la société des *dives* et des démons malfaisans.

Quelques-uns ont cru que c'était dans l'un des palais écroulés, dont les vastes décombres

couvrent au loin le terrain, qu'était placé le trône du prophète *Souleymân*[1], sur lequel soit le salut et les bénédictions; et ils ajoutent que les recherches de ceux qui fréquentent ces ruines et y exercent des fouilles, n'ont d'autre but que celui de découvrir, dans les entrailles de la terre, les livres magiques, que, suivant les traditions rapportées par *Gelal-eddyn* et par *Kateby*, les démons et les *afrites* avaient enterrés sous le trône de ce prince, pour faire accroire aux peuples que son pouvoir sur les génies n'avait d'autres sources que les arts magiques et les talismans.

Ce qui est certain, c'est que, dans ces lieux déserts, on voit de temps en temps des apparitions de lumières extraordinaires, on entend des bruits souterrains et étranges et des voix surnaturelles, sans apercevoir aucun être vivant auquel celui qui les entend puisse les attribuer.

D'autres ont pensé que c'est dans les souterrains de ces ruines immenses que se retira *Zerdach*[2], le célèbre prophète des mages, et qu'il y resta renfermé pendant quarante ans entiers, se livrant à ses études sublimes, lorsque,

[1] Salomon. [2] Zoroastre.

quittant la ville de *Chyr*, sa patrie, il abandonna la société des hommes.

Ce fut, dit-on, de ces retraites ignorées qu'il partit, lorsqu'il vint trouver le roi *Kichtasp*, fils de *Lohorasph*, pour lui annoncer ses prophéties, et lui enseigner ses doctrines.

Suivant cette opinion, ceux qui de temps en temps fréquentent ces ruines redoutables seraient des mages, qui s'occupent de la recherche des livres que leur ancien maître a laissés enfouis sous les décombres qui maintenant recouvrent ce trésor de toutes parts. Au reste, voici ce que les docteurs les plus versés dans les traditions de l'islamisme s'accordent à présenter comme la véritable origine de ces merveilles, qui ont répandu une terreur religieuse et involontaire dans tous ces environs.

Quelque temps après l'époque bienheureuse où le Prophète, sur qui soit le salut et la bénédiction, vint apporter aux hommes le livre béni qui devait les conduire dans la bonne voie, ils recommencèrent, comme avant cet avénement dont Dieu les avait favorisés, à se livrer aux excès du jeu et des femmes, à boire le vin et les liqueurs enivrantes, sources fécondes parmi eux des dissensions, des querelles et des meurtres.

Une discussion eut lieu entre les anges et les génies soumis au Dieu tout-puissant, sur cette obstination des hommes dans le mal, et sur leur opiniâtreté à se livrer à tous les crimes, malgré la bonté divine qui avait daigné leur envoyer successivement *Ibrahim*[1], *Moussa*[2], *Issa*[3], et le dernier des prophètes, *Mohammed, l'Élu de Dieu*, et leur laisser, pour leur servir de guides, les livres sacrés du *Thorah*[4], du *Zebour*[5], de l'*Engil*[6] et du Code sublime descendu du ciel dans la nuit *de l'heureuse destinée*.

Quelques génies osaient blâmer la clémence de Dieu envers ces pécheurs obstinés, prétendant que sa justice seule devait s'exercer sur des coupables, qui l'étaient d'autant plus volontairement, qu'aucun secours ne leur manquait pour résister aux séductions auxquelles ils s'abandonnaient sans vouloir les combattre.

La voix de ces murmures indiscrets et impies monta jusqu'au trône du Très-Haut : la sagesse divine voulut punir les génies audacieux qui, dans leur présomption criminelle,

[1] Abraham. [2] Moïse. [3] Jésus. [4] Le Pentateuque. [5] Les Psaumes. [6] L'Évangile.

osaient sonder les voies de sa providence éternelle, et censurer les arrêts de sa justice ou de sa miséricorde.

Ceux des génies dont les reproches avaient été les plus inconsidérés, et qui avaient montré la sévérité la plus inexorable contre les faiblesses de la race humaine, étaient *Harout* et *Marout*. Un messager céleste vint leur porter l'ordre de descendre sur la terre pour y juger et y punir les crimes et les péchés des hommes.

Au même instant, les anges qui président à l'astre de *Zaharah* (la planète de Vénus) et aux trois étoiles nommées *benât ân-nâch* (*les filles du char funéraire*), furent chargés secrètement de se tenir prêts à punir la présomption et l'inflexibilité de ces juges.

Harout et *Marout* reçurent avec plaisir les ordres souverains qui leur étaient intimés, et se hâtèrent de les exécuter; tous ceux qui parmi les hommes leur parurent coupables d'ivrognerie, d'amour du jeu, de passion immodérée pour les femmes, de meurtre, même involontaire, furent punis par les génies avec une sévérité devant laquelle aucune excuse ne pouvait trouver grâce.

Toutes les dénonciations, toutes les révéla-

tions contre les coupables, étaient favorablement accueillies par eux : ils n'étaient sourds qu'à la seule défense des accusés.

Le lieu où les génies rendaient une justice si sévère, était un des magnifiques palais de la grande Babylone. Un jour, au moment où les portes s'ouvrent, deux femmes voilées, couvertes de riches vêtemens, se présentent suivies de deux esclaves noires. Elles approchent du trône où siégeaient les deux juges inflexibles.

« Seigneur, dit l'une d'elles en relevant son » voile et laissant apercevoir le visage le plus » séduisant, je me nomme *Zaharah*, et ma sœur » *Zahelyéh* m'accompagne ; nous venons de » bien loin déposer nos justes plaintes à vos » pieds.

» J'ai le malheur d'avoir pour époux *Sohayl*, le plus débauché et le plus cruel de » tous les hommes : il joint à tous ses vices l'i» vrognerie la plus crapuleuse, et ne trouve » de jouissance que dans l'excès du vin, qui » abrutit sa raison.

» Quand il est dans cet état avilissant, j'ai » tout à redouter de sa fureur barbare, et il » n'est aucun mauvais traitement dont il ne » m'accable ; ma sœur elle-même, ma jeune

» et innocente sœur, qui l'irrite par ses refus » de se soumettre à ses désirs impudiques, est » en butte aux mêmes cruautés, et nos corps » portent dans toutes leurs parties des traces » de ses brutalités odieuses. »

En même temps la belle plaignante, écartant ses vêtemens et ceux de sa sœur, entr'ouvrant sa chemise de gaze de Chine élégamment brodée en or, offrait aux regards des deux génies les deux plus beaux corps partout meurtris, partout sillonnés de vestiges sanglans : l'albâtre du sein le plus voluptueux et d'attraits plus doux encore était flétri par des taches livides attestant la cruauté délirante du bourreau le plus féroce.

Ces trésors, déployés aux yeux surpris de *Harout* et de *Marout*, excitèrent dans leurs cœurs la pitié la plus compatissante, mais y firent glisser en même temps à leur insu un sentiment plus dangereux. Le plaisir de la vue fit éclore le désir d'autres plaisirs plus séduisans, et ce dernier désir, grandissant tout-à-coup, devint un tyran indomptable dont ils ne furent plus que les faibles esclaves.

. Consumés d'un feu désormais inextinguible, ils ne songèrent plus qu'à retenir auprès d'eux les deux beautés dont la puissance ve-

nait de les enlacer de si fortes chaînes : ils proposèrent à *Zaharah* et à *Zahelyéh* de prendre dans leur palais le repos et la nourriture qui leur semblaient nécessaires.

Les belles voyageuses acceptèrent, et firent apporter par leurs deux esclaves noires leurs hardes et les provisions qu'elles avaient eu soin d'emporter pour la route ; mais elles refusèrent de commencer leur repas, si les deux génies ne consentaient à le partager avec elles.

L'invitation était trop séduisante pour que les nouveaux amans pussent y résister, et chacun d'eux prit place auprès de celle qu'il préférait.

Le festin fut gai, et les deux dames ne se montrèrent pas trop sévères aux caresses que les génies hasardèrent. Pour achever d'oublier leurs chagrins et leurs souffrances, elles firent apporter un flacon de vin qu'elles avaient destiné à soutenir leurs forces pendant le voyage, et à laver celles de leurs blessures auxquelles ce pansement était encore nécessaire.

Elles en burent et en offrirent aux génies ; ceux-ci n'osèrent refuser, et les mains qui le leur offraient étaient si belles, que les rasades multipliées obscurcirent bientôt leur raison.

Les propos devinrent plus tendres, les caresses plus entreprenantes : ne résistant qu'avec une mollesse engageante, les deux beautés voulurent que les faveurs que les génies réclamaient d'elles fussent mises comme le prix d'une partie de jeu, et promirent formellement de couronner les brûlans désirs de leurs amans, si le jeu les rendait vainqueurs.

Harout et *Marout* jouèrent avec leurs ravissantes antagonistes, et jamais joueurs acharnés ne poursuivirent avec plus d'âpreté un gain d'où dépendait l'accomplissement des désirs effrénés de leur passion aveugle.

On jouait en buvant, on buvait en jouant : déjà les parties étaient sur le point d'être gagnées par les heureux génies, qui s'efforçaient, dans leur double folie, de prendre des à-comptes sur leur gain futur : cette espèce de lutte et de combat avait peu à peu fait disparaître presque tous les voiles de la décence, quand un bruit soudain et une voix se faisant entendre à la porte du théâtre de cette orgie, vinrent interrompre ces ébats amoureux.

« Grand Dieu ! s'écrie *Zaharah* troublée,
» c'est mon mari ! Je suis perdue, et dans l'état
» où je me trouve, combien je dois redouter
» sa juste vengeance ! »

» Chers amans, ajoutent-elles toutes deux, » les yeux baignés de larmes, abandonnerez- » vous à la rage de ce barbare celles que leur » amour pour vous a rendues si coupables? » vos cimeterres n'oseront-ils délivrer celles » qui vous sont chères du tyran impitoyable, » dont la fureur vient les poursuivre jusque » dans vos bras? »

Harout et *Marout*, éperdus, ne se connaissant plus, ivres de vin et d'amour, altérés de meurtre et de vengeance, saisissent leurs cimeterres étincelans, et s'élancent vers la porte.

Un éclat de foudre sillonna les nues en retentissant dans toute la voûte des cieux: au milieu de la flamme des éclairs, les deux génies ne virent plus devant eux que les quatre anges, terribles, menaçans, et dont le front sévère portait l'empreinte de la colère redoutable du Dieu souverain, de qui émane toute puissance et toute justice.

« Lâches esclaves du jeu et du vin! débau- » chés, adultères, meurtriers! leur cria une » voix tonnante, dans sa témérité votre cœur » présomptueux avait osé taxer de tolérance » aveugle, de condescendance injuste, la mi- » séricorde du Tout-Puissant pour la faiblesse » humaine: et dans quel cloaque impur se sont

» précipités des génies que leur nature plus » élevée, leur connaissance plus parfaite de » leurs devoirs, auraient dû garantir d'une » chute aussi avilissante !

» Cependant l'indulgence divine éclatera » jusque dans votre juste châtiment.

» Elle daigne vous laisser le choix d'une pu» nition temporelle sur la terre, ou d'un sup» plice éternel dans les abîmes de l'enfer. »

Harout et *Marout* préférèrent d'être punis sur la terre pendant un temps limité ; et, depuis cette époque, les arrêts du Tout-Puissant les tiennent renfermés dans les sombres souterrains de la vaste Babylone : ils y font entendre leurs voix et les cris de leurs plaintes, sans jamais se laisser apercevoir, et ils y sont contraints d'être soumis aux caprices des magiciens qui les évoquent, et aux ordres de tous ceux qui possèdent des talismans, à l'empire desquels ces génies ne peuvent refuser l'obéissance la plus servile.

Malheur à l'insensé dont la vaine folie
Se croit inébranlable au vice qu'il défie ;
Et qui, fier jusqu'alors de l'avoir combattu,
  Pour l'avenir imprudemment s'appuie
Sur le fragile effort de sa propre vertu :
Un combat peut l'attendre à la fin de sa vie,
Et par un dernier choc il peut être abattu.

Du vrai sage la modestie,
Des ennemis qu'il a vaincus
Craint l'attaque de plus en plus,
Et de sa force se défie.

Du trône où sont assis les vainqueurs les plus fiers,
Il n'est souvent qu'un pas à la défaite, aux fers;
Dans ses faveurs la victoire est changeante:
Et de la fortune inconstante
Les jeux, tels que les vents déchaînés dans les airs,
De caprices soudains ballottent l'univers.

Ainsi, que le flambeau d'une vertu prudente
Te guide encore après mille succès divers;
De ta présomption la flamme décevante
N'éclairerait que tes revers.
Sur ton frère tombé que ta main indulgente
Étende un voile bienveillant,
Et que ton bras le relevant
Soutienne avec bonté sa marche vacillante.

Demain peut-être, à ton tour chancelant,
Un faible obstacle, un léger accident,
Heurtant ta superbe jactance,
Te fera réclamer d'un autre l'assistance,
Pour obtenir même secours,
Même soutien, même indulgence:

Et d'un bonheur constant quand tu verrais le cours
Signaler chacun de tes jours,
Loin de t'enorgueillir de sa longue constance,
Dis: « En aveugle je parcours
» Le chemin de l'imprévoyance,
» Toujours j'y fus debout, le serai-je toujours? »

Continuation de l'histoire d'Abd-èrrahmân.

Cette narration était la plus courte de toutes celles que renfermait mon recueil, et j'en avais élagué à dessein tous les épisodes qui auraient pu retarder la marche de l'action principale, et refroidir l'attention. J'avais d'ailleurs tellement compté sur la vivacité naturelle qui distinguait si particulièrement *Zaharah* et sur l'intérêt incontestable que devait lui inspirer mon histoire, que je ne m'étais pas interrompu une seule fois pour jeter les yeux sur elle, voulant jouir plus pleinement, à la fin de ma lecture, de l'effet que mon récit devait avoir produit dans son esprit.

Mais au moment où je m'apprêtais à goûter les douceurs de mon triomphe, et à savourer le tribut de louanges que je ne pouvais manquer de recueillir des lèvres de *Zaharah*, je la vis ensevelie elle-même dans le sommeil; et son assoupissement était si profond, que je tentai vainement de l'en tirer; mes esclaves, que j'appelai, firent également des tentatives inutiles, et, malgré tous nos efforts réunis, rien ne put parvenir à la faire sortir d'une léthargie qui semblait ne devoir plus avoir jamais de terme.

Cet état inquiétant se prolongea plusieurs jours et plusieurs nuits : *Zaharah* ne se réveillait pas, et semblait ne plus tenir à la vie que par sa respiration qui n'était pas interrompue: ses yeux restaient fermés, et ses membres inertes n'étaient susceptibles d'aucun mouvement volontaire. Je passais mes journées auprès d'elle, sans pouvoir lui faire avaler aucun aliment, et ses esclaves, que je chargeai de veiller à ses côtés pendant toutes les nuits, m'assurèrent bien qu'elle les avait passées dans le même état de léthargie complète, et sans avoir pris la moindre nourriture.

Un événement aussi merveilleux ne put rester bien long-temps secret : bientôt le voisinage en fut instruit ; mais cette nouvelle n'y parvint qu'accompagnée de circonstances inexactes, et surchargée de couleurs bien éloignées de la simple réalité.

Mes esclaves qui, pendant ma narration, avaient, tout en s'occupant des fonctions diverses de leur service, été appelées par une vague curiosité à écouter de temps en temps quelque portion de mon récit, avaient retenu, dans leurs souvenirs fugitifs, des phrases décousues dans lesquelles il était question de génies, de *dives*, d'*afrites*, de talismans,

d'opérations magiques : elles en parlèrent, et bientôt, d'après leur bavardage sans suite et dépourvu de sens, le bruit public m'accusa d'être un magicien dont l'art diabolique, funeste et dangereux pour la ville entière, avait commencé ses criminelles expériences en endormant éternellement *Zaharah*, par la vertu de la magie et des talismans.

Nul ne douta plus, dans le quartier, que je n'eusse des intelligences secrètes avec les *afrites* et les démons; et ce bruit, prenant toute la consistance d'une vérité incontestable, parvint bientôt aux oreilles des cheykhs qui m'avaient déjà condamné avec tant d'injustice, comme mauvais musulman, dans mon aventure précédente.

Au moment où j'y pensais le moins, je fus arrêté et conduit en prison.

Un interrogatoire rigoureux eut lieu, et fut renouvelé à plusieurs reprises. Malgré ma défense, à laquelle on refusa de croire, malgré les protestations les plus sincères de mon innocence, qu'on regarda comme autant de mensonges impudens, on me somma d'avouer mon crime; la bastonnade fut employée vainement pour me faire avouer ce que je savais bien ne pas exister ; malheureusement, pendant

l'exécution, mon turban, en tombant, découvrit la place où manquait une de mes oreilles.

Cette mutilation fut une nouvelle preuve contre moi : les juges ne doutèrent plus que je n'eusse déjà été condamné dans quelque autre ville à perdre mon oreille pour un crime pareil à celui dont ils m'accusaient, et je fus, par le jugement qu'ils se hâtèrent de rendre sans désemparer, condamné à perdre ma seconde oreille.

L'amputation fut faite avec dextérité, et un pansement appliqué immédiatement sur la blessure qu'on venait de me faire, eut bientôt arrêté l'effusion du sang; mais on me déclara que, malgré l'exécution du jugement que j'avais encouru, je devais de plus, pour obtenir ma liberté, faire cesser moi-même l'effet de mes arts magiques, et déclarer avec franchise à ceux qui m'interrogeaient où avaient été placés par moi les talismans dont la puissance surnaturelle et malfaisante avait plongé ma malheureuse femme dans ce sommeil invincible, avant-coureur évident de la mort réelle.

En vain je protestai de nouveau de mon innocence, en vain je repoussai avec sincé-

rité les allégations qui m'accusaient, tout me fut inutile : une cruelle bastonnade fut plusieurs fois employée pour tirer de ma bouche la vérité qu'elle semblait refuser de faire connaître : mes larmes, mes prières, mes protestations, ne parurent que les artifices d'une obstination coupable.

Chaque jour l'interrogatoire recommençait, chaque jour la bastonnade me déchirait la plante des pieds, les reins et les épaules, et chaque soir, moulu, meurtri, désespéré, j'étais rejeté dans ma prison, où je passais mes nuits douloureuses dans la crainte de l'aurore, qui allait être pour moi le signal de nouveaux supplices.

Je restai soumis quinze jours entiers à ces souffrances intolérables.

Elles cessèrent enfin tout-à-coup à la nouvelle que reçurent mes juges, que *Zaharah* s'était subitement réveillée de son assoupissement, si perfidement simulé, pour s'enfuir de ma maison avec un amant que je ne lui soupçonnais pas, et que, depuis, mes réflexions m'ont fait croire le véritable auteur du petit échec qui avait failli exciter mon mécontentement la première nuit de mes noces.

NEUVIÈME SOIRÉE.

Suite de l'histoire d'Abd-errahmân.

Mon innocence fut reconnue, et je fus rapporté chez moi dans un état bien pire que les précédens : au moins, cette fois, je n'avais eu aucune amende à payer, et mes juges crurent même devoir me faire leurs condoléances.

Mes deux premières femmes me soignèrent; seulement *Alyméh* me parut un peu considérer mon malheur comme une punition de la double inconstance dont je m'étais rendu coupable envers son amour si exigeant.

Quant à *Zeynab*, ses jeux enfantins et ses amusemens puérils l'occupaient beaucoup trop, pour qu'elle pût faire quelque attention à mes souffrances.

Ma guérison fut longue, et ma convalescence ne fut pas exempte de douleurs.

Quand je fus complètement rétabli, je n'en trouvai pas moins désagréable ma privation d'auditoire ; et puisque j'avais épuisé vaine-

ment, pour m'en procurer un convenable, le nombre de femmes légitimes que la loi m'accordait, je me déterminai à user de la faculté que cette même loi me laissait encore de prendre des concubines en les achetant pour cet usage.

« Musulmans, dit le Prophète dans le saint » livre, outre vos femmes légitimes, l'indul- » gence divine permet encore que vos désirs » s'étendent sur les filles esclaves que vous au- » rez achetées.

» Mais gardez-vous d'exécuter avec elles » vos volontés par la violence, si elles croient » à l'islamisme, et abstenez-vous de celles qui » seraient déjà unies avec un époux, à moins » que cet époux ne soit un infidèle à la reli- » gion que Dieu vous a donnée.

» Vous qui croyez, vous pourrez faire usage » de votre propriété suivant vos désirs : Dieu » accorde cette condescendance à la faiblesse » des hommes; car Dieu connaît ce qui est ca- » ché dans leurs cœurs, mais il est indulgent » et miséricordieux. »

Je ne tardai donc pas à me présenter au bazar où se vendent les filles esclaves, pour y faire mes acquisitions.

Je n'eus que l'embarras du choix, et j'eus

tant de peine à me décider pour l'une plutôt que pour l'autre, que je ne rentrai chez moi qu'après avoir acheté les six jeunes filles dont les attraits avaient successivement attiré ma préférence.

Leurs noms étaient : *Mergânéh* (corail), *Guemyléh* (jolie), *Lattiféh* (caressante), *Heb-el-Mouchk* (grain de musc), *Ryhanéh* (basilic), et *Yemmaméh* (tourterelle).

Un eunuque noir me devint nécessaire pour la surveillance du jeune troupeau dont je venais d'enrichir mon bercail. Je fis aussi cette emplette à l'okel des *Gellabys*, et je rentrai chez moi avec une nombreuse compagnie.

Sûr maintenant de mon auditoire, et regardant comme impossible que mes acquisitions nouvelles pussent contrarier jamais, par la moindre répugnance, l'accomplissement des désirs vers lesquels me lançait irrésistiblement ma passion dominante, je ne pensai plus qu'à exécuter le nouveau plan que j'avais formé pour me satisfaire.

Au fond de mon jardin, était un kiosque assez élégant, où j'aimais à aller souvent respirer la fraîcheur qu'y entretenait un courant d'eau toujours renouvelé par une *Sakiéh*, que deux buffles mettaient en mouvement pendant

la journée. Ouvert de toutes parts, et recouvert par une treille sur laquelle une vigne vigoureuse étendait ses féconds rameaux, ce pavillon recevait de tous côtés l'air qui y circulait sans obstacle, et un sycomore d'une grosseur extraordinaire, s'inclinant pour étendre ses branches fortes et touffues au-dessus du toit de feuillage, défendait, par cette double couverture, au moindre rayon du soleil d'oser y pénétrer.

Les fleurs les plus odoriférantes entouraient ce séjour délicieux, et y apportaient, au moment de la brise du soir, des émanations parfumées qui embaumaient l'atmosphère.

Tel fut le théâtre que je choisis pour exercer mon talent narrateur devant mes six nouvelles esclaves.

Un soir, par mes ordres, elles se rendirent au kiosque du jardin, et là, appuyées sur des coussins, elles s'apprêtèrent à écouter le récit que leur maître daignait leur faire : je me plaçai moi-même au milieu d'elles ; une petite table, en marqueterie de nacre de perle et de bois de sandal, soutenait auprès de moi le chandelier d'argent sur lequel une bougie parfumée me fournissait la lumière nécessaire à ma lecture.

Le silence des jeunes beautés qui m'environnaient me parut un garant certain de leur attention, et cependant je crus nécessaire de leur réitérer les injonctions les plus sévères contre celles qui oseraient, en ma présence, céder aux tentations du sommeil.

Après avoir pris toutes ces précautions, je commençai en ces termes :

L'Homme qui n'a jamais ri.

Dans un des faubourgs de la ville royale de *Merou*, l'une des principales du *Khorassan*, était un vaste édifice ruiné, dont l'ancienne destination n'avait laissé aucune trace dans le souvenir des habitans. Aucun reste de colonnes ni d'architecture magnifique ne pouvait faire croire que ces débris fussent ceux du palais de quelque ancien roi, ou de quelque grand personnage de cette contrée : le peu de murs, dont quelques pans restaient encore debout, attestaient qu'ils avaient fait partie de constructions plus modernes, et qui paraissaient avoir renfermé plutôt les cellules et les magasins d'un caravanserail, que la demeure opulente où s'étalent le luxe des cours et la profusion des princes.

Un seul pavillon paraissait encore assez conservé pour être habitable, et quelques matériaux grossiers avaient été appliqués sans art, pour en rétablir la clôture endommagée par les efforts du temps et des élémens destructeurs.

Un soir, après la dernière prière, trois cheykhs, qui paraissaient être trois derviches, car ils étaient revêtus du costume particulier à cette profession, se trouvaient réunis auprès de l'humble porte, dont les ais mal assemblés formaient la seule défense extérieure de ce pavillon : ils semblaient, par les coups répétés qu'ils frappaient avec persévérance, désirer vivement d'obtenir la permission d'y être introduits.

Ce modeste pavillon, ou plutôt cette espèce de cabane, à moitié écroulée, était en effet habité : il servait de retraite au vénérable cheykh *Chems ed-dyn Abou-l- Faradj ebn-Djouzy*, qui, malgré son isolement des autres hommes, et la solitude absolue dans laquelle il passait sa vie depuis de longues années, n'en était pas moins connu des habitans de Merou, qui admiraient en lui réunies la piété envers Dieu et la bienveillance envers les hommes.

Sa porte n'était pas ouverte aux visiteurs indiscrets, aux discoureurs futiles; mais elle n'était jamais fermée pour le malheureux qui désirait des consolations, ni pour l'indigent qui avait besoin de secours et d'asile.

La renommée, dont jouissait, sans s'en douter, le derviche solitaire des ruines de Merou, n'était pas restée restreinte dans cette ville; elle s'était étendue jusqu'à *Balkh*, à *Nichabour*, à *Bakhraz*, à *Rey* et à la grande ville de *Hérat*.

C'est de cette dernière ville qu'étaient venus deux des cheykhs qui en ce moment frappaient à la porte de *Chems ed-dyn Aboul-Faradj*.

Le premier et le plus âgé de ces personnages, était le célèbre *Imam Fakhr ed-dyn Mohammed Ebn-Omar*, surnommé *el-Razy*, du nom de la ville de *Rey*, sa patrie, et qui s'était retiré à *Hérat*, qu'il habita jusqu'au terme de ses jours.

Son compagnon était le qâdy de *Hérat*, *Abd el-Megid*, que sa naissance dans cette ville avait fait surnommer *el-Heraouy*. Il avait souvent des discussions avec son ami *Fakhr ed-dyn*, et la différence de leur manière de penser s'étendit par la suite sur tant de points,

qu'ils finirent par se brouiller irrévocablement.

Le troisième, enfin, et le moins avancé en âge, s'était joint aux deux premiers dans leur route : c'était le cheykh *Seyf ed-dyn Sayd el-Soufy*, né dans la ville de *Bakhraz*, qu'il a illustrée par son zèle religieux.

La curiosité de vérifier tout ce que la renommée rapportait des qualités de *Chems ed-dyn Abou-l-Faradj*, les avait amenés dans la ville de Merou ; et ils brûlaient du désir de voir le derviche extraordinaire, dont on vantait à la fois les lumières et les bonnes actions, et qui de plus était connu généralement sous le nom singulier de *l'homme qui ne rit jamais*.

Chems ed-dyn Abou-l-Faradj vint, d'un pas lent, à la porte où les trois étrangers frappaient, l'ouvrit plus lentement encore, parut hésiter un moment à cette vue inattendue ; mais, sans doute prévenu en leur faveur par leur air vénérable qui paraissait mériter sa considération, il accepta leur visite, et leur offrit une hospitalité frugale dans le pauvre réduit qui lui servait de domicile.

Les trois cheykhs se nommèrent, et bientôt, par leurs questions multipliées, ils semblèrent manifester l'intention de sonder les principes et la doctrine de leur respectable hôte.

Seyf ed-dyn el-Soufy lui demanda d'abord à quelle corporation, à quel ordre de derviches ou de faquirs il appartenait, et pourquoi, s'il était membre de quelqu'une de ces communautés religieuses, il n'en portait pas les insignes.

Chems ed-dyn Abou-l-Faradj lui répondit:

« Frère! qu'importe le manteau
» Dont chaque homme ici-bas se décore ou se couvre ?
» L'emporte-t-il, quand du tombeau
» Le dernier séjour pour lui s'ouvre ?
» L'ange lui dira-t-il, au jour du jugement,
» *Quel était ton costume et ton habillement?*
» Non, mais il lui dira : Ton cœur fut-il sincère,
» Pur, résigné, juste, humain et pieux ?
» Et dans ce cœur miséricordieux,
» Ton frère a-t-il trouvé l'amour d'un frère?
» Le plomb caché sous l'or devient-il précieux ?
» Sous sa selle brillante, un cheval vicieux
» Est-il rendu meilleur par cette couverture ?
» Du faquir le haillon peut recéler encor
» L'injustice, la soif des plaisirs et de l'or.
» De l'homme le manteau change-t-il la nature ?
» Ainsi, crois qu'il n'importe en rien
» Que tu sois habillé de soie ou bien de bure :
» Revêts la soie, et FAIS LE BIEN. »

Seyf ed-dyn rougit en regardant le manteau et la robe de laine des *Soufys*, qu'il portait avec vanité, et garda le silence.

« Vénérable cheykh, dit le qâdy *Abd el-*

» *Megid* à son tour, hélas ! vous n'avez que
» trop de raison de ne pas vouloir vous fier
» à l'apparence. Que d'hommes, dont la con-
» duite nous semble timorée et les actions ver-
» tueuses, cachent, sous cet extérieur édifiant,
» un cœur corrompu et un cloaque infecté
» par tous les vices ! Quand on connaît aussi
» bien les hommes que vous paraissez les con-
» naître, combien ils doivent sembler con-
» damnables et dignes de mépris, même dans
» leurs bonnes actions, dont les motifs secrets
» ne sont que trop souvent bien différens de
» ceux dont ils se parent aux yeux du vul-
» gaire ! Combien vos jugemens doivent s'exer-
» cer avec sévérité sur l'espèce humaine tout
» entière ! »

Chems ed-dyn Abou-l-Faradj répondit au qâdy :

« Frère ! Dieu nous a dit dans son livre : Malheur !
» A l'homme dont le cœur pense mal de son frère,
» Et qu'une audace téméraire
» Rend le juge et l'accusateur
» De celui sur lequel le Dieu, son créateur,
» Tient encor suspendu son jugement sévère.
» Si ton frère fait bien, il est bon : et pourquoi
» Ne le croirais-tu pas meilleur encor que toi ?
» Quelle lampe à tes yeux ira prêter sa flamme
» Pour pénétrer dans le fond de son ame ?
» Peux-tu lire en son cœur quels défauts sont les siens ?

» Sans erreur et sans indulgence,
» Le flambeau de ta conscience
» Chaque jour te montre les tiens. »

Le qâdy ne fut pas moins confus que le *Soufy* à cette nouvelle réponse, et chacun d'eux ne trouva plus de questions à adresser au sage *Chems ed-dyn.*

L'*Imam Fakhr ed-dyn el-Razy*, s'adressant à son tour à *Chems ed-dyn :* « Vénérable » cheykh, lui dit-il, je n'oserai certainement » vous présenter aucune question; permettez- » moi seulement de vous exposer mon désir de » savoir pourquoi les habitans de cette pro- » vince vous désignent généralement par le » surnom de *l'homme qui n'a jamais ri.* »

Chems ed-dyn Abou-l-Faradj, se tournant vers *Fakhr-ed-dyn*, s'empressa de lui répondre : « Je suis loin, respectable imam, de » trouver indiscrètes votre demande et la cause » qui vous l'a dictée : car je sais que votre » question n'a pour motifs que votre piété sin- » cère et le désir louable de vous instruire de » choses utiles; mais que je suis loin de mé- » riter le surnom dont vous m'honorez ! Cette » qualification n'appartient qu'à mon ver- » tueux maître *Ata-Allah* (que Dieu le couvre » de sa miséricorde !); car, de même qu'il

» m'a précédé dans cette demeure et dans le » terme de sa longue carrière, de même aussi » il m'a précédé dans toutes les vertus que je » me suis efforcé d'acquérir. A lui seul doit » être donné le nom de *l'homme qui n'a ja-* » *mais ri.* Moi, je ne puis prétendre qu'à celui » de *l'homme qui ne rira plus jamais.*

» Je consens volontiers, ajouta-t-il, à vous » faire part de son histoire et de la mienne : » vous y verrez le motif de ces deux surnoms » différens; quant à moi, je n'ai été que trop » long-temps livré au rire et aux déceptions » de la vie. »

Ses auditeurs lui ayant témoigné le désir qu'ils avaient de l'écouter, et leur silence attentif l'invitant à reprendre la parole, le vieillard commença ainsi son histoire.

Histoire de Chems ed-dyn Abou-l-Faradj Ebn-Djouzy.

Mon père *Abd-allah el-Djouzy* était né dans la grande ville de *Samarqand.* Divers événemens le portèrent à quitter sa patrie, où il jouissait d'une haute considération, pour venir se fixer dans la ville royale de Merou, où j'ai pris naissance.

Il était opulent, ses richesses étaient considérables, et ses possessions immenses : à peine l'on pouvait compter le nombre de ses esclaves. Une foule de serviteurs remplissaient sa maison, qui était ornée avec la plus grande magnificence.

Au temps fixé pour le terme de ses jours, l'ange *Ezrayl* reçut son ame pour la déposer aux pieds de la clémence divine : je restai, à vingt-cinq ans, orphelin et maître d'une fortune si grande, que j'en ignorais les bornes : j'étais son seul fils et son seul héritier. A peine me vis-je en possession de mon riche héritage, que je me hâtai de jouir de la vie, en me livrant à tous les plaisirs ; les jours et les nuits n'étaient pour moi que la succession de nouvelles orgies.

Tu ne sais pas le nombre de tes jours;
Peut-être ils seront longs, peut-être ils seront courts :
En voyant sans regret comme tu le dépenses,
On pourrait croire que tu penses
Que le trésor du temps te durera toujours :

Bercé de folles espérances,
Au sein de faux plaisirs, de vaines jouissances,
Insensé! tu prétends du temps fixer le cours!
Hier n'est plus à toi, quand aujourd'hui t'échappe :
« Demain, dis-tu, demain : » demain la mort te frappe :
Adieu projets, plaisirs, grandeur, richesse, amours.

J'étais bien loin alors de faire ces sages réflexions. Tout entier à la soif insatiable des voluptés, j'épuisais, pour la satisfaire, les trésors immenses que j'avais reçus en héritage de mon père. Les mets les plus exquis, les liqueurs les plus enivrantes, en infraction des préceptes rigoureux de la loi, surchargeaient, inondaient les tables de mes festins ; le son harmonieux des instrumens de musique, les voix ravissantes des chanteuses et des danseuses, en retentissant dans le théâtre de mes débauches, y appelaient tous les amateurs de la corruption et du libertinage.

Les compagnons de cette vie licencieuse et si follement dépravée ne me manquaient pas; outre les concubines séduisantes qui étaient toujours assises à mes côtés, je me vis continuellement entouré d'amis prétendus, qu'attiraient sans cesse autour de moi mes profusions insensées et les plaisirs dont ma prodigalité les invitait à partager la jouissance.

Plusieurs années se passèrent dans ce cercle d'illusions décevantes ; je me croyais heureux, parce que le moindre de mes désirs n'était pas formé dans mon cœur, qu'il était satisfait aussitôt ; parce que de nombreux amis s'attachaient à ma fortune ; parce que

je jouissais encore dans la ville de la considération qu'avait méritée mon père, et que m'avait conservée l'éclat de l'opulence dont il m'avait transmis l'héritage. Je vivais au sein de tous les plaisirs, mes souvenirs ne me rappelaient que mes jouissances passées, l'avenir ne me promettait que des voluptés nouvelles.

Tous ces songes enivrans disparurent en un instant. J'avais dépensé sans compter ; je me trouvai tellement ruiné, que, voyant mes coffres entièrement vides, forcé de vendre successivement mes terres, mes maisons, mes meubles, mes bijoux, mes esclaves, mes belles concubines, je fus enfin réduit, pour subsister, à me dépouiller de mes propres vêtemens.

Dès le moment où mes amis de débauche avaient vu décliner ma fortune, ils avaient fui une maison dont la pauvreté avait chassé la profusion, et un ami duquel ils n'avaient plus à espérer dorénavant des présens, mais des demandes.

C'est aux rayons de la brillante aurore
Que des fleurs dont il se décore,
Le doux parfum enrichit le jardin :
Au soleil triomphant dont le feu la colore,

Chaque fleur, embaumant son radieux chemin,
Semble offrir un tribut divin.

Des dernières clartés bientôt le ciel se dore,
Épuisé, le soleil a touché son déclin;
La froide nuit étend ses voiles, et soudain
La vapeur embaumée en fuyant s'évapore :
La fleur avare a refermé son sein;
Son parfum, pour s'épandre, attend le lendemain
Q'un autre soleil luise encore.

J'étais donc seul, plongé dans la plus profonde misère, sans ressources, et sans connaître aucune occupation dont le produit pût me soustraire aux tortures des besoins les plus pressans.

Ne sachant rien faire pour gagner ma vie, je me décidai à m'offrir comme portefaix.

Le peu de forces qu'annonçait mon corps amolli, me fit rebuter avec dédain dans tous les bazars, par les négocians à qui je présentai mes services.

Désolé et prêt à me livrer au désespoir, j'étais assis tristement sur une pierre, à la porte d'un des okels où je venais d'être refusé, en proie aux réflexions les plus amères, et cherchant vainement une planche salutaire qui pût au moins sauver ma vie dans mon fatal naufrage. Un vieillard s'arrêta près de moi, me

considéra quelque temps avec attention, et me dit : « Porteur, pourquoi n'as-tu ni panier » ni cordes? Ignores-tu que tout métier a ses » instrumens nécessaires pour faciliter le tra- » vail et le rendre plus utile ? »

Je levai les yeux vers le vieillard; ils étaient baignés de larmes, mais ils remarquèrent la stature vénérable de celui qui m'adressait la parole, sa longue barbe blanche, et ses yeux, brillans encore de tout le feu de la bienveillance, qu'il tenait fixés sur moi.

« Hélas! bon vieillard, lui répondis-je d'une » voix timide, ma pauvreté ne m'a pas permis » de faire ces acquisitions si peu coûteuses : » hier j'étais riche, assis devant une table vo- » luptueuse, entouré d'amis, ou plutôt de flat- » teurs dévorans; aujourd'hui je suis pauvre, » seul, et la faim me consume. J'ai offert mon » travail aux négocians opulens des bazars et » des okels; nul n'a daigné me permettre d'ac- » quérir par mes sueurs le pain et les vêtemens » qui me sont nécessaires.

» — Jeune homme, me dit le vénérable vieil- » lard, je ne te connais pas; mais mon cœur » bat pour toi, tu es malheureux : lève-toi et » suis-moi.

» — O mon père! m'écriai-je, ô frère de

» mon père ! je vous suivrai avec joie ; et ,
» quel que soit le travail que vous exigerez de
» moi , je ne regarderai aucune fatigue comme
» trop forte pour payer les secours que voudra
» bien m'accorder votre compassion si misé-
» ricordieuse.

» — Mon fils, repartit le vieillard , ton tra-
» vail ne sera pas assez fatigant pour surpasser
» tes forces : j'habite une maison retirée dans
» le faubourg de Merou, et j'y suis réuni à
» neuf autres vieillards plus âgés que moi ; tu
» seras notre compagnon , non notre servi-
» teur : mais, comme tu seras le plus jeune,
» c'est sur toi que retombera la plus grande
» partie des travaux journaliers auxquels nous
» nous livrons en commun : du reste, ta nour-
» riture , ton vêtement, ta manière de vivre,
» n'auront aucune différence avec les nôtres. »

Je me levai vivement, je baisai la main droite du vieillard que le sort propice avait amené auprès de moi, et en route j'appelais sur sa tête toutes les bénédictions du ciel.

La maison où il me conduisit était celle dont maintenant les ruines m'entourent; elle était vaste alors, commodément , mais simplement bâtie. Nulle recherche n'en décorait l'intérieur; mais elle n'était dépourvue d'au-

cune des choses nécessaires à la vie. De vastes jardins l'entouraient, et les fenêtres des appartemens intérieurs en tiraient un agréable ombrage.

Le vieillard m'arrêta à la porte, et me demanda le serment, non-seulement de ne jamais rien révéler, tant qu'il vivrait, de ce que je verrais dans les habitudes de sa maison, mais encore de ne faire aucune question indiscrète sur ce qui pourrait m'y paraître extraordinaire, et d'attendre, sans les provoquer, les explications dans lesquelles mes nouveaux associés croiraient convenable d'entrer avec moi.

« Votre volonté, ô mon père, m'écriai-je, » sera toujours un ordre sacré pour le fils de » votre généreuse affection; mon cœur rati- » fiera tous les engagemens que proféreront » mes lèvres : je suis votre fils, et vous êtes » mon père.

» — Oui, répondit le vieillard avec bonté, » oui, tu seras le fils de mon affection, et si » mon cœur compatissant me rend le frère de » tous les hommes, je veux être un père pour » toi; et c'est ta main qui me fermera les yeux, » quand ils auront cessé d'être éclairés par la » lumière terrestre. »

Je fis le serment qui m'était demandé, et la porte s'ouvrit devant nous.

Je vis les neuf autres vieillards : tous me semblèrent bons et affectueux; leurs longues barbes blanches attestaient que le nombre de leurs années n'était pas moindre que celui du respectable *Ata-Allah*, mon introducteur; ils me donnèrent les vêtemens qui m'étaient nécessaires : ces vêtemens furent semblables à ceux qu'ils portaient eux-mêmes.

Les dix années qui suivirent ma réclusion volontaire au milieu d'eux, furent heureuses et tranquilles. Notre genre de vie était simple, régulier et monotone.

Plus je connus mes compagnons, plus je m'attachai à eux; ils étaient réellement vertueux, pieux sans affectation, sévères pour eux-mêmes, indulgens pour les faiblesses des autres, et leur bienfaisance était inépuisable pour tous ceux dont les besoins la réclamaient.

Ce qui me frappa surtout, ce fut l'air soucieux et triste qui ne cessait jamais de régner sur leur physionomie, et je fus étonné de les voir se réunir à des époques fixées, pour méditer et pleurer en silence.

Dans ces réunions, nulle parole n'était prononcée, et le moindre des gestes semblait leur

suffire pour se faire comprendre mutuellement leurs pensées.

Retenu par mon serment, je n'osai, malgré ma curiosité, me permettre la moindre question sur ce sérieux continu et sur ces accès de tristesse si extraordinaires.

La onzième année, un des vieillards mourut. Dans les instans qui précédèrent sa mort, sa physionomie s'éclaircit, ses pleurs cessèrent de couler; et le moment qui éteignit le flambeau de ses jours me parut le plus joyeux de tous ceux qui s'étaient écoulés pendant sa longue carrière.

L'autre année, un second vieillard mourut encore; la troisième et les suivantes nous enlevèrent successivement un compagnon; et quand la neuvième fut écoulée, je restai seul avec le vertueux *Ata-Allah*, mon premier bienfaiteur.

Il ne tarda pas à reconnaître les symptômes avant-coureurs de sa fin prochaine, et me faisant approcher de son lit de mort :

« Mon fils, me dit-il, le temps fixé par les » volontés de Dieu, pour la dissolution de ce » faible corps, est arrivé; je vais quitter ce » fils que la Providence m'avait donné pour » me rendre les derniers devoirs de la sépul-

» ture, dont mes propres mains se sont acquit-
» tées envers mes neuf respectables amis. »

Ces paroles firent couler de mes yeux d'abondantes larmes, et j'humectai de mes pleurs les mains glacées de mon bienfaiteur mourant.

« Mon fils, ajouta-t-il d'une voix affaiblie,
» vous allez hériter de tout ce que renferme
» cette maison : il est temps que je vous en dé-
» couvre les secrets, que j'avais dû vous lais-
» ser jusqu'à ce jour inconnus.

» J'ignore le lieu et les auteurs de ma nais-
» sance; je n'avais pas encore trois ans, lors-
» que je fus trouvé exposé à la porte de la
» maison que nous habitons maintenant.

» Ceux qui faisaient leur demeure de cet
» édifice, me reçurent comme un présent du
» ciel, confié à leurs soins par la Providence
» divine, et me donnèrent le nom d'*Ata-Allah*
» (don de Dieu), que j'ai toujours porté depuis.

» Il est inutile de vous faire connaître les
» circonstances qui avaient fait renoncer mes
» bienfaiteurs à la société humaine, et ma
» mémoire affaiblie ne pourrait peut-être pas
» m'en retracer exactement les détails; sachez
» seulement que, s'ils avaient fermé leurs yeux
» aux vanités du monde, leur goût à ses mets
» délicats, leur odorat à ses parfums enivrans,

» leurs oreilles ne furent jamais sourdes aux » plaintes des malheureux ; jamais leurs pieds » ni leurs mains ne manquèrent d'activité » pour soulager les maux de leurs semblables.

» Je grandis au milieu de véritables frères » attentifs et affectueux ; les vieillards que » vous avez vus succomber à leur grand âge, » étaient alors les plus jeunes de mes compa- » gnons.

» Quand je fus en âge de comprendre la » valeur d'un serment, on me demanda celui » de ne révéler qu'après la mort du dernier » de mes compagnons, et, s'il était possible, » qu'au moment de ma propre mort, les se- » crets de la maison que je devais habiter » toute ma vie.

» J'ai tenu religieusemont mon serment. » J'ai peu d'instans encore à vivre : après ma » mort, vous pourrez voir à votre tour le spec- » tacle qui avait frappé avant les miens les » yeux de nos compagnons, et que j'ai pu » considérer une fois moi-même.

» Écoutez maintenant mes dernières décla- » rations, et que la curiosité que j'ai remar- » quée en vous soit enfin satisfaite, quand » mes yeux seront clos du dernier sommeil.

» Dans la seconde des cours de cette maison,

» vous avez dû remarquer cent portes; elles » servent de fermeture à cent salles différentes : » vous pourrez pénétrer autant de fois que » vous le voudrez dans les quatre-vingt-dix-» neuf premières salles.

» Mais l'entrée de la centième porte ne » vous est permise qu'une fois seulement pen-» dant tout le cours de votre vie, et vous y » apprendrez la cause, jusqu'à présent igno-» rée de vous, de nos habitudes sérieuses et » de notre réunion extraordinaire à certaines » époques.

» Que le Dieu bienfaisant et miséricordieux » vous comble de toutes les faveurs qu'appelle » sur la tête d'un fils chéri la bénédiction d'un » père mourant ! »

Le vieillard cessa de parler, et expira entre mes bras.

Je récitai sur son corps les prières qu'ordonnait la religion, et j'accomplis toutes les cérémonies légales avant de confier son corps inanimé à la terre.

J'étais seul, et quelques jours se passèrent avant que je pusse faire jouir enfin mes yeux du spectacle dont la concession excitait d'autant plus les désirs de ma curiosité, qu'elle m'avait été plus long-temps interdite.

Je me décidai un jour à ouvrir les premières portes : les unes renfermaient des provisions de bouche, les autres des médicamens, des instrumens de mathématiques et de chirurgie, des livres sur toutes les sciences utiles, des vêtemens, quelques sommes d'argent, enfin tous les moyens de continuer les fonctions de la bienfaisance active, dont mon héritage me déléguait l'exercice.

Les quatre-vingt-dix-neuf portes furent successivement ouvertes; j'hésitais, sans trop savoir pourquoi, à ouvrir la centième; je m'y déterminai pourtant.

Je l'ouvris d'une main tremblante, et d'abord je ne vis absolument rien; les ténèbres les plus épaisses remplissaient tout l'intérieur de la salle; elles s'éclaircirent peu à peu, et voici le spectacle qui s'offrit à ma vue :

Je vis, au milieu de nuages que formait encore la vapeur qui se dissipait, un spectre ayant mes traits et toute ma ressemblance; ou plutôt je me vis moi-même revêtu des riches habits que je portais dans le temps de mon luxe et de mes profusions insensées.

J'étais placé sur l'arche immense d'un pont dont la longueur incommensurable s'étendait au dessus d'un abîme épouvantable, dont la pro-

fondeur me fit frémir; ce pont, sur lequel j'étais ainsi comme suspendu, n'avait de largeur que l'épaisseur d'un cheveu ou du tranchant du sabre le mieux affilé. J'étais contraint, par une force irrésistible, de le traverser tout entier; et, ce qui augmentait encore ma frayeur et devait rendre mon heureux trajet impossible, c'était une longue chaîne attachée à chacun de mes pieds, et formée de tous les corps, entrelacés les uns aux autres, des amis de débauche, des chanteuses, des danseuses et des concubines qui avaient bu autrefois avec moi dans la coupe des excès et du libertinage.

Au-dessous de moi, et dans des tourbillons de flammes dévorantes, j'apercevais d'autres coupables dont la chute avait précédé la mienne, et dont les cris féroces semblaient m'appeler pour partager leur triste sort; ils semblaient déjà se réjouir de la terrible catastrophe qui allait me précipiter au milieu d'eux, et à laquelle rien ne paraissait pouvoir me soustraire.

Hors de moi, je me hâtai de refermer la fatale porte, et l'impression que me fit cette apparition cruelle aurait été bien suffisante pour m'éloigner à jamais de cette porte terrible,

quand bien même je n'aurais pas su que cette vue ne m'était permise qu'une seule fois.

J'ai vécu depuis, seul avec mon repentir, et n'ayant continué d'autres relations avec ce monde, que j'avais trop aimé, que par les secours et les consolations que j'ai toujours cherché à répandre sur ceux de mes frères qui me paraissent en avoir besoin.

Telles étaient mes occupations, lorsque les hordes des Turks sont venues envahir ces provinces, et devinrent les maîtres de la ville de Merou.

Peuple impie et féroce, ils n'aiment que le sang,
Et leur main ne connaît qu'incendie et pillage;
L'infidèle, le musulman,
Tour à tour en proie à leur rage,
Périt, enveloppé dans le même ravage :
Leur cœur, plus dur que n'est le diamant,
Jamais à la pitié n'ouvrit aucun passage.

Ils n'ont de l'homme que le nom,
Et les traits effrayans de leur hideux visage,
Leurs furieux transports, leur barbare langage,
Dans chacun d'eux nous font voir un démon,
Dont l'effort a brisé l'infernale prison
Pour venir nous punir des crimes de notre âge.

Leur dévastation s'est étendue sur toute cette maison, et c'est par eux qu'elle a été réduite au monceau de ruines que vous voyez.

Toutes les portes furent enfoncées; mais, quand ils eurent brisé la centième, le bâtiment entier s'écroula sur leurs têtes, et tous ceux qui s'étaient emparés de cette maison y périrent.

J'attends maintenant avec confiance et résignation le moment où Dieu daignera me réunir à mon vénérable maître *Ata-Allah*. La vie la plus longue est bien courte, mais Dieu est clément et miséricordieux.

—

Chems ed-dyn se tut. Ses hôtes gardèrent avec respect un silence religieux, se livrant aux réflexions profondes que son récit extraordinaire avait fait naître dans leurs ames.

Ils quittèrent le lendemain la ville de Merou pour retourner dans leur patrie; mais ils n'oublièrent jamais le vertueux *Chems ed-dyn Abou-l-Faradj ebn-Djouzy* et les sages instructions dont il avait bien voulu leur accorder la faveur inestimable.

Continuation de l'histoire d'Abd-êrrahmân.

Ma lecture n'avait pas été interrompue par le moindre bruit. Quand elle fut terminée, je vis que mon auditoire était disparu.

Chacune de mes jeunes esclaves, en sentant les premières atteintes de l'assoupissement, et craignant, d'après mes injonctions sévères, de s'y livrer sous mes yeux, s'était échappée adroitement, sans bruit, par une fuite successive, du pavillon ouvert de toutes parts, et je me trouvai seul avec la dernière d'entre elles, *Yemmaméh*, que le sommeil avait saisie avant qu'elle pût imiter la retraite furtive de ses compagnes.

Je m'écriai aussitôt, et me levai vivement; mais mon mouvement brusque renversa le guéridon léger sur lequel était posée la bougie, mon unique lumière, et je me trouvai tout-à-coup dans les ténèbres.

L'éclat de ma voix réveilla en sursaut la dormeuse et la remplit d'épouvante : poussant aussitôt elle-même un grand cri, sans pouvoir rassembler ses idées encore troublées par les vapeurs de son assoupissement, et s'enfuyant à son tour précipitamment, elle alla rejoindre les cinq autres.

Je voulus la suivre au milieu de l'obscurité du jardin, et ma tentative fut pour moi bien malheureuse : les ombres de la nuit m'empêchaient de bien déterminer la situation des lieux que je parcourais à tâtons, et j'étais trou-

blé moi-même par l'obscurité inusitée, au sein de laquelle je me trouvais.

J'errai quelque temps dans diverses directions, sans pouvoir bien reconnaître le chemin que je devais suivre pour me rapprocher de la maison. La terre manqua subitement sous mes pieds, et je tombai, sans pouvoir me retenir, au fond de la citerne, ou plutôt du réservoir où se versaient les eaux de la *sakiéh* qui arrosait le jardin.

La commotion violente et la douleur la plus aiguë étouffèrent d'abord les cris que je voulus pousser, et me privèrent de toute espèce de force, sans cependant me faire entièrement évanouir.

Quand je pus ensuite élever la voix, tous mes efforts pour appeler du secours furent inutiles, et je ne pus parvenir à me faire entendre au milieu du sommeil auquel toute ma maison était livrée, à cette heure avancée de la nuit.

Je renonçai à renouveler mes efforts impuissans, et je restai dans ma position douloureuse jusqu'au moment où l'aurore commença à paraître.

J'entendis alors la voix perçante du *mouezzin*, qui, suivant la coutume consacrée, du haut du minaret de la mosquée voisine, faisait

entendre ces mots pour appeler les fidèles à la première prière du jour.

« Dieu est grand, Dieu est grand! il n'y a » pas d'autre Dieu que lui, et *Mahomet* est » son prophète.

» Dieu est grand! ô musulmans, hâtez-vous » de quitter vos couches pour venir au temple » sacré.

» A la prière! à la prière! échangez votre » sommeil contre l'invocation du Dieu qui ne » dort pas.

» L'aurore va paraître; qu'elle soit pour » vous le signal des adorations et des devoirs » de votre culte.

» A la prière! à la prière! Dieu est grand et » *Mahomet* est son prophète! »

Rassemblant aussitôt toutes mes forces, je m'empressai d'élever ma voix, et je ne craignis pas d'interompre les religieuses exhortations du *mouezzin*.

« O musulmans, m'écriai-je, prenez pitié de » votre frère, hâtez-vous de le tirer du puits » profond où il va périr!

» O musulmans, hâtez-vous, car si vous tar- » dez, sa mort est certaine.

» A mon secours, musulmans, mes frères, » à mon secours! »

Le *mouezzin* avait suspendu sa pieuse allocution, dès le moment où il avait pu entendre les accens plaintifs de ma voix se mêler à la sienne; mes cris réussirent enfin à se faire remarquer.

Le jour commençait déjà à répandre sa clarté, mes esclaves s'éveillèrent : ils reconnurent la voix de leur maître, et s'empressèrent d'accourir du côté où elle les appelait. Leurs recherches les conduisirent au bord de la citerne, au fond de laquelle j'étais gissant.

Ils se hâtèrent aussitôt d'apporter les cordages et les échelles nécessaires pour descendre dans le piége fatal où je m'étais précipité moi-même, et on parvint, non sans quelque peine, à m'en retirer; mais j'étais transi de froid, en proie à une fièvre violente, et une de mes jambes, qui était brisée par plusieurs fractures, me faisait souffrir des douleurs véritablement atroces, qu'augmentaient encore les mouvemens employés à me secourir.

—

DIXIÈME SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abd-errahmân.

Ma guérison fut moins longue que je n'aurais pu le craindre : il est vrai que je me gardai bien d'appeler les secours du savant médecin aux soins duquel ma pauvre *Alyméh* avait dû sa dernière imperfection. Cependant, malgré tous les soins de mon nouveau docteur, la fraîcheur de l'eau dans laquelle j'avais si long-temps été plongé, avait retiré mes nerfs; et, quoique ma jambe eût été parfaitement remise, je suis demeuré boiteux.

Mais un nouveau désagrément m'attendait encore à ma convalescence.

Le *mouezzin*, que mes cris dolens avaient interrompu dans son ministère, avait été violemment scandalisé d'une interruption qui lui parut irrespectueuse et attentatoire à ses fonctions sacrées. Abrégeant son interpellation pieuse, il s'était hâté d'aller porter à l'imam de

la mosquée ses plaintes contre l'impie qui avait osé mêler ses cris profanes aux modulations de ses accens religieux.

L'imam avait partagé le zèle et la sainte colère du *mouezzin*, et avait transmis avec empressement au *mollah* la dénonciation qui venait de lui être faite.

Mon état de maladie avait retardé les moyens de rigueur qui avaient d'abord été proposés pour châtier mon irrévérence criminelle; mais, quand je fus rétabli, on m'apporta l'ordre de me présenter devant le *mollah*. Il me réprimanda sévèrement; cependant il ne repoussa pas entièrement mes excuses, et consentit à borner ma punition à une aumône considérable, qu'il m'enjoignit de distribuer aux pauvres de la ville : du reste, mon aventure n'eut pas d'autres suites fâcheuses.

Mes premières calamités m'avaient fait faire, comme je l'ai déjà dit, des réflexions assez sérieuses; mais, mon esprit abusé n'avait considéré que ces calamités elles-mêmes, et s'était arrêté à leurs causes immédiates et prochaines, sans remonter, ainsi que j'aurais dû le faire, aux premières sources d'où était découlé tout le mal, c'est-à-dire à ma folle passion de raconter aux autres des histoires, et

à ma persuasion ridicule que mes récits devaient leur faire goûter le même plaisir que j'en éprouvais moi-même.

Dans les dernières catastrophes qui avaient suivi les premières, je n'avais plus même livré mon esprit à aucune réflexion : tout entier à la poursuite pour laquelle les différens obstacles que je rencontrais successivement ne faisaient qu'exciter de plus en plus mon obstination insensée, je n'avais plus considéré que les moyens d'écarter toutes les entraves qui pouvaient arrêter ma course aveugle, osant me flatter, dans mon espoir présomptueux, que je parviendrais enfin, par mes précautions prudentes et mon habileté, à détourner la fatalité qui semblait s'attacher à toutes mes tentatives d'une manière si irrévocable.

Cette fois je fis pourtant des réflexions plus mûres. Je commençai à me douter que j'avais eu tort de laisser si fortement enraciner dans mon cœur cette plante malfaisante d'une loquacité inopportune et inconsidérée, qui, en étouffant tous mes autres désirs, toutes les jouissances qui m'étaient permises, m'avait déjà produit des fruits si amers, et dont les feuillages narcotiques, si je les laissais croître davantage, finiraient peut-être, en comblant

la mesure de leur influence empoisonnée, par me couvrir moi-même de l'ombre destructive de la mort.

Je pensai donc que je devais me résigner à cesser cette lutte impuissante avec le destin qui me maîtrisait, et qu'il était convenable de me borner dorénavant à lire, moi seul et pour moi seul, ces histoires que je m'étais opiniâtré à raconter aux autres.

« Les paroles que tu contiens dans ton sein
» sont tes esclaves, dit le proverbe du sage;
» mais les mots que ta langue a prononcés de-
» viennent pour toi des maîtres tyranniques,
» dès qu'ils sont sortis de ta bouche. »

Reconnaissant donc que tous les malheurs qui m'avaient frappé ne provenaient que de ma propre faute, et devenu plus indulgent pour les autres, à mesure que je me jugeais plus sévèrement moi-même, je résolus de me réconcilier franchement avec tous ceux dont je m'étais imaginé avoir eu justement à me plaindre dans mes diverses mésaventures précédentes : j'avouerai, en effet, que mon cœur n'avait pu s'empêcher de conserver jusqu'alors contre eux quelque sentiment d'une haine cachée et d'une rancune vindicative.

J'enveloppai dans ce pardon et dans cette

réconciliation générale l'*imam* de la mosquée voisine, le *mollah*, le médecin d'*Alyméh*, le *mohtesseb*, l'*aga* des janissaires, et même mon fripon de cousin, qui avait eu bien vite dépensé l'argent qu'il m'avait volé, et qui était tombé de nouveau dans une détresse que je croyais devoir suffire à sa punition.

Je fis toutes les avances nécessaires pour l'exécution de ce projet pacificateur, et un grand repas fut destiné à sceller d'une manière plus authentique l'oubli entier de tout sentiment d'inimitié.

Au jour indiqué, le *mohtesseb*, l'*aga*, le *mollah* et l'*imam* ne purent se rendre à mon invitation; mais ils m'envoyèrent, pour les remplacer, leurs fils ou quelqu'un de leurs plus proches parens.

Je voulus cependant, par une dernière expérience, m'assurer si la vertu soporative de mes histoires, que je ne pouvais plus mettre en doute, existait réellement dans les récits eux-mêmes, ou dans la personne du narrateur; si même je ne devais pas l'attribuer uniquement aux mauvaises dispositions des auditeurs eux-mêmes.

Mais voulant être à portée de former à ce sujet un jugement que je pusse croire impar-

tial, et qui fût réellement à l'abri de toute influence étrangère et de toute préoccupation, je résolus de ne pas lire moi-même cette dernière histoire, mais de la faire lire devant moi et devant l'assemblée : je me promettais bien ainsi d'examiner scrupuleusement les divers symptômes d'engourdissement que j'apercevrais sur la physionomie des divers auditeurs, surtout d'être attentif aux impressions progressives que je pourrais éprouver moi-même à cette lecture, qui devait être enfin la dernière, et que je ne me permettais encore que pour fournir un champ à mes observations expérimentales.

Lorsque j'avais acheté mon vieux eunuque noir, ce qui m'avait fait lui donner la préférence sur d'autres, était la circonstance qu'il savait lire et écrire : le maître auquel il avait appartenu dès son enfance, et après la mort duquel il avait été mis en vente, lui ayant fait acquérir ces deux connaissances, pour l'employer à l'administration de ses affaires, tant intérieures qu'extérieures.

Ce fut sur lui que je jetai les yeux pour faire cette lecture devant moi et mes convives ; mais mon cousin, qui m'avait témoigné un repentir dont la sincérité me paraissait évidente,

me donna en cette occasion une preuve de son amitié et de sa déférence, en me proposant de commencer lui-même cette lecture, et de ne se faire remplacer par mon eunuque que quand la fatigue le forcerait à lui céder ses fonctions de lecteur.

Les trois femmes qui me restaient depuis la fuite de *Zaharah*, *Yemmaméh*, *Ouerdéh* et leurs compagnes, les esclaves employées au service intérieur de mon harem, devaient assister à cette lecture dans une pièce attenante, séparée de la salle générale par un grillage et un épais rideau : faisant ainsi partie de mon auditoire, elles m'offraient, de leur côté, une extension à ce champ sur lequel je voulais établir mes épreuves.

Mon cousin prit mon cahier, chacun parut comme moi prêt à écouter, et la lecture commença.

Les trois Faddels.

Le nom de *Faddel* a été porté par trois personnages qui ont vécu dans le même temps, sous le khalyfat du célèbre *Haroun-el-Rachyd* et de ses deux fils, *el-Amyn* et *al-Mamoun*. Cette conformité de nom a été pour

eux comme le cachet de la destinée dont le type s'est manifesté en eux par des vicissitudes étonnantes de fortune et par des aventures singulières.

Le premier était *Faddel ben-Yahia*, de la famille des Barmékides, et frère de l'illustre *Giafar*, dont il partagea la puissance et les malheurs.

Le second, *Faddel ben-Sahal*, fut longtemps premier vizir d'*al-Mamoun*, dont il avait suivi la mauvaise fortune avant qu'il parvînt au khalyfat; mais, par la suite, il tomba dans la disgrâce de son maître, que plusieurs historiens ont même accusé de ne pas avoir été étranger à la mort de son ancien vizir.

Le troisième enfin, *Faddel ben-Raby*, eut d'abord tout pouvoir sous le khalyfat d'*él-Amyn*, dont il était le premier vizir; et, après avoir été contraint de fuir et de chercher un asile contre le mécontentement d'*al-Mamoun*, il finit sa carrière dans les grandeurs et les dignités de la cour de ce dernier prince.

Voici quelques-unes des aventures qui ont signalé la vie de ces trois personnages remarquables.

Le Barmékide.

Faddel ben-Yahia semblait enorgueilli de la faveur éclatante dont le khalyfe l'avait comblé, ainsi que les autres membres de sa famille; mais il se montrait en toutes ses actions aussi libéral que superbe.

Un de ses amis les plus familiers prit un jour la liberté de lui faire quelques représentations sur ce défaut, qui entachait toujours sa munificence.

« Ma fierté et ma libéralité ne sont pas plus » des défauts l'une que l'autre, répondit *Faddel*; l'exemple d'*Amarah ben-Hamzah* m'a » donné ces deux qualités, qui maintenant » sont devenues les attributs inhérens et indélébiles de mon caractère; l'impression pro- » fonde qu'a laissée dans mon esprit l'admi- » ration qu'*Amarah* m'a inspirée, a créé en » moi des habitudes qui sont devenues une se- » conde nature.

» Mon père, *Yahia ben-Khaled*, ajouta » *Faddel*, était, à la première époque de sa » fortune, gouverneur d'une des provinces » soumises à l'autorité des khalyfes.

» Le vizir qui administrait alors l'empire,

» et qui était loin d'aimer mon père, lui » adressa l'ordre formel de verser sur-le- » champ, et d'avance, au trésor impérial, la » somme à laquelle s'élevaient les contribu- » tions de la province, avant que mon père » les eût recueillies lui-même.

» Mon père se trouva dans un embarras d'au- » tant plus grand, qu'il sentit bien que le seul » motif d'un ordre si tyrannique était moins le » besoin présent du trésor, que l'intention d'en » faire l'occasion de son accusation et de sa » ruine totale.

» Il s'efforça donc de rassembler les som- » mes demandées, en vendant tout ce qu'il » possédait, et en épuisant les bourses que » ses amis lui ouvrirent avec zèle et dévoue- » ment; mais il fut bien loin de pouvoir com- » pléter le paiement qu'on exigeait de lui à » l'époque déterminée.

» Dans cette extrémité, il ne restait à mon » père d'autre ressource que dans les secours » d'*Amarah ben-Hamzah*, le plus riche pro- » priétaire de sa province, et dont l'opulence » comme la générosité étaient justement van- » tées; mais la plus grande froideur avait tou- » jours régné entre *Amarah* et mon père, et » une inimitié secrète, un mécontentement

» réciproque, semblaient avoir toujours pré-
» sidé à leurs relations mutuelles.

» La nécessité des conjonctures, où il s'a-
» gissait de sa fortune, et peut-être même de
» sa vie, réduisit mon père à tenter ce dernier
» moyen, en désespoir de cause. J'étais fort
» jeune alors; il m'envoya chez *Amarah*.

» Je me présentai avec timidité. *Amarah*
» était appuyé sur de riches coussins, placés
» sur de magnifiques tapis de Perse, qui recou-
» vraient l'élégante mosaïque en marbres pré-
» cieux de diverses couleurs dont était décoré
» le sol de son splendide appartement : je m'ar-
» rêtai humblement au bas de l'estrade où sié-
» geait *Amarah*, et je lui présentai mes saluts
» au nom de mon père; mais il dédaigna de
» me répondre, et, loin de me témoigner la
» moindre politesse, il tourna son visage du
» côté de la muraille, sans m'honorer à peine
» d'un seul regard.

» Décontenancé et découragé d'un tel ac-
» cueil, j'exposai, d'une voix basse et en peu
» de mots, le besoin pressant où se trouvait
» mon père, et l'espoir qu'il avait osé former,
» que le riche *Amarah* ne refuserait pas de
» venir à son secours.

» *Amarah* me laissa long-temps debout sans

» réponse, et paraissait s'occuper de toute au-» tre chose que de ma présence.

» *Je verrai*, me dit-il enfin, en m'indi-» quant, par un signe hautain, qu'il était temps » de me retirer.

» Je sortis, en effet, mais sans aucune espé-» rance, et n'attendant aucun succès d'une » demande qui avait été reçue avec tant de » dédain, et une mauvaise volonté si évidem-» ment exprimée.

» Je n'osai pas même retourner sur-le-champ » chez mon père, et je pris le chemin le plus » long pour rentrer à la maison, pensant que » je lui rapporterais toujours assez tôt la mau-» vaise nouvelle que j'hésitais à lui annoncer.

» J'arrive à la porte de mon père; je la vois » embarrassée par une longue suite de mulets » et de chameaux chargés de coffres pesans; » étonné, je m'informe, et j'apprends que ces » coffres, envoyés par *Amarah*, au même » instant où je le quittais désespéré, conte-» naient bien au-delà des sommes que j'avais » demandées de la part de mon père.

» Je me hâtai alors d'aller auprès de lui, et » je me gardai bien de lui parler de la mau-» vaise réception qui m'avait été faite.

» Mon père satisfit l'exigence du perfide vi-

» zir, et s'occupa de réunir les contributions
» annuelles de la province. Leur rentrée suc-
» cessive l'eut mis bientôt en état de restituer
» au riche et obligeant *Amarah* les avances
» qu'il lui avait faites avec une générosité si
» salutaire.

» Il regarda comme son premier devoir
» d'exécuter cette remise. Je fus chargé par
» lui, en même temps, de faire conduire avec
» moi chez *Amarah* les chameaux qui por-
» taient l'argent, et de lui offrir, de la part de
» mon père, tous les hommages de sa recon-
» naissance pour le service éminent qu'il en
» avait reçu.

» A peine *Amarah* eut-il entendu quelques-
» unes de mes premières paroles, et compris
» la remise dont il s'agissait, que, se levant
» brusquement : « Qu'est-ce ? me dit-il, votre
» père me prend-il pour son banquier ou son
» intendant ? Remportez vite cet argent, et
» que je n'en entende plus jamais parler; allez,
» et que Dieu vous conduise. »

Voici encore un trait remarquable de la libéralité de *Faddel ben-Yahia*, raconté par *Mondir ben-Moghaïrâh :*

« J'étais, dit-il, tombé dans une profonde
» misère, et je quittai Damas, ma patrie,

» pour venir à Baghdad, avec mes enfans et » mon vieux père, dans le temps que *Faddel* » le Barmékide jouissait de la plus grande fa- » veur auprès du khalyfe *Haroun el-Ra-* » *chyd.* A mon arrivée, je plaçai mes enfans » et mon père à la porte de la grande mos- » quée, et je parcourus la ville pour chercher » fortune.

» Je vis, à la porte d'un palais magnifique, » un rassemblement de personnages distin- » gués, qui me semblèrent se réunir pour une » fête ou pour un festin : la faim qui me pres- » sait me porta à me mêler dans la foule. La » porte du palais s'ouvrit, et j'entrai avec eux » jusque dans la salle du repas.

» Chacun des convives se mit à table, et je » n'hésitai pas à m'y placer moi-même. Je me » hasardai cependant à demander à celui qui » était auprès de moi le nom du maître de ce » palais, et il me répondit qu'il se nommait » *Faddel* le Barmékide.

» Ma question me faisait évidemment re- » connaître pour étranger; cependant on ne » laissa pas de me souffrir avec les autres à la » table du festin, et de me présenter une as- » siette d'or, comme à tous les convives. Je » reçus de même, après le repas, deux sa-

» chets de parfums que chacun devait empor-
» ter avec l'assiette d'or.

» On se sépara, et je me dirigeais vers la » porte lorsque je fus arrêté par un des escla- » ves de la maison. Je crus d'abord qu'on » voulait me faire restituer ce que j'empor- » tais; mais l'esclave me dit seulement que » *Faddel*, son maître, voulait me parler.

» Je me rendis à cette invitation, et *Faddel* » me dit que, m'ayant reconnu pour étran- » ger, sa curiosité le portait à apprendre de » moi quelles aventures m'avaient conduit » dans sa maison.

» Je lui fis donc le détail de mon arrivée à » Baghdad; mais il voulut de plus connaître » toute ma vie passée, et je déroulai devant » lui tout le tissu de mes longues infortunes.

» *Faddel* parut touché, et après avoir donné » quelques ordres à voix basse à un des gens » de sa maison, il me pria de rester avec lui, » et de lui accorder ma conversation pendant » le reste de la journée.

» Je cédai à ses instances; mais, quand je » vis la nuit approcher, je demandai à mon in- » terlocuteur la permission d'aller savoir des » nouvelles de ma famille que j'avais laissée à » la porte de la mosquée. — *Ils sont à la porte*

» *de Dieu*, me répondit Faddel; *sous une telle* » *garde, ils n'ont rien à craindre.* Puis il con- » tinua sa conversation, et voulut que je res- » tasse dans son palais jusqu'au lendemain.

» Quand le jour fut venu, un esclave fut » chargé de me conduire auprès de mon père » et de mes enfans. Mon conducteur, au lieu » de me mener à la mosquée, m'introduisit » dans une belle maison bien meublée, dont » j'appris que j'étais le propriétaire, et où je » retrouvai, revêtus d'habits neufs, mon père » et mes enfans qui me dirent y avoir été con- » duits la veille par les soins généreux de » *Faddel.* »

Parmi les causes qu'on assigne à la disgrâce de la famille des Barmékides, voici celle qui passe le plus généralement pour en avoir été le principal motif.

Le Fattimite *Yahia*, de la famille de *Hassan*, fils d'*Aly*, avait été proclamé khalyfe dans les pays de *Giorgian* et de *Dilem*. *Faddel* avait obligé ce prince à reconnaître l'autorité des khalyfes de la maison d'*Abbas*, et à se rendre lui-même avec soumission à la cour de *Haroun el-Rachyd*, à Baghdad.

Haroun fit d'abord un bon accueil à *Yahia el-Fatemy*; mais ne pouvant cesser de voir en

lui un compétiteur dont les prétentions subsistaient toujours dans la famille des Alides contre celle des Abbassides, il prit bientôt la résolution de faire périr *Yahia*, et chargea de cette exécution son vizir et son favori *Giafar*, frère de *Faddel.*

Le malheureux *Yahia* eut connaissance du sort fatal qui lui était destiné, et dit un jour à *Giafar :* «Crains le Dieu très-haut, et garde-» toi d'être du nombre de ceux qui au jour du » jugement trouveront un ennemi dans le Pro-» phète, et sur lesquels il vengera le sang de ses » descendans dont leurs mains se seront tein-» tes; tu sais que je n'ai rien fait qui mérite la » mort, et que je suis venu ici sur la parole » du khalyfe et sur celle de *Faddel* ton frère.»

Touché de ces paroles, *Giafar* épargna la vie de *Yahia*, et ne lui fit éprouver que de bons traitemens; mais on dit que le khalyfe, instruit de ces circonstances, s'écria : « Que » Dieu puisse frapper ma tête, ô *Giafar*, si je » ne fais pas tomber la tienne! »

En effet, peu de temps après, le vizir *Giafar* fut mis à mort par l'ordre de *Haroun; Faddel*, ses autres frères, son père *Yahia ben-Khaled*, et toute la famille entière des Barmékides furent jetés au fond d'une prison où

la plupart finirent leurs jours misérablement.

Un poëte célèbre, *Mohammed el-Demechqy*, raconte le trait suivant sur *Faddel ben-Yahia* et sa famille :

« Je me trouvais, dit-il, un jour avec *Faddel* » pendant qu'on lui récitait plusieurs pièces de » vers, qui lui avaient été présentées à l'occa- » sion de la naissance de son fils. *Faddel*, peu » satisfait de ces compositions, me demanda » si je ne pourrais pas m'essayer aussi sur le » même sujet. Je m'en occupai pour lui obéir, » et la pièce de vers que je lui présentai lui » plut tellement qu'il me fit présent de dix » mille dynars.

» Mon bienfaiteur encourut par la suite » la disgrâce du khalyfe, et, long-temps » après sa chute, j'entrai un jour dans un bain » public. Le maître baigneur chargea de me » servir un jeune garçon assez bien fait, et, » tout en me baignant, je ne sais par quelle » fantaisie les vers que j'avais composés sur » la naissance du fils de *Faddel* me revinrent » dans l'esprit; je les chantais à haute voix, » quand tout-à-coup le jeune garçon qui me » servait tomba par terre sans connaissance : » il se releva quelques instans après, et prit » aussitôt la fuite.

» Étonné, je sortis du bain, et je reprochai » au maître baigneur de m'avoir donné, pour » mon service de bain, un épileptique

» Le maître baigneur me jura qu'il n'avait » jamais reconnu cette maladie dans son do- » mestique, qu'il fit venir en ma présence.

» Celui-ci, qui me parut revenu de son trou- » ble, me demanda si je connaissais l'auteur » des vers que je venais de réciter; — *c'est moi-* » *même*, lui dis-je. — Hé bien, me répondit-il, » vous vous nommez *Mohammed él-Demechqy*, » vous avez composé ces vers pour la nais- » sance du fils de *Faddel* le Barmékide : je » suis moi-même ce fils de *Faddel;* ces vers » m'ont rappelé ma fortune passée, mon cœur » s'est serré subitement, et je suis tombé acca- » blé par la douleur.

» Je fus ému de compassion en voyant réduit » à ce degré de misère le fils du bienfaiteur à » qui je devais toute ma fortune. — Je suis » vieux, lui dis-je, et je n'ai point d'héritiers; » fils de *Faddel*, venez avec moi devant le » qady, je veux faire dresser un acte par le- » quel je vous adopterai, et je vous laisserai » tous mes biens après ma mort.

» Mais le jeune Barmékide me répondit en » pleurant : *A Dieu ne plaise que je reprenne*

» *une seule obole de ce que mon père vous a*
» *donné!* Toutes mes instances furent inu-
» tiles, et je ne pus lui faire accepter la moin-
» dre marque de ma reconnaissance envers
» son père. »

L'Astrologue.

Faddel ben-Sahal, premier vizir d'*al-Mamoun*, jouissait d'une telle faveur sous ce monarque, qu'il en reçut le titre éminent de *Dou-l-riassatéyn* (possesseur des deux commandemens) : ce titre désignait la double puissance dont l'avait revêtu la confiance du khalyfe, qui avait placé sous son autorité toutes les affaires, tant civiles que militaires, de son vaste empire.

Faddel avait été attaché à *al-Mamoun* long-temps avant que ce prince parvînt au khalyfat, et il s'était attiré les bonnes grâces de son maître, non-seulement par sa constante fidélité, mais encore par les connaissances astronomiques et astrologiques qu'on admirait en lui.

Gebrayl él-Bakhtissoua, médecin chrétien du khalyfe, et admis dans sa familiarité intime, rapporte lui-même le récit que lui fit *al-*

Mamoun, d'une anecdote qui semble, en effet, prouver une prévision bien extraordinaire.

« J'étais encore, dit *al-Mamoun*, dans la » province du *Khorassan;* mon frère, *él-* » *Amyn*, qui avait succédé à mon père, *Ha-* » *roun él-Rachyd*(que Dieu lui fasse paix et » miséricorde !), avait conçu une violente ja- » lousie contre moi, à cause de l'autorité ab- » solue et indépendante que le testament pa- » ternel m'avait accordée sur cette contrée.

» *El-Amyn* s'était même laissé persuader, » par ses ministres, d'expédier une armée » dans le *Khorassan*, pour s'emparer de ma » personne.

» Je rassemblai à la hâte le peu de troupes » qui était à ma disposition, et je confiai le » commandement du corps le plus considérable » à *Taher ben-Houssayn*, que je chargeai » d'aller combattre contre *Issa ben-Aly*, géné- » ral envoyé par mon frère, dont les forces » considérables me menaçaient.

» J'eus bientôt épuisé entièrement les cof- » fres de mon trésor, pour solder l'armée qui » marchait sous les ordres de *Taher*, quoi- » qu'elle fût peu nombreuse.

» Bientôt aussi les troupes que j'avais gar- » dées auprès de moi prétendirent au paie-

» ment de leur solde arriérée, et regardèrent » comme une injustice envers eux le refus qu'il » me fut impossible de ne pas leur faire.

» Le mécontentement et les murmures aug- » mentèrent, et, comme mon dénuement ab- » solu m'empêchait de les satisfaire, une mu- » tinerie ne tarda pas à éclater, et elle fut en » peu de temps suivie de la révolte générale » de tous mes soldats.

» Ils prirent les armes contre moi-même, et » poussèrent l'audace jusqu'à venir tumul- » tueusement assiéger le palais où je faisais » alors ma résidence dans la ville de *Merou*.

» Les révoltés ne parlaient pas moins que de » me saisir moi-même, et, après m'avoir chargé » de chaînes, de me livrer au ressentiment » et à l'injuste vengeance de mon frère *el-* » *Amyn*.

» Les portes de mon palais étaient soigneuse- » ment fermées ; mais à chaque instant elles » pouvaient être forcées par la fureur des re- » belles ; ma liberté et peut-être ma vie cou- » raient des risques qui me semblaient inévi- » tables.

» En proie à la perplexité et aux craintes les » plus vives, je consultai *Faddel ben-Sahal*, » qui possédait toute ma confiance, et je l'in-

» terrogeai sur ce que je pouvais faire d'utile » en cette circonstance si urgente.

» Il consulta ses livres et ses instrumens d'as- » tronomie : Mon prince, me dit-il, la seule » chose que vous puissiez faire, c'est de mon- » ter sur la plus haute terrasse de votre palais, » et de vous occuper à promener vos regards » sur les vastes plaines que l'horizon dévelop- » pera devant vous.

» — Comment! m'écriai-je, quel rapport ce » spectacle peut-il avoir avec la révolte qui me » presse de toutes parts? Mes yeux, en s'éten- » dant sur la campagne, auront-ils la vertu de » fasciner les rebelles, de les réduire à l'inac- » tion, et de me délivrer de leurs atteintes?

» Mes yeux feront-ils pleuvoir des nuages » l'argent nécessaire pour payer mes troupes » mécontentes et apaiser leur fureur ?

» Toi, en qui j'avais mis toute ma confiance, » es-tu le complice secret de la trahison et de » la révolte?

» — Montez, prince, me dit tranquillement » *Faddel*, montez; mes livres et mes combi- » naisons astronomiques m'apprennent que » *vous redescendrez khalyfe.* »

» Je cédai à son avis, sans cependant y » croire, et le regardant presque comme une

» perfide raillerie. Je montai, et je promenai » ma vue inquiète sur les campagnes immen- » ses qui s'ouvraient au loin à mes regards.

» Cependant les cris séditieux redoublaient, » et le point élevé où je me trouvais placé » les faisait parvenir avec bien plus de force à » mes oreilles.

» Plusieurs fois je voulus descendre pour al- » ler trouver moi-même les soldats mutinés, et » essayer de les calmer par mes exhortations » et mes promesses; mais j'étais toujours re- » tenu par une sorte de confiance vague et non » réfléchie dans les prédictions favorables de » *Faddel*, dont je ne pouvais me décider à » croire certaine la perfidie, après tant de » preuves d'une fidélité inébranlable.

» *Faddel*, d'ailleurs, m'avait suivi, et me » retenait presque malgré moi sur cette ter- » rasse élevée.

» Pendant que j'étais entouré par les anxié- » tés les plus cruelles, tranquille auprès de » moi, il faisait ses calculs, et se servait de ses » instrumens astronomiques pour parcourir » tous les points du ciel, consignant avec un » soin minutieux chacune de ses observations » sur les positions diverses et le cours des as- » tres qu'il soumettait à ses opérations savantes.

» Les cris augmentèrent encore : les soldats » furieux menaçaient d'incendier le palais, si » on ne leur en ouvrait pas les portes, et leurs » vociférations insolentes promettaient une » mort certaine à quiconque oserait résister à » leur attaque.

» Je voulus alors définitivement descendre, » et *Faddel* eut besoin de tous ses efforts pour » m'arrêter. « Mon prince, me dit-il, encore » une heure ; j'engage ma tête qu'elle ne s'é- » coulera pas sans que vous reconnaissiez la » véracité de mes promesses. »

» Je me laissai gagner, et j'attendis encore. » L'heure, en effet, n'était pas encore écoulée, » que *Faddel*, quittant ses papiers et ses instru- » mens, vint près de moi, et me demanda si » je n'apercevais rien dans la campagne.

» Je vois, lui dis-je, un peu de poussière » que le vent agite ; et *Faddel* alla se ras- » seoir avec un visage rayonnant de joie et de » confiance.

» La poussière me parut, peu de temps après, » devenir un tourbillon qui s'approchait rapi- » dement, et dont la masse s'augmentait de plus » en plus. J'aperçus ensuite, à travers cette » espèce de voile, briller des armes resplendis- » santes : bientôt je pus distinguer un corps

» nombreux de cavalerie, puis je reconnus,
» à la tête des cavaliers qui précipitaient leur
» course, mon général *Taher ben-Houssayn*
» et *Issa ben-Aly*, général des troupes de mon
» frère.

» Les groupes des révoltés s'écartent pour
» livrer le passage aux arrivans, et *Taher*
» monte rapidement, avec *Issa ben-Aly*, à la
» terrasse où j'étais encore avec *Faddel.*

» J'appris alors que les troupes de ce der-
» nier général et lui-même avaient embrassé
» spontanément mon parti, et s'étaient réunis
» à mon armée. Ils avaient renoncé à l'auto-
» rité d'*el-Amyn* mon frère, et avaient pris les
» devans sur les corps nombreux qui venaient
» se ranger sous mes drapeaux, pour être les
» premiers à me prêter serment de fidélité et
» me proclamer khalyfe.

» La révolte s'apaisa d'elle-même à ces heu-
» reuses nouvelles, et *je redescendis khalyfe*,
» de la terrasse où j'étais monté, suivant la
» prédiction si exacte de *Faddel.* »

Ce fut le vizir *Faddel ben-Sahal* qui con-
seilla à son maître, *al-Mamoun*, de choisir
dans la maison d'Aly son successeur au khaly-
fal. Voyant les membres de cette famille puis-
sante s'agiter de toutes parts et attirer les peu-

ples dans leur parti, il crut que le seul moyen de les apaiser et d'acheter la tranquillité du khalyfe pendant son règne, était de leur assurer le khalyfat après lui, et de mettre par là un frein à leurs prétentions et à leur rivalité.

Mais ce conseil, qui fut suivi par *al-Mamoun*, coûta la vie à son auteur. Les Abbassides, irrités de cette translation du khalyfat hors de leur maison, formèrent dès-lors le dessein de s'en venger par l'assassinat de *Faddel*.

C'est ce qu'ils exécutèrent dans la ville de *Serkes*[1], et l'imam fatimite *Rizza*, que *Faddel* avait fait élire pour succéder à *al-Mamoun*, mourut lui-même l'année suivante.

Faddel ben-Sahal était dans la quarante-huitième année de son âge, et prenait un bain dans sa maison lorsque les assassins, qui avaient été apostés pour lui ôter la vie, parvinrent jusqu'à lui, et le massacrèrent dans le bain même.

Lorsque le khalyfe *al-Mamoun* eut appris la mort de son ancien vizir, il envoya l'ordre à la mère de *Faddel* de lui adresser tous les papiers qui seraient en sa possession, et

[1] L'an de l'hégire 202 (817 de l'ère chrétienne).

qui pourraient concerner soit les affaires de l'Etat, soit la personne du prince. La mère de *Faddel* fit parvenir au khalyfe un coffret d'ivoire qu'elle avait trouvé fermé et soigneusement scellé du cachet du vizir.

Al-Mamoun fit sur-le-champ ouvrir ce coffret devant lui; mais on n'y trouva qu'un rouleau de papier de soie, sur lequel étaient inscrits ces mots en caractères d'or:

« Voici l'horoscope de *Faddel ben-Sahal*, et » ce qu'il a découvert lui-même, par les ob- » servations des astres, sur sa destinée : Il vi- » vra *quarante-huit ans*, et il perdra la vie » *entre le feu et l'eau.* »

Il redoutait en conséquence la fatale influence de l'année 202 de l'hégire qui devait être l'époque de sa mort ; et ce qui fit le plus admirer sa science astrologique, c'est qu'il fut réellement tué dans son bain *entre le feu et l'eau*, comme il l'avait prédit dans son horoscope.

Le Vizir proscrit.

Faddel ben-Raby fut le vizir favori du khalyfe *el-Amyn.* Cette faveur et le pouvoir dont il avait joui sous ce prince, furent des

titres de proscription pour *Faddel*, après la mort de son protecteur. *Al-Mamoun*, qui succéda à son frère *el-Amyn*, croyait avoir de justes motifs de plaintes contre *Faddel;* et celui-ci, craignant la vengeance du khalyfe, fut réduit à fuir et à se dérober à ses poursuites, dans l'asile de diverses retraites ignorées.

A son entrée dans *Baghdad*, le khalyfe avait en effet annoncé l'intention de faire mourir *Faddel*, et *Chahek* avait été chargé de faire toutes les diligences possibles pour le découvrir.

Les soins actifs de *Chahek* furent long-temps déjoués par la prudente circonspection de *Faddel;* enfin pourtant il réussit à s'emparer de sa personne, et il conduisit son prisonnier aux pieds du khalyfe.

La colère d'*al-Mamoun* était apaisée, ou bien les renseignemens plus exacts qui lui étaient parvenus sur la conduite de l'ancien vizir de son prédécesseur, lui avaient fait connaître le peu de fondement de ses préventions et l'injustice de sa vengeance.

Non-seulement *Faddel* reçut son pardon de son nouveau souverain, mais encore il fut admis auprès de lui dans une faveur aussi in-

time que celle dont il avait joui auprès d'*el-Amyn*.

Un jour, conversant avec *Faddel*, *al-Mamoun* voulut apprendre de sa bouche quelques-unes des aventures qu'il n'avait pas dû manquer de courir dans sa longue retraite, et dans les vicissitudes diverses auxquelles sa proscription l'avait condamné.

Faddel s'empressa de satisfaire la curiosité bienveillante du monarque.

« Prince des fidèles, lui dit-il, que Dieu » protége votre trône et l'affermisse pendant » de longues années ! »

Il commença ensuite le récit suivant :

« La crainte que m'inspirait la disgrâce de mon souverain et l'arrêt de proscription qui pesait sur ma tête me forçaient continuellement à changer d'asile.

» J'étais un jour caché dans le pavillon de celle de mes femmes que j'avais le plus aimée, et dont le cœur m'avait toujours paru m'être le plus attaché; je la tenais dans mes bras, et son affection me prodiguait de vives caresses, quand un bruit soudain que nous entendîmes dans la rue la fit approcher de la fenêtre : je la suivis sans qu'elle m'aperçût, et, placé derrière un rideau, mes regards inquiets cher-

chaient la cause de ce bruit qui m'effrayait pour ma sûreté.

» J'entendis et je vis, comme elle, un homme monté sur un cheval, et proclamant l'ordre du khalyfe, à tous ceux qui auraient connaissance de mon asile, de l'indiquer promptement : il annonçait la récompense de dix mille dynars pour le dénonciateur qui me livrerait entre les mains de mes persécuteurs; je vis aussi ma tendre épouse, ma femme chérie, avancer la main hors du treillage qui la cachait, et, ne croyant pas être vue de moi, appeler à elle, par signe, le cavalier qui faisait la proclamation.

» Je n'en attendis pas davantage, et m'échappant sans bruit de l'appartement, je me fus bientôt évadé, en franchissant les murailles du jardin.

» Je me hâtai d'aller chercher un refuge chez celui de mes amis que j'avais comblé de plus de services : il consentit, avec quelques difficultés, à échanger mes habits contre d'autres qui pouvaient me déguiser; mais il refusa obstinément de m'accorder chez lui un asile, et je reçus un pareil refus dans les maisons des autres amis chez qui je me présentai.

VII. — FADDEL BEN-RABY.



Je vis aussi ma tendre épouse, ma femme chérie,
avancer la main.... et appeler à elle, par signe, le cavalier....

» Je fus plus heureux chez quelques personnes de la ville qui n'avaient eu ni à se plaindre ni à se louer de moi : j'y trouvai des secours et des retraites sûres où cependant je ne me permettais pas un long séjour, dans la crainte d'exciter les soupçons.

» Je variais mes déguisemens, pour passer avec sécurité de l'une à l'autre de ces retraites. Un jour je venais de quitter celle où j'avais passé la nuit précédente, et j'avais pris le costume d'un portefaix : je cheminais, les épaules pliées sous une charge de bois, lorsque tout-à-coup s'arrêta devant moi un cavalier, que je reconnus à l'instant pour celui que j'avais vu faire la proclamation fatale, et dont je crus être aussi reconnu moi-même.

» La frayeur ne troubla pas mes esprits ; sans réfléchir et sans hésiter, je saisis le fardeau dont j'étais chargé, et le lançant à la tête du cheval, je l'en frappai avec violence : son épouvante subite le fit cabrer, et il renversa son cavalier ; je profitai de la chute et de l'embarras de celui-ci pour prendre rapidement la fuite, et ma course précipitée me déroba bientôt à sa poursuite.

» Je fuyais, sans savoir où je dirigeais mes pas, dans un quartier de la ville que je con-

naissais peu, lorsqu'après plusieurs détours que j'avais pris exprès pour faire perdre mes traces, je me trouvai devant une maison pauvre et à demi ruinée, dont la porte était entr'ouverte.

» Les forces me manquaient entièrement, et leur épuisement m'empêchait de prolonger une fuite d'où dépendait ma vie; j'entrai donc hardiment, et, apercevant une vieille femme occupée aux détails de son ménage, je lui demandai la permission de me reposer quelques instans chez elle.

» Elle m'accorda ma demande avec bonté, et, me voyant fatigué et hors d'haleine, elle m'offrit charitablement à boire et à manger : j'acceptai avec reconnaissance, et, rassuré par son accueil compatissant, je crus ne pas trop risquer de lui confier une partie de mon secret; je lui avouai donc, sans me nommer, que j'étais vivement poursuivi, et je sollicitai son humanité de m'accorder une retraite momentanée.

» La vieille femme, prenant pitié de moi, me fit monter dans un grenier chétif et obscur, qui occupait le dessus de sa misérable chambre : elle me fit blottir sous de vieilles hardes, et j'y étais à peine caché, que j'en-

tendis la porte d'en bas se rouvrir, et le cavalier, qui m'avait poursuivi, demander des nouvelles du fugitif dont il suivait les traces : je tremblais de peur, et la vieille répondait fermement qu'elle n'avait vu personne, lorsqu'un éternuement subit et involontaire me trahissant, fut sur le point de me perdre.

» Le cavalier prêtait l'oreille.— « Il est enfin » éveillé, » dit tranquillement ma protectrice, semblant se parler à elle-même ; « j'ai là-haut, » ajouta-t-elle, en s'adressant au cavalier, j'ai » mon neveu qui est arrivé hier, tout-à-fait » nu, mourant de faim, après avoir été dé- » pouillé et maltraité par les voleurs : il n'osera » pas descendre à cause de sa nudité, s'il en- » tend la voix d'une personne étrangère. »

» — Portez-lui mon manteau, et qu'il s'en » couvre, dit vivement le cavalier : qu'il des- » cende, je veux le voir. »

» La vieille femme témoigna sa reconnaissance pour cette aumône, et continuant de s'adresser au cavalier : « Il mourait de faim, » ajouta-t-elle, je l'ai envoyé dormir en atten- » dant que mon travail m'ait pu produire une » légère pièce de monnaie pour acheter du » pain : la première chose qu'il va me demander » en descendant, c'est de la nourriture ; serez-

» vous assez bon pour prendre cet anneau qui » me reste, et aller l'échanger contre les pre» miers alimens que vous rencontrerez ? »

» Le cavalier prit l'anneau et sortit, se dirigeant vers le marché; aussitôt la femme me jetant le manteau : « Sortez, me cria-t-elle, » *Faddel ben Raby*, sortez! votre ennemi est » absent pour quelques momens, que son man» teau vous serve à vous déguiser; vos escla» ves ont pillé jadis ma maison et m'ont ré» duite à la mendicité ; je bénis le Dieu bien» faisant qui, dans mon malheur, m'a laissé » encore les moyens de secourir le vôtre. »

» Je sortis en effet éperdu de l'asile où je croyais n'avoir pas été reconnu, et, craignant de rencontrer le cavalier à son retour, je me jetai dans la première porte que je trouvai ouverte à quelque distance.

» Cette porte était justement celle de la maison qu'habitait *Chahek*, que le khalyfe avait spécialement chargé de ma recherche : *Chahek* fut le premier que j'aperçus sous le vestibule.

» Je lui adressai aussitôt ces vers :

» Dans mes amis, en proie à ma détresse,
» Je n'ai trouvé des secours qu'à demi :
» Tant que du sort m'a bercé la caresse,

» Leur amitié pour moi veillait sans cesse ;
» Mais pour un malheureux leur zèle est endormi,
» Et j'ai perdu leur cœur en perdant ma richesse.
« C'est à vous seul qu'aujourd'hui je m'adresse :
» Que mon ennemi soit pour moi plus qu'un ami! »

« *Chahek* me répondit : — O *Faddel !* qu'ê- » tes-vous venu faire ici ! ignorez-vous le de- » voir rigoureux dont j'ai été chargé par le » khalyfe ?

» — Je ne l'ignore pas, répondis-je ; mais » je me mets sous la protection de votre hos- » pitalité. »

» *Chahek* me mena dans l'intérieur de sa maison, m'accueillit avec égards, me fit servir à manger, et s'apprêta à partager mon repas. « Avec quelle espérance, lui dis-je, ô *Chahek*, » puis-je manger avec vous ? — Avec l'espé- » rance, me dit-il aussitôt, que la confiance » de *Faddel* dans l'honneur de *Chahek* ne sera » pas trompée. »

» *Chahek* me garda trois jours caché chez lui, et me traita comme son frère ou son propre fils : il me donna ensuite de nouveaux habits et une somme d'argent, puis me conduisant lui-même hors de la ville, « Allez, » me dit-il, soyez sans crainte : *Chahek* ne » saura que dans trois jours qu'il vous a vu, et

» il ne recommencera que dans trois jours les » poursuites que les ordres du khalyfe le con- » traignent de faire. »

» Las de la vie errante et continuellement empoisonnée par la crainte, que j'avais menée jusqu'alors, je refusai la faveur que m'accordait sa généreuse humanité, et plein de confiance dans la clémence et l'équité de mon souverain, j'ai exigé que *Chahek* me conduisît devant vous. »

Al-Mamoun fut ému de cette narration : il accorda sa faveur à *Chahek*, et envoya reconstruire la maison de la vieille femme qu'il gratifia d'une forte pension. L'ingratitude des faux amis de *Faddel* fut punie par la disgrâce et le bannissement.

Continuation de l'Histoire d'Abd-êrrahmân.

J'ignore combien de temps dura la lecture; car elle avait eu pour moi le même effet soporifique que pour mes précédens auditeurs, et, sans m'en apercevoir, je m'étais laissé surprendre moi-même par l'assoupissement.

Mon sommeil fut profond, et quand je m'éveillai par hasard, je me trouvai la tête

appuyée sur mes genoux, seul, tête-à-tête avec mon vieil eunuque noir, qui était dans la même position que moi, le visage collé sur mon cahier, qu'il tenait ouvert encore.

Je l'éveillai, et la première pensée qui vint frapper son esprit, au moment où il se dégagea des vapeurs du sommeil, étant celle de ses devoirs habituels de surveillance, il se leva vivement, et s'avança vers l'appartement où mes femmes et mes belles esclaves étaient renfermées.

Je le suivis machinalement : le plus profond silence y régnait; mais je ne sais comment dépeindre le spectacle qui s'offrit à mes regards.

J'y trouvai mon auditoire déserteur; chacun de ceux qui avaient fait partie de mon assemblée, y dormait dans la compagnie d'une de mes femmes ou de mes odalisques. Leur situation, leur désordre, ne pouvaient me laisser le moindre doute sur les scènes coupables qui avaient eu lieu avant leur sommeil, pendant mon assoupissement et celui de mon fidèle eunuque.

Le fils de l'aga des janissaires tenait dans ses bras cette *Zeynab*, que ma recherche lui avait enlevée; *Alyméh*, l'ardente et jalouse

Alyméh, de la seule main dont elle eût conservé le libre usage, serrait celle du neveu du *Mohtesseb*, et l'indolente *Fattoumah* s'était abandonnée sans résistance aux transports de mon diabolique cousin. *Mergânéh*, *Guemyléh*, *Lattiféh*, *Heb-el-Mouchk*, *Yemmaméh*, *Ryhanéh*, et les autres esclaves attachées à l'intérieur de mon harem, n'avaient point eu à se plaindre d'être négligées, et le sommeil général qui régnait dans cette enceinte paraissait, non l'effet de la lecture, mais celui de la fatigue et des excès où s'était porté leur libertinage.

Une tempête épouvantable qui s'éleva dans mon cœur, bouleversa tout mon être, et m'emporta bientôt moi-même aux excès les plus violens de la fureur et de la vengeance.

Saisissant un fort bâton, je tombai sur les dormeurs et sur les dormeuses, qui sentirent la vigueur de mes coups avant de pouvoir distinguer de quel côté ils partaient.

Les battus voulurent m'arracher mon arme; mon eunuque noir prit la défense de son maître, et à sa voix accoururent tous mes esclaves masculins : le combat devint général; les cris des femmes et de leurs amans effrontés, les hurlemens de ma fureur au milieu de la

mêlée, attirèrent bientôt les gardes de la police du quartier. Ne me connaissant plus, je n'épargnai pas aux survenans les coups dont j'avais accablé les coupables.

On parvient enfin à me saisir, et mon perfide cousin, s'approchant de l'air le plus compatissant, s'écrie d'une voix hypocrite : « Mon » pauvre cousin ! mon cher cousin ! Il est de» venu fou ! Dieu a frappé sa raison ! »

— « Oui, il est fou ! » reprennent en chœur toutes mes femmes, mes criminelles esclaves et leurs complices. — « Il est certainement fou ! » redisent les gens de l'*oualy*, que j'avais maltraités sans distinction dans ma fureur aveugle.

On me lia fortement, et on me porta plutôt qu'on ne me conduisit devant le *qâdy* suprême de la ville.

Ce magistrat voulut m'interroger; l'excès de ma rage ne me permit de lui répondre que par des sons inarticulés et des vociférations inintelligibles.

« Il est fou, bien réellement fou, » dit-il lui-même, et il m'envoya au *Moristan* d'*Ebn-Qalaoun*, pour y être renfermé avec les insensés [1].

[1] On trouvera dans le second volume un Précis historique et descriptif sur cet établissement.

Je restai de longues années dans cet hôpital, qui était devenu ma prison. Quand je fus plus calme, je voulus protester de mon bon sens et réclamer ma liberté : la bastonnade impitoyable des gardiens s'exerça sur mon dos et sur tous mes membres; je n'obtins quelque répit qu'en convenant de ma folie. Dès-lors on me laissa tranquille, et on eut pour moi tous les soins qu'on ne refuse pas aux malheureux qui sont privés de leur raison.

Je ne manquai pas de raconter mes aventures aux compagnons de mon triste séjour, et ils me communiquèrent à leur tour le récit des circonstances qui les y avaient amenés. Peut-être quelques-unes de ces narrations pourraient vous intéresser, si le peu de temps qui nous reste pour terminer notre saint voyage ne me forçait à me borner en ce moment aux aventures qui me sont personnelles.

Dix ans se passèrent. De nouveaux médecins m'examinèrent, écoutèrent les témoignages qui leur furent rendus en faveur de ma bonne conduite pendant cette longue époque; il fut reconnu que j'étais guéri, et je fus rendu à la liberté.

En sortant de l'hôpital, je me rendis à mon ancienne maison : elle était en ruine et déserte.

Les renseignemens que je recueillis m'apprirent que j'avais été régardé comme mort civilement, et devenu étranger à la société : mes femmes avaient été déclarées veuves ; elles avaient, suivant la loi, partagé avec mon cousinmon héritage ; le fils de l'aga des janissaires avait épousé la sotte *Zeynab ; Fattoumah* et *Alyméh* avaient trouvé des maris qui les avaient emmenées dans d'autres pays : mes belles esclaves avaient été vendues comme faisant partie de ma succession.

J'étais libre, mais sans asile, sans pain, sans femmes, sans ressources, et c'est à peine si quelques-uns de mes parens voulurent me reconnaître : je n'obtins d'eux que de faibles aumônes, et je cherchai à gagner ma vie dans les cafés, en embrassant la profession de *conteur d'histoires*.

Mais la fatalité me poursuivait encore : à peine avais-je conté une histoire dans un café, que j'y endormais de même tous mes auditeurs, et le maître de la boutique, dont ce sommeil diminuait la consommation, me chassait impitoyablement ; j'ai été successivement repoussé de tous les cafés du Kaire, et j'ai pris enfin le parti de me joindre à la caravane des pélerins, pour visiter avec eux la sainte cité de la Mekke

et obtenir du Dieu protecteur des musulmans la fin des persécutions dont le sort m'avait accablé avec tant d'opiniâtreté.

Mes histoires m'ont encore fait repousser de toutes les petites sociétés que forment entre eux les pélerins de la caravane, ou plutôt je crois que ma mauvaise réputation m'avait précédé parmi eux. Aucun d'eux n'a voulu me souffrir auprès de son feu, aucun ne m'a permis de reposer ma tête sur le sable auprès du tapis sur lequel il était étendu.

Mais Dieu m'a jugé digne de sa miséricorde puisqu'il vous a inspiré la compassion avec laquelle vous m'avez accueilli, puisqu'il a enfin extirpé de mon cœur cette soif inextinguible de raconter des histoires.



CONCLUSION.

Je ne pus m'empêcher de sourire, en entendant *Abd-érrahmân el-Iskanderâny* m'affirmer d'une manière si positive sa conversion, dont j'étais bien loin d'être persuadé moi-même comme il paraissait l'être.

Plus l'hydropique boit, plus il désire boire;
En vain l'avis du sage médecin
Montre à sa soif fatale un péril trop certain :
A cet arrêt l'hydropique a beau croire,
Malgré lui, chaque jour, il cède à son destin;
Il voit l'eau, ses dangers sortent de sa mémoire :
A sa soif le trépas seul impose une fin.

L'hydropique et le cœur n'ont qu'une même histoire;
Dès qu'une passion glisse dans notre sein,
A notre insu, de son feu clandestin
L'étincelle préparatoire,
Sa perfide chaleur nous caresse à dessein,
Endort notre raison dans un calme illusoire:
Alimenté par notre propre main,

Le feu s'étend, bientôt la flamme éclate, enfin
L'incendie a partout assuré sa victoire :
Si la raison s'éveille, elle s'éveille en vain.

J'avouerai maintenant que les narrations d'*Abd-êrrahmân* n'avaient aucunement perdu leur efficacité à mon égard, et, chaque soir, je m'étais toujours régulièrement endormi long-temps avant qu'il eût fini de raconter.

J'eus pitié de son infortune, et convaincu qu'il n'avait aucun vice et aucune mauvaise qualité qui pussent me faire craindre sa société, je lui annonçai qu'il pouvait désormais être sans inquiétude sur son sort, et qu'il ne me quitterait plus pendant tout le voyage.

J'ajoutai qu'à mon retour je le garderais dans ma maison, où ses fonctions se borneraient à me raconter les soirs des histoires pour m'endormir. Quoique je n'eusse pas écouté entièrement toutes celles qu'il m'avait racontées, le peu que j'en avais entendu m'avait réellement intéressé, et j'avais l'intention de les lui faire recommencer.

Mais l'événement trompa mes projets et les

nouvelles espérances du malheureux *Abd-érrahmân.*

Les transports de sa joie le suffoquèrent, ou peut-être le passage trop subit d'un état de dénuement absolu à celui d'une aisance inespérée fut-il fatal à sa santé intérieure et brisa par cette secousse les ressorts de son cœur. Le douzième jour il ne put descendre du chameau qui le portait, et trois jours après il expira, la veille de notre entrée à la ville sainte où il avait espéré vainement de prendre le titre de *hagy*.

Je lui fis rendre les derniers devoirs, et je veillai moi-même à ce que sa sépulture fût convenable

En l'ensevelissant, on trouva que son turban volumineux était doublé d'un grand nombre de feuilles de papier repliées avec art les unes sur les autres. On me l'apporta et je vis avec plaisir qu'elles composaient le cahier fatal, cause de toutes ses infortunes: non-seulement elles contenaient les histoires qu'il m'avait racontées, et dont je regrettais de n'avoir entendu qu'une

partie, mais j'y trouvai encore, dans des cahiers supplémentaires, les récits qu'il m'avait annoncés de ses compagnons du *Moristan*, et dont je donnerai le recueil par la suite.

C'est ainsi que se termine l'histoire du *Réveilleur* malencontreux, forcé de rester *célibataire*, et j'ai cru qu'il serait à propos de la rédiger pour l'*amusement* de ceux qui aiment à savourer un agréable *assoupissement*, prélude du plus doux sommeil.



NOTES.

Pour ne pas trop grossir ce premier volume, nous avons été forcés de rejeter en supplément, à la fin du troisième, les notes les plus étendues.

NOTES.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

Page 4, ligne 8.

Du célèbre persan Sady.

Cette petite fable est tirée du *Meqdaméh* (préambule) du *Gulistan* (Jardin des roses) : voyez sur cet ouvrage et sur le poëte Sady la XXXIII[e] note supplémentaire à la fin du III[e] volume.

AVERTISSEMENT.

Page 5, ligne 11.

Dans la bouche de Johatam.

Page 5, ligne 13.

Le prophète Nathan.

Quoique la Bible soit un livre généralement répandu, j'ai cru devoir épargner aux lecteurs la peine d'y aller chercher ces fables et les récits auxquels elles se rattachent : je les placerai donc traduits littéralement du

texte hébreu, et présentant toute sa simplicité originale, dans la I[re] note supplémentaire.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

Page 17, ligne 11.

La divination par les flèches.

La divination était en usage chez les anciens Arabes avant Mahomet, et se pratiquait le plus souvent par le moyen des flèches : la manière dont elles étaient lancées, leur direction vers le but, ou leur aberration, servaient, suivant quelques auteurs, de présages pour deviner l'avenir.

Cependant l'opinion qui paraît le plus généralement reçue, est que ce genre de divination se faisait par des noms inscrits sur les flèches que l'on choisissait alors au hasard, à peu près comme dans notre divination enfantine de la courte paille.

Quoi qu'il en soit, cette superstition est une de celles contre lesquelles Mahomet s'est déclaré avec le plus de force, et en cent passages du Koran il voue à la malédiction de Dieu ceux qui s'y livrent.

Cependant le goût pour la divination n'est point entièrement éteint chez les Orientaux; ils emploient maintenant encore plusieurs procédés pour essayer de découvrir l'avenir; on trouve des traces d'un de ces procédés dans une grande partie des manuscrits arabes, dont les pages blanches, qui se trouvent à la fin ou au commencement du volume, sont couvertes de points qui paraissent jetés

au hasard, tandis qu'ils sont arrangés avec une certaine symétrie cachée, et suivant les règles d'une science prétendue magique : cette science porte chez les Arabes le nom de *ramlyéh*, du mot *raml* qui signifie *sable*, parce que le plus souvent c'est sur le sable que les *géomanciens* tracent ces points.

—

Page 22, ligne 12.

Le jeune et brave Shulkowsky.

La courte carrière de cet intrépide Polonais fut semée d'événemens extraordinaires. Je fus honoré de son amitié, et je placerai dans la IIe note supplémentaire les détails que je tiens de ses communications bienveillantes.

—

Page 24, ligne 1.

Au milieu de la nef de la mosquée.

Je m'étais joint aux troupes qui furent commandées pour l'attaque de cette mosquée; cependant j'avouerai que je fus entraîné à cette expédition volontaire, non par un enthousiasme guerrier et un désir de gloire militaire, mais par l'intention de chercher à sauver du désastre qui se préparait quelques-uns des manuscrits précieux, dont je savais que cette mosquée était enrichie; j'ai en effet réussi à retirer des flammes, sous les balles des assaillans et des assiégés, quelques manuscrits acquis ainsi au risque de ma vie.

De ce nombre est le *Koran* le plus magnifique qui existe bien certainement en Europe, et peut-être même dans tout l'Orient. Il offre le plus beau modèle qu'on puisse trouver de la calligraphie la plus élégante ; sa couverture est ornée de compartimens et de méandres élégans à la manière orientale, et sa dimension gigantesque est de deux pieds trois pouces en longueur sur un pied huit pouces en largeur.

—

PRÉAMBULE.

Page 39, ligne 12.

Le sage Souleymân.

Souleymân ben-Daoud est le nom arabe de Salomon, fils de David. Les Orientaux regardent ce prince comme un grand prophète. Il en est fait mention dans un grand nombre de passages du Koran.

Voyez la XXXIIe note supplémentaire.

—

INTRODUCTION.

Page 40, ligne 7.

Damas.

La ville de Damas, anciennement *Damascus* (*Demechq* en arabe), est située au pied d'une des chaînes principales du Liban. Elle a encore une grande importance par son commerce de soie, de sabres, de vins et de fruits.

Le géographe arabe êl-Bakouy, dont je possède un beau manuscrit, et sur lequel on peut voir la IIIe note supplémentaire, place cette ville dans le troisième climat, à la longitude de 70 degrés 5 minutes et à la latitude de 33 degrés 20 minutes. Voici la notice qu'il en donne dans sa Géographie:

« *Demechq* est une ville de Syrie, grande et bien for-» tifiée. Elle est située dans une plaine fertile et bien ar-» rosée, qu'on regarde comme le jardin de la terre.

» Suivant *Abou-behr-el-Khouarezmy*, les quatre jar-» dins du monde sont *Ghouta* de Damas, *Soghd* de » Samarqand, *Chahab-Bouan*, et *Ouboullah* de Bas-» sorah ; mais le plus beau de tous, c'est le premier.

» Cette ville est bien construite et ornée de magni-» fiques édifices. On y remarque surtout la principale » mosquée, qui est célèbre par sa beauté. »

—

Page 40, ligne 8.

Akkah.

Cette ville est celle que nous connaissons sous le nom de *Saint-Jean-d'Acre :* voici la description qu'en donne êl-Bakouy.

« Ville sur le bord de la mer de *Châm* (de Syrie), de » la dépendance de la contrée d'Arden, la plus belle de » cette côte. Elle est bien fortifiée, mais elle était sans dé-» fense jusqu'à ce que Ben-Touloun s'en fût rendu maître. » Alors la ville fut fortifiée et ceinte de remparts. C'est là » qu'est la fontaine du bœuf qui apparut à Adam, et qui

» laboura pour lui ; c'est une fontaine bénie à laquelle » on va en pélerinage. »

—

Page 40, ligne 8.

Tripoli d'Orient.

Deux villes des contrées musulmanes portent le nom de *Tripoli :* l'une, *Tripoli de Barbarie*, est distinguée par les Orientaux sous la dénomination de *Taraboulous él-gharb*, c'est-à-dire *Tripoli de l'Occident :* l'autre, qui fait partie de la Palestine ou de la Syrophénicie, reçoit d'eux le nom de *Taraboulous el-Châm* (Tripoli de Syrie).

Voyez la XXXVIe note supplémentaire.

—

Page 40, ligne 10.

Le saint pélerinage de la Mekke.

Voyez la IVe note supplémentaire.

—

Page 40, ligne 12.

Gebel-Thour.

Page 40, ligne 13.

Le Ouady-Mousa.

Voir la Ve note supplémentaire.

—

PREMIÈRE SOIRÉE.

Page 44, ligne 14.

Bâb-Zouyléh.

Le quartier appelé *Bab-Zouylèh* est un des plus beaux du Kaire, et est particulièrement habité par les principaux négocians de la ville.

Le nom de *Bab-Zouylèh* est celui d'une ancienne porte du Kaire, qui se trouve maintenant, non à une extrémité de la ville, mais dans son intérieur, et sert encore de clôture d'un côté au quartier où est établi le marché au sucre (*hart él-Soukkeryéh*).

Voyez la VI[e] note supplémentaire.

—

Page 44, ligne 15.

Gamè êl-Soultân êl-Mouyed.

Voyez la VII[e] note supplémentaire.

—

Page 45, ligne 8.

Quelques cheykhs.

Le mot *cheykh*, en arabe, signifie proprement *vieillard*, et vient de la racine *chakha*, qui veut dire *être*

avancé en âge, vieillir. Mais son dérivé *cheykh*, qui d'abord n'indiquait qu'un homme dont l'âge est entre cinquante et quatre-vingts ans, a pris une extension semblable à celle du mot latin *senior* (plus âgé), dont nous avons fait *seigneur*, et du mot grec πρεσβύτερος, en latin *presbyter*, qui a le même sens que *senior*, et dont nous avons fait le nom de *prêtre* que peut porter un jeune homme de vingt-cinq ans.

Le titre de *cheykh* se donne maintenant, sans considération de l'âge, à tout homme recommandable par sa piété, ses connaissances et son habileté ; souvent même il n'est qu'une formule d'honneur et de politesse. Les Espagnols en ont fait leur mot *xeque*.

Page 45, ligne 16.

Koutoubiéh (okel, ou bazar).

Le mot arabe *okaléh* dont les négocians francs ont fait celui d'*okel* ou d'*oquelle*, et que l'on confond souvent dans l'Orient avec le mot *bazar*, n'a pas pourtant la même signification.

Le *bazar* est ordinairement une longue rue garnie de boutiques de chaque côté, et qui sert à la fois de marché et de passage public.

L'*okel* est un vaste bâtiment ordinairement carré, formant une enceinte close et susceptible d'être fermée pendant la nuit par une porte ; c'est sous les portiques intérieurs de cette enceinte que réunissent leurs magasins et leurs boutiques, soit les divers marchands du même pays,

soit les marchands de divers pays qui se livrent à un même genre de commerce.

Les étrangers et les voyageurs trouvent aussi à louer des chambres dans ces okels ; mais, comme dans la plupart des *posadas* espagnoles, ils doivent se procurer eux-mêmes et les meubles nécessaires à leur service, et les vivres destinés à leur nourriture, et le feu et les vases indispensables à leur cuisine.

Les boutiques de la *Koutoubiéh* sont loin de ressembler à celles de nos libraires ; les livres y sont, non rangés sur des tablettes, mais entassés sans ordre et couchés à plat suivant l'usage de toutes les bibliothèques de l'Orient ; le titre des livres est inscrit, non sur le dos de la reliure, mais sur la tranche elle-même, et le plus souvent encore cette indication manque absolument : l'acheteur est presque toujours obligé de les remuer tous pour savoir s'il y trouvera l'ouvrage qu'il demande. Il est rare que le marchand le sache lui-même, et presque toujours les prix se tarifient, non sur la valeur intrinsèque du livre, mais sur le désir qu'en laisse paraître l'acquéreur.

Page 48, ligne 15.

Mille dynars.

Mille dynars, ou pièces d'or, valaient environ douze ou quinze mille francs de notre monnaie.

Voyez la VIIIe note supplémentaire.

Page 48, ligne 19.

Prince des fidèles.

Le titre des khalyfes était *émir el-moumenin* (prince des fidèles ou des croyans). C'est de ce nom, qui a souvent été traduit par *commandeur des fidèles*, que nos anciens historiens ont fait celui de *miramolin*, comme de celui de *soultân* (sultan) ils ont fait celui de *soudan*.

Omar ébn-el-Khettab, deuxième khalyfe et successeur d'*Abou-bekr*, est le premier qui ait porté le titre d'*émir el-moumenin*.

Ce titre exprimait la puissance temporelle des khalyfes, comme leur titre d'*imâm* marquait leur puissance spirituelle. Le nom de khalyfe (*khalyféh*) ne signifie autre chose, en arabe, que *successeur* ou *lieutenant du Prophète*.

Page 48, ligne 19.

Que le bonheur vous accompagne et éternise votre règne !

Ces formules de vœux et de souhaits précèdent non-seulement tous les discours des Orientaux, mais encore tous leurs actes, et même leurs plus simples lettres; c'est le *vale* ou *salve* des Latins, le χαῖρε des Grecs. Mainte-

nant encore ces mêmes formules accompagnent le nom du sultan sur les monnaies ottomanes.

Page 48, ligne 21.

Abdallah ben-Mokannah.

Abdallah ben Mokannah était un des savans que les libéralités du khalyfe *Haroun el-Rachyd* attirèrent à sa cour. Il s'occupa particulièrement de faire connaître aux Arabes, par des traductions, la littérature des autres peuples qui, jusqu'à cette époque, leur avait été totalement étrangère.

C'est à *Ben-Mokannah* qu'ils furent redevables de la traduction de persan en arabe des fables de *Bidpay*. Cet ouvrage est connu parmi eux sous le titre de *Koleylah ou-Demnah* (Koleylah et Demnah) du nom de deux renards qui y jouent un grand rôle. Je possède, de ce célèbre recueil de contes et de fables, plusieurs manuscrits, dont quelques-uns sont ornés de figures qui ne donnent pas une haute idée des dessinateurs orientaux.

Ben-Mokannah ne se borna pas à la traduction des ouvrages persans. On lui doit aussi une traduction arabe du livre d'Aristote, intitulé en grec *de l'Interprétation* (περὶ ἑρμηνείας). Le traducteur a seulement transcrit ce titre sans le traduire, en donnant à sa traduction celui de *Bary-Armynias*. Cette traduction se trouve parmi les manuscrits arabes de la Bibliothèque Royale de Paris, sous le nº 1219.

Page 48, ligne 23.

Kayoumarath et la dynastie des Pichdadiens.

Page 51, ligne 7.

Les Kayanides.

Page 51, ligne 21.

Prince Sassanide.

Voyez la IXe note supplémentaire.

Page 52, ligne 8.

Abou Giafar al-Mansour.

Abou-Giafar al-Mansour, deuxième khalyfe abbasside, était frère de *Abou-l-Abbas Saffah*, fondateur de cette dynastie, et fils comme lui de *Mohammed*, fils d'*Aly*, dont le père *Abd-allah* était fils d'*Abbas*, oncle de Mahomet. Le règne d'*al-Mansour* a été de vingt-deux ans.

Page 52, ligne 12.

Al-Mahady.

Al-Mahady, fils d'*al-Mansour*, a été le troisième

khalyfe de la race des Abbassides ; il régna dix ans et un mois, et laissa le khalyfat à *Hady*, son fils, qui ne régna qu'un an et un mois. Celui-ci eut pour successeur son frère *Haroun el-Rachyd*, dont le règne a été de vingt-cinq ans et deux mois et demi.

Page 55, ligne 15.

Ommiades.

Les Ommiades (*Beny-Ommyah*), c'est-à-dire la famille d'*Ommyah*, forment la première dynastie qui a succédé aux quatre premiers khalyfes, appelés *Khalyfes légitimes*, parce qu'ils étaient de la famille même du Prophète.

Les Abbassides et les Fathimites regardent cette dynastie comme hérétique et usurpatrice, et lui donnent le nom de *Ferayn beny-Ommyah* (les Pharaons ou les tyrans, fils d'Ommyah).

Cette dynastie, qui a eu quinze khalyfes, a régné pendant 91 ans, depuis l'an 41 de l'hégire, 661 de l'ère chrétienne, jusqu'à l'an 132 (749). En cette dernière année elle a été dépouillée du khalyfat par *Abou-l-Abbas Saffah*, fondateur de la dynastie des Abbassides et bisaïeul de *Haroun el-Rachyd*. Ce khalyfe extermina la race entière des Ommiades, excepté un jeune prince, nommé *Abd-érrahmân*, qui parvint à échapper au massacre général et s'enfuit en Espagne, où il fonda une nouvelle dynastie de khalyfes ommiades. C'est ce dernier prince qui est nommé Abdérame par les écrivains européens.

Page 58, ligne 20.

Le Nayb du quartier.

Voyez la Xe note supplémentaire.

DEUXIÈME SOIRÉE.

Page 62, ligne 22.

Le Melokhyéh.

La plante appelée *meloukhyéh*, ou *melokhyéh*, par les Arabes en Egypte, est une plante potagère, qui est cultivée en grande abondance dans tous les jardins du pays. On en fait un fréquent usage dans la cuisine orientale, et on la mange cuite avec les viandes : son goût approche de celui de nos épinards.

Cette plante est rangée par Forskal dans la classe des *polyandria* , et il en distingue deux espèces :

1°. Corchorus *olitorius ;*

2°. Corchorus *æstuans*.

C'est particulièrement cette seconde espèce qui est préférée pour servir d'aliment ; j'en ajouterai ici la description botanique.

Folia *oblonga* , *serrata ; interdùm serraturis extimis setaceis* , *interdùm sine setis*.

Capsulæ *triquetræ* , *angulis canaliculatæ* , *lateribus planæ* , *scabræ* , *trivalves* , *triloculares*.

Page 63, ligne 1.

Au miel et au koubèbe.

Voyez la XI[e] note supplémentaire.

Page 66, ligne 17.

Le grand Esfandyar.

Esfandyar passe pour le plus grand héros de l'ancienne Perse. Il était fils de *Kuschtasp* et petit-fils de *Lohorasp*, monarques kayanides; mais il ne régna pas lui-même, sa mort ayant précédé celle de son père : car il fut tué d'un coup de flèche par *Roustam*, autre héros de la même époque. Il fut surnommé *Rouyn-ten*, c'est-à-dire *corps de bronze*, à cause de sa force de corps extraordinaire et de son courage indomptable. Les écrivains orientaux emploient souvent des métaphores tirées de comparaisons avec ce héros si célèbre parmi eux ; c'est ainsi que Souhayly, pour peindre le courage de *Souleymân*, dit : « Que le feu de sa colère aurait fait » fondre le corps de bronze d'Esfandyar. »

Page 72, ligne 5.

La prière sacrée d'êl-Fatihat.

Voyez la XII[e] note supplémentaire.

Page 79, ligne 18.

Diwan d'un ancien poëte.

Le mot *Diwan* ou *Diouân* signifie proprement en arabe « un tribunal, un corps judiciaire ou administratif; » mais par extension on a encore employé ce même mot pour exprimer *un corps d'ouvrages, une réunion de mélanges poétiques.* Presque tous les poëtes orientaux ont publié des *diwans.* Assez ordinairement ces recueils sont composés de pièces poétiques dont la première offre pour rime continue la première lettre de l'alphabet; la rime de la deuxième pièce est la deuxième lettre, et ainsi de suite jusqu'à la vingt-huitième et dernière.

—

Page 80, ligne 19.

Le verrou de la serrure intérieure.

Les serrures des Orientaux sont en bois et en forme de verroux, ne pouvant s'ouvrir que du côté même où la serrure est placée. La clef, également en bois, est formée d'un simple bâton carré, hérissé de clous saillans suivant une certaine combinaison : ces clous correspondent à autant de trous dans l'intérieur de la serrure, et, lorsqu'on l'y insère, soulèvent autant de clous mobiles dont la descente empêche le verrou de glisser. Cette clef ne passe point, comme les nôtres, à travers la porte, et ne se laisse jamais sur la serrure,

à laquelle on l'applique seulement au moment de l'ouvrir. En conséquence, presque toutes les portes ont deux serrures : l'une intérieure et l'autre extérieure, fermant chacune de son côté.

On peut voir la forme et le mécanisme de ces serrures, ainsi que la manière dont elles sont adaptées aux portes, dans une des planches de *l'Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte*, publiée par les Éditeurs de ces *Contes*.

—

Page 82, ligne 14.

Chater êl-Harramy.

Le mot *châter* qui vient de la racine arabe *chatar* (loucher soit naturellement, soit involontairement), signifie « malfaisant, scélérat, impudent, adroit, habile. » Il n'est guère employé en arabe vulgaire que dans ce dernier sens. Ce surnom a été donné à plusieurs personnages, entre autres à *Ala-eddyn Aly ebn-Ibrahim*, habile astronome qui a composé, sur la science des corps célestes, plusieurs ouvrages dont un seul est parvenu jusqu'à nous ; ce savant est connu sous le double surnom d'*el-Monagem* (l'astronome) et d'*ébn-Châter*.

Le mot *harramy* signifie *voleur*, *brigand*, *homme agissant contre les lois*, et vient de la racine arabe *haram* (défendre, prohiber).

Les voleurs d'Egypte sont d'une adresse extraordinaire ; j'aurai peut-être dans la suite occasion de racon-

ter quelques-uns des tours surprenans par lesquels ils ont signalé leur dextérité.

—

Page 83, ligne 21.

L'aga des janissaires.

Voyez la XIIIe note supplémentaire.

—

Page 84, ligne 15.

Je le trouvai devant la porte à cheval.

Les différens officiers qui ont droit de vie et de mort rendent ordinairement leurs jugemens à cheval, car ce n'est qu'à cheval qu'ils ont le droit de rendre des jugemens capitaux; leur juridiction *de haute-justice* cesse dès le moment où ils ont le pied hors de l'étrier : c'est pour cette raison que ces jugemens s'appellent *fetouet el-rekab* (ordonnances de l'étrier.) Ils se rendent ordinairement devant la porte même du juge, et c'est de là que l'expression *Porte* (*bab* en arabe, *der* en persan, *qapou* en turk) est employée dans l'Orient pour exprimer le gouvernement, l'autorité souveraine. On ne peut s'empêcher de rire en voyant des voyageurs nous affirmer gravement que le nom de *Porte-Ottomane* dérive d'une certaine grande porte qui décore une des faces du sérail, et que leur *cicerone* a eu grand soin de leur montrer.

Au reste nous trouvons dans la Bible plus d'une trace de cette coutume orientale, de rendre la justice aux portes des villes et du palais des princes.

TROISIÈME SOIRÉE.

Page 96, ligne 8.

Les deux Renards et le Jardinier.

Cette fable met en action le proverbe connu : *Camelus, dùm affectat cornua, et aures perdidit*, proverbe qui se trouve aussi dans le *Talmud*.

Voyez la XIV[e] note supplémentaire.

Page 110, ligne 13.

Fils de mon oncle.

L'expression arabe *ébn-ammy* (fils de mon oncle), et qui signifie proprement *cousin paternel*, s'emploie aussi le plus souvent comme expression d'amitié et de bienveillance, soit d'inférieur à supérieur, soit même de supérieur à inférieur. Cet usage établi et connu en Orient dès l'époque des croisades, ne pourrait-il pas avoir été l'origine du protocole, par lequel nos rois donnent aux grands personnages de l'État le titre de *cousin ?*

Page 113, lignes 1 et 7.

Deux mille dynars.
Six mille dynars.

Deux mille dynars valent de vingt-quatre à trente mille francs de notre monnaie.

Six mille dynars équivalent à environ soixante-quinze mille francs.

Voyez la VIIIe note supplémentaire.

—

Page 123, ligne 22.

Cent mille dragmes d'argent.

Cette somme équivaut à environ soixante ou soixante-quinze mille francs de notre monnaie.

La dragme d'argent, en arabe *dirhem*, était autrefois, sous les khalyfes, le nom d'une monnaie d'argent, qui valait la vingtième partie de la pièce d'or appelée *dynar*, c'est-à-dire environ douze à quinze sous de notre monnaie. Cette valeur a successivement beaucoup varié, suivant que l'altération du titre des monnaies d'or et d'argent, sous les différens princes, a diminué leurs prix intrinsèques et leurs rapports réciproques.

Avant que les khalyfes arabes fissent frapper des *dirhems* à leur coin, les monnaies d'argent dont se servaient les musulmans étaient grecques ou persanes.

—

Page 124, ligne 1.

Yshaq êl-Moussouly

Voyez la XVe note supplémentaire.

—

Page 125, ligne 20.

Gabriel Bakhtissoua.

Voyez la XVIe note supplémentaire.

—

Page 126, ligne 7.

Salèh ben-Nahalah.

Salèh ben-Nahalah avait été médecin du khalyfe *Haroun él-Rachyd.*

—

Page 129, ligne 6.

Un sage régime...... mit en peu de jours Ibrahim dans l'état d'une convalescence complète.

Abou-l-Farag raconte d'une manière assez différente

l'anecdote de la guérison d'*Ibrahim*. Voyez la XVII[e] note supplémentaire.

—

Page 133, ligne 8.

Saisissant un fort kourbag.

Le *kourbag*, ou le fouet des Orientaux, est formé par une lanière étroite de la peau de l'éléphant, ou mieux encore par un nerf de cet animal. Suivant même quelques-uns, on n'emploie que le nerf génital à cet usage.

Quoi qu'il en soit, ce nerf, à peu près de la grosseur du pouce, est taillé à la longueur d'environ quatre pieds, arrondi et proportionnellement aminci, de manière qu'à son extrémité qui est un peu aplatie, il soit réduit à une grosseur moindre que celle d'un petit doigt.

Ces fouets ne se brisent jamais, et laissent dans les chairs de ceux qu'on en frappe des sillons sanglans, profonds, de l'épaisseur d'un doigt et vivement coupés.

Le mot *kourbag*, qui est turk d'origine, a été, comme beaucoup d'autres de cette langue, iutroduit dans la langue vulgaire de l'Égypte et des autres contrées de l'Orient soumises à la domination ottomane : il se prononce en Syrie *kourbadj*, et plus vulgairement *krobatch* ou *karbatch* : c'est l'origine de notre mot français *cravache*, qui nous est venu des Allemands, qui l'avaient adopté eux-mêmes des Turks, dans les communications fréquentes que le voisinage et les guerres continuelles ont établies entre eux.

—

Page 134, ligne 11.

Je m'empressai de rédiger par écrit mon utile recette.

Voyez la XVIIIe note supplémentaire.

Page 137, ligne 3.

Les cliquetis.... des castagnettes des danseuses.

Voyez la XIXe note supplémentaire.

Page 138, ligne 9.

Je résolus de porter mes plaintes au Mohtesseb.

Voyez la XXe note supplémentaire.

QUATRIÈME SOIRÉE.

Page 144, ligne 12.

Le livre de lumière.

Le *livre*, ou plutôt la *table* sur laquelle Dieu fait inscrire les actions des hommes, est appelée ordinairement *louh él-mahafoudh* (la table bien gardée). Les Persans lui donnent le nom de *takht âouel* (première table). Deux anges particuliers sont chargés du soin de cette table, sur laquelle l'un enregistre les bonnes ac-

tions, tandis que l'autre y prend note des mauvaises. La destinée de chaque homme est aussi consignée sur cette même table qui porte encore les noms de *kitâb él-agel* (livre de la destinée), *kitâb él-qadr* (livre de la puissance inévitable), *louh él-mounir* (table lumineuse). Quelques docteurs pensent que les deux anges dont je viens de parler sont les mêmes que ceux qu'on nomme *Monkir* et *Nakir*, qui assistent aux derniers instans de la vie; mais l'auteur du *Mirkat* assure qu'un seul ange, nommé *Sebahil*, préside à l'enregistrement des actions humaines.

—

Page 145, ligne 6.

Faquir ou derwiche.

Voyez la XXIe note supplémentaire.

—

Page 145, ligne 16.

La rosée céleste ne dépose pas les perles.

Voyez la XXIIe note supplémentaire.

—

Page 146, ligne 6

Le fellah.

Le *fellah* est, en Egypte, l'habitant de la campagne, le paysan cultivateur. Ce terme est aussi employé par les habitans des villes, comme expression de mépris, et dans l'acception de *grossier*, d'*ignorant*.

Ce mot signifie proprement *laboureur*, venant de la

racine arabe *falaha* (couper, sillonner, labourer, cultiver).

De là vient le mot *felahat*, qui signifie proprement *charrue*, *agriculture*, *labourage*, et, par extension, *habileté*, *ruse*, *malice*. Lorsqu'un marchand surfait sa marchandise au-dessus du prix qu'il espère vendre, on dit au Kaire, par une expression proverbiale : *falah fy-l-byat* (il laboure dans la vente).

—

Page 146, ligne 28.

Les Abyssins sont noirs.

Voyez la XXIII note supplémentaire.

—

Page 147, ligne 1.

Les Moghrebins cruels.

Voyez la XXIVe note supplémentaire.

—

Page 147, ligne 20.

Le Nabka.

Voyez la XXVe note supplémentaire.

—

Page 147, ligne 20.

Le sycomore.

Voyez la XXVIe note supplémentaire.

—

Page 148, ligne 8.

Les vers du poëte Abou-Temmâm dans le *Hamassah*.

Voyez la XXVIIe note supplémentaire.

—

Page 148, ligne 11.

Aux enfans de Douhoul.

La dénomination des *enfans de Douhoul* est celle d'une des tribus arabes. On sait que les tribus de ces peuples prennent leur nom de leur fondateur ou de leur chef, dont elles se qualifient *les enfans*.

Ainsi on dit ordinairement *Oulâd-Aly* (les enfans d'Aly) pour la tribu d'Aly; *Beny-Assad* (les fils d'Assad) pour la tribu d'Assad, ou *les Assadites*. L'ancienne histoire des Arabes nous offre encore *Beny-Koreych* (les fils de Koreych), c'est-à-dire la tribu de Koreych, les Koreychites; *Beny-Helal* (les fils de Hélal), les Hélaliens; *Beny-Taglab* (les fils de Taglab), les Taglabites, etc. Plusieurs des tribus modernes d'Arabes Bédouins, qui habitent maintenant l'Egypte et en parcourent les déserts, portent des dénominations de même nature.

—

Page 149, ligne 20.

D'un Kaf à l'autre Kaf.

Voyez la XXVIIIe note supplémentaire.

—

Page 151, ligne 27.

Musulmans, vos femmes, etc.

Ce passage est annoncé ici comme faisant partie du Koran, et je m'attendais à le rencontrer dans le chapitre IV, intitulé *des Femmes;* cependant je n'ai pu trouver dans ce chapitre qu'une portion de ce texte, dans le verset 28. J'ai retrouvé ensuite une partie du reste dans le second chapitre, au verset 222, et dans le chapitre XVI, intitulé *des Abeilles,* au verset 74.

—

Page 153, ligne 24.

Les houris.

Voyez la XXIXe note supplémentaire.

—

Page 155, ligne 3.

Fattoumah.

Voyez la XXXe note supplémentaire.

—

Page 155, ligne 10.

Roddouân-Aghâ.

Le nom propre *Roddouân* signifie en arabe « agréable, » bienveillant, qui plaît ou à qui l'on plaît, qui l'emporte dans les moyens de plaire. » Il est formé de la racine arabe *radda,* qui a proprement le sens *d'affermir,* mais qui signifie aussi « plaire, se rendre agréable, l'emporter par les agrémens. »

Ce nom propre est assez fréquent au Kaire; les historiens, surtout ceux des derniers temps des Mamlouks, nous offrent plusieurs beys et plusieurs kachefs qui ont porté ce nom : à notre arrivée en Egypte, un kachef se nommait *Roddouân-Kachef*.

L'ange qui est chargé d'ouvrir aux fidèles musulmans les portes du paradis porte le nom de *Redouân* ou *Roddouàn*.

Le titre d'*âghâ* est le titre particulièrement affecté au commandant du corps des janissaires, mais il se joint aussi par politesse, dans l'usage commun, comme qualification honorifique, au nom propre de tous ceux qui sont attachés au service militaire, quel que soit d'ailleurs leur grade et l'infériorité de leurs fonctions.

Ce mot n'est point árabe d'origine; il appartient à la langue turque, d'où il a passé dans la langue arabe vulgaire avec beaucoup d'autres.

Page 155, ligne 12.

El-Mansoury.

El-Mansoury siginifie natif de la ville de *Mansourah;* cette ville est celle que les écrivains des croisades appellent *la Massoure,* et qui fut si fatalement célèbre par la malheureuse bataille où saint Louis perdit son armée et sa liberté, en 1250. Elle est maintenant la capitale d'une province qui porte le même nom, dans la partie de l'Egypte appelée *Charqièh,* et qui, sous le règne des Mamlouks, était gouvernée par un *kachef*.

Voyez la XXXIe note supplémentaire.

Page 156, ligne 8.

Du titre de chérif.

Voyez la XXXIVe note supplémentaire.

Page 156, ligne 11.

L'Ogâq honorable des Mouteferrekah.

Voyez la XIIIe note supplémentaire.

Page 157, ligne 4.

La somme considérable que j'offris pour la dot.

Voyez la XXXVe note supplémentaire.

Page 158, ligne 23.

Cette espèce de cri joyeux semblable à un gloussement.

Il n'est aucun de ceux qui ont été en Egypte qui n'ait remarqué cette espèce de cri *cérémoniel* que les femmes du Kaire font entendre, non-seulement pendant les noces, mais aussi à l'époque des naissances et même des enterremens. C'est bien véritablement un gloussement; car ce n'est autre chose que le son *glouglou* rapidement prononcé en chœur et *rinforzando*, depuis le ton le plus

bas, jusqu'aux notes les plus élevées et les plus aiguës de leur voix.

—

Page 161, ligne 8.

Leurs mains teintes de hennéh.

Voyez la XXXVII[e] note supplémentaire.

—

Page 161, ligne 15.

Elles répandaient.... une rosée odoriférante.

Les femmes jouent un grand rôle dans les solennités des noces; ces fêtes rompent l'uniformité de leur vie habituelle, les mettent en rapport les unes avec les autres; et leur fournissent l'occasion de faire parade entre elles de leurs bijoux les plus précieux et de leurs plus riches ajustemens. Elles font surtout dans ces occasions une grande consommation de parfums de toute espèce.

En général, les parfums sont d'un grand usage dans les jouissances de la sensualité orientale; les bougies sont parfumées, et laissent, en brûlant, évaporer les odeurs les plus suaves. Le *sandal* le plus précieux est employé à faire des coffrets et des *cabinets* qui communiquent ses agréables émanations à tous les objets qu'on y renferme. J'en ai rapporté du Kaire un de ce genre, dont, après plus de trente ans, la vertu odoriférante n'est point affaiblie, et ne cessera d'avoir son efficacité tant qu'il subsistera un atôme du bois précieux qui le compose. Le bois d'aloës embaume le tabac des pipes; et,

brûlé, soit seul, soit avec des pastilles de musc, d'ambre et de cinnamome dans des cassolettes portatives, il est employé à parfumer les habillemens des visiteurs, tandis que l'eau des roses du *Fayoum* est répandue abondamment sur leurs mains et sur leurs barbes par le moyen d'un arrosoir élégant nommé *mouraychéh*.

Page 162, ligne 11.

Mouslah-êddyn Sady Chyrâzy.

Voyez la XXXIII[e] note supplémentaire.

Page 166, ligne 4.

Dieu a créé l'amitié pour les hommes et les hommes pour l'amitié.

Il y a ici un jeu de mots élégant en arabe, qu'on ne peut rendre en français; il consiste dans le rapprochement et dans le parallélisme des deux mots *ânas* et *én-nâs* ou *ânâs*, dont le premier signifie *amitié, lien social*, et dont le second signifie *les hommes*, étant le pluriel irrégulier du mot *énsân* (homme) : ces divers mots sont dérivés de la même racine arabe *ânisa*, dont le sens est « se lier, se mettre en société, être réuni par » l'amitié ou l'habitude. » Il n'est donc pas étonnant que les Arabes aient tiré de cette racine la dénomination *de l'homme, de l'animal sociable.*

Ce genre de rapprochement et d'opposition entre des mots qui, avec des sens différens, ont des formes presque semblables et des consonnances de même nature, fait

chez les Arabes partie des beautés du style, et leurs écrivains les recherchent comme un ornement qu'ils estiment beaucoup.

C'est ainsi que, dans le proverbe cité ci-dessus, page 146, ligne 28 de ce volume, le principal agrément de la phrase en arabe se tire de la ressemblance des deux mots *Châmy* (Damasquin, habitant de Damas), et *choumy* (trompeur, fripon, sournois).

Les habitans du Kaire ont aussi le proverbe suivant, qui présente deux jeux de mots de la même nature.

El-Charqyyn saraqyn.

El-Gharbyyn raghibyn.

« Les Orientaux sont voleurs et brigands.

» Les Occidentaux sont avides et voraces. »

Ce proverbe tire, je crois, son origine des désastres qu'a éprouvés l'Egypte pendant qu'elle était le théâtre des guerres entre les Arabes de l'Orieut et ceux de la Mauritanie.

C'est encore ainsi que, dans la pièce de vers arabes traduite ci-dessus, page 167 de ce même volume, la principale grâce du dernier vers dépend de la presque identité des deux mots *qâryb* (proche, parent) et *gharyb* (étranger).

C'est surtout dans les titres que les écrivains orientaux sont jaloux d'observer cette espèce de consonnance ou de rime concordante; on trouve peu de manuscrits qui ne se soient conformés à ce goût général, et on a pu surtout en voir un exemple dans les deux phrases du titre arabe de notre manuscrit, rapportées ci-dessus dans ce volume, pages 33 et 34 de l'Avis préliminaire.

—

Page 171, ligne 9.

Les remparts sacrés de la ville sainte.

Cette ville est Jérusalem.

Voyez la XXXVIIIe note supplémentaire.

—

Page 171, ligne 13.

Les nouveaux remparts qu'ils élevaient autour de Tripoli.

Cette ville est Tripoli d'Orient ou de Syrie.

Voyez ci-dessus la note de la page 416, et la XXXVI[e] note supplémentaire.

—

Page 171, ligne 19.

La grande ville de Haleb.

Voyez la XXXIX[e] note supplémentaire.

—

Page 172, ligne 12.

Avec les Juifs je suis maintenant à la chaîne.

Les Musulmans ont pour les Juifs encore plus de haine et de mépris que pour les Chrétiens; il n'est sorte d'avanies et de vexations que les malheureux Juifs n'aient à redouter de tous ceux qui ont quelque autorité dans l'Orient, et il est bien rare qu'on ne donne pas gain de

cause à leurs adversaires, quels qu'ils soient et quel que soit leur droit. Être assimilé aux Juifs est la plus forte injure que puisse recevoir un Musulman, et les plus fanatiques évitent même de toucher les habits des Juifs en passant dans les rues. Tous ceux qui font profession du culte judaïque étaient assujettis à un costume qui leur était ordonné et à une forme particulière de turban. Ils se sont hâtés de se soustraire à cette injonction avilissante, lorsque notre arrivée au Kaire y eut établi une tolérance générale et une égalité de droits pour les sectateurs de toutes les religions.

Page 172, ligne 16.

Dix pièces d'or.

Page 172, ligne 20.

Cent dynars.

Dix dynars ou pièces d'or valaient à peu près cent cinquante francs, et cent dynars environ quinze cents francs de notre monnaie.

Voyez la VIII[e] note supplémentaire.

Page 174, ligne 5.

Dans les rochers du Kurdistan.

Voyez la XL[e] note supplémentaire.

CINQUIÈME SOIRÉE.

Page 179, ligne 18.

L'arrivée du chef de la police du quartier.

Voyez la Xe note supplémentaire.

—

Page 181, ligne 11.

Le Nakib êl-achraf.

Voyez la XXXIVe note supplémentaire.

—

Page 182, ligne 13.

Les fleurs bleues dont la coquetterie des femmes du Kaire trace l'empreinte dans leur peau.

Les femmes du peuple et les courtisanes publiques, au Kaire, aiment à se tracer sur les bras, les mains, le menton, l'estomac, et d'autres endroits du corps encore plus secrets, des fleurs ou autres ornemens bizarres dont la trace est ineffaçable. Leur coquetterie leur fait employer, pour cet effet, le même procédé que celui qui est familier aux sauvages de l'Amérique pour leurs *tatouages*, c'est-à-dire des piqûres qui tracent dans l'épiderme les contours des dessins qu'on veut y incruster. On sait que cette fantaisie, dont le procédé n'est pas exempt de douleur, a été aussi celle de plus d'un de nos soldats. Mais ceux-ci frottent les piqûres avec de la poudre, qui laisse pour toujours une trace noire, tandis que les fem-

mes du Kaire emploient dans le même but une sorte de teinture d'indigo, et cette couleur, se mêlant avec le sang des petits vaisseaux que l'opération a ouverts, y dépose une couleur bleue qui ne disparaît qu'avec la peau elle-même.

Page 191, ligne 9.

Yezdegerd, de la famille des Beny-Sassân.

Voyez la IX[e] note supplémentaire.

Page 193, ligne 19.

Le trône de Hirah, en Arabie.

La ville de *Hirah,* qu'il ne faut pas confondre avec *Herah* ou *Herat* du Khorassan en Perse (l'ancienne *Aria*), est située dans l'Iraq arabique ou ancienne Chaldée, à deux lieues environ de la ville de *Koufah.*

Voyez la XLI[e] note supplémentaire.

Page 195, ligne 15.

Le tadj royal.

Voyez la XLII[e] note supplémentaire.

Page 198, ligne 15.

Beheram-Gour en avait abandonné le soin à un vizir.

Le mot *vizir* ou *wezyr*, qui est employé chez la plupart des peuples orientaux pour désigner le principal ministre d'un souverain, est arabe, et vient de la racine *wazara*, qui signifie proprement *porter un fardeau.*

La vraie signification du mot *vizir* est donc, d'après son étymologie, celle de *porte-faix ;* mais ce mot a depuis signifié, par extension, « celui à la prudence et à la con- » duite duquel est confié tout le poids des affaires et le » gouvernement de l'empire. »

Ce titre, qui a commencé à être en usage sous l'empire des khalyfes, a continué jusqu'à nos jours d'être employé dans les monarchies orientales. Tous les ministres de l'empire ottoman ont le titre de *vizir ;* mais le premier joint à ce titre celui d'*Azem* (grand, élevé, suprême), et s'appelle ainsi *wezyr-âzem* (grand-vizir).

—

Page 199, ligne 10.

L'indignation publique changea le nom de *Rouchen-ray* en celui de *Rouch-ray.*

Le nom de *Rouchen-ray* et celui de *Rouch-ray* sont composés des mots persans *ray*, *rouchen* et *rouch.*

Ray signifie proprement en persan *méditation, délibération, conseil ;* il est même souvent employé pour désigner particulièrement le *conseil royal*, puis, par extension, *l'autorité royale, le roi lui-même.*

Rouchen signifie proprement en persan *tout objet lumineux*, par extension, « tout objet d'où vient la clarté » » et même une fenêtre » ; au figuré, ce mot a le sens de *célèbre*, d'*illustre*, de *remarquable*.

Rouch signifie *difficile*, *désagréable*, *insupportable*, *méchant*, *d'un mauvais caractère*, *inhumain*.

Rouchen a été employé non-seulement comme épithète, mais encore comme nom propre ; c'est ce nom, dont les Grecs ont fait celui de *Roxane*, que portait la princesse persane qui épousa Alexandre-le-Grand.

—

Page 199, ligne 25.

Les hordes du Turkestan.

Voyez la XLIIIe note supplémentaire.

—

Page 200, ligne 13.

Avaient passé le Gyhoun à Termed.

Voyez la XLIVe note supplémentaire.

—

Page 210, ligne 1.

L'incendie fut considérable.

Les incendies sont fréquens dans les villes de l'Orient, dont la plupart ne sont construites qu'en bois; et le manque de secours, dirigés par une sage police, fait que ces désastres se communiquent ordinairement sur une grande étendue. Il n'est pas rare de voir à Constantinople un incendie consumer plus de mille maisons.

Au Kaire, la disette des bois de construction n'a fait employer cette matière que pour les planchers : le reste de l'édifice est construit en pierres ou en briques, et je dois encore remarquer que ces planchers sont presque toujours formés avec des poutres de palmier, dont le bois est peu combustible et charbonne sans donner de la flamme.

Aussi les incendies sont-ils plus rares au Kaire que dans les autres villes de l'Orient, et la communication du feu s'arrête facilement.

A l'époque de la seconde révolte du Kaire, lorsque le général en chef Kléber ordonna de bombarder vivement la ville, tout le feu des bombes, des obus et des boulets rouges ne réussit qu'à peine à mettre le feu à quelques maisons, tandis que dans presque tous les autres pays de l'Orient, la dixième ou peut-être même la centième partie de ce bombardement eût suffi pour réduire toutes les maisons de la ville en cendres.

—

Page 210, ligne 10.

Ma proximité du Khalyg.

Le Khalyg est le canal du Kaire.

Voyez la XLV[e] note supplémentaire.

—

Page 210, ligne 11.

La place Birket-êl-Fyl.

Voyez la XLVI[e] note supplémentaire.

—

SIXIÈME SOIRÉE.

Page 217, ligne 20.

Fattoumah, c'est-à-dire sevrée du sein maternel.

Le nom propre *Fattoumah* vient de la racine arabe *fattama*, qui signifie proprement *sevrer, retirer du sein de la mère, faire perdre une habitude contractée.* Parmi les dérivés de ce verbe, on trouve *meftoum* (animal sevré) et *fattim* (jeune chameau en âge d'être sevré), etc.

Fattyméh ou *Fatméh*, dont nos poëtes français ont fait *Fatme* et *Fatime*, est le même nom que *Fattoumah*.

Voyez la XXXe note supplémentaire.

Page 218, ligne 14.

Un des principaux du corps des Ulémas.

Le mot *ulémâ* vient de la racine *alema* (savoir, comprendre, connaître, surpasser en science). Les dérivés *alem* et *alym* signifient *savant*, *sage*, *habile*, *adonné aux sciences*.

Le pluriel commun de ces deux mots forme le nom collectif *ulémâ*, qui signifie proprement *le corps des savans :* on y comprend généralement tous ceux qui s'occupent de quelque science ou de quelque étude, et plus particulièrement encore les théologiens et les gens de loi.

Les *ulémas* forment une corporation très-considérée

et très-influente, dont les membres portent chez les Turcs le titre d'*effendy*.

—

Page 218, ligne 17.

Elle se nommait *Alyméh*, c'est-à-dire savante.

Alyméh est le féminin régulier de l'adjectif *alym* (savant). Voyez à ce sujet la note précédente.

—

Page 221, ligne 8.

Gamè-él-Azhar.... cette académie si célèbre.

Voyez la XLVII[e] note supplémentaire.

—

Page 227, ligne 11.

Respirer l'air.

L'expression *respirer l'air* (*choum él-haoué*) est employée au Kaire pour signifier « être oisif, se livrer à l'in» dolence et à l'entière inaction tant des facultés du corps » que de celles de l'esprit, savourer ce *far niente* si doux » aux habitans de l'Italie, et qui ne l'est pas moins aux » peuples de l'Orient, qui en font leurs plus chères dé» lices. » Cette aversion pour le travail et pour toute action utile et fatigante, est telle dans ces climats que le manœuvre qui, en travaillant la journée entière, gagne-

rait vingt parats (environ quinze sous de notre monnaie), calcule qu'il peut, à la stricte rigueur, vivre en ne dépensant que dix parats dans sa journée, et quitte le travail à midi, passant le reste du jour *à respirer l'air*, nonchalamment étendu, et fumant sans interruption ; car la dépense de la pipe marche encore avant celle de ses sobres repas. Aucun calcul des besoins de l'avenir ne vient aiguillonner cette paresse endémique ; et aux remontrances que je leur faisais à ce sujet, ils répondaient : « Pourquoi » voulez-vous que nous fatiguions le temps présent au » profit du temps à venir, qui peut-être ne viendra ja- » mais ? » Cette disposition générale à une insouciance apathique et paresseuse est le plus grand obstacle que rencontrera la civilisation de ces contrées.

—

Page 231, ligne 23.

Iskander dou-l-qarneyn êl-Younâny.

Voyez la XLVIIIe note supplémentaire.

—

Page 231, ligne 24.

La conquête de l'Inde.

Voyez la XLIXe note supplémentaire.

—

Page 232, ligne 2.

Phour ou Pour.

Le roi *Phour*, ou *Pour*, paraît être *Porus*, qui fut en

effet vaincu par Alexandre-le-Grand, et qui en reçut la confirmation de sa souveraineté. (Voyez Quinte-Curce, livre VIII.)

—

Page 234, ligne 17.

Omad ed-doulah, qui signifie colonne de l'Etat.

Le titre d'*Omad ed-doulah* est formé des deux mots *omad* (soutien, colonne, fondement, appui), et *doulah* (puissance, état, dynastie, bonheur, possession héréditaire). Ces deux mots sont arabes, et viennent des racines *amada* (soutenir, appuyer, fonder, établir) et *dala* (parcourir une période de temps, suivre un ordre de succession).

Le nom d'*Omad ed-doulah* comme aussi celui d'*Omad ed-dyn* (le soutien de la religion), a été porté par différens princes et grands personnages de l'Orient, entre autres par *Zenguy ben-Aksankar,* premier prince de la dynastie des *Atabeks* de l'Iraq, qui reçut des sultans Selgioukides le gouvernement de Baghdad, et étendit sa domination sur une grande partie de la Syrie.

—

Page 237, ligne 24.

Les Brahmes et les Moubeds.

On sait que les *Brahmes*, nommés aussi par nos écrivains *Brames* et *Brachmanes*, sont les prêtres des Indiens idolâtres et polythéistes.

Le nom de *Moubed* est donné aux prêtres des Guèbres

ou Gaures, qui, dans les Iodes et une portion de la Perse, rendent un culte d'adoration au feu.

—

Page 239, ligne 1.

Maîtres des deux mers.

Le titre de *maître des deux mers* est pris par les rois des Indes, à cause des deux golfes immenses dont les mers baignent les côtes de leur vaste empire à l'orient et à l'occident; mais ce titre n'est pas particulier aux monarques de ces contrées. On verra dans la XLIIIe note supplémentaire que parmi les formules qui accompagnent le nom du sultan ottoman de Constantinople, on trouve celle-ci : *Soultân el-berreyn, ou-Khâqân el-bahareyn* (empereur des deux continens, et souverain des deux mers).

—

Page 254, ligne 10.

Belinous, Abou-Kerât, Galinous.

Voyez la L^e note supplémentaire.

—

SEPTIÈME SOIRÉE.

Page 258, ligne 12.

Le pays d'Andalous (l'Espagne).

Voyez la LIe note supplémentaire.

—

Page 259, ligne 4.

La grande ville de Korthobah (Cordoue).

Voyez la LII[e] note supplémentaire.

—

Page 259, ligne 6.

Les Francs dans une de leurs incursions.

La mention des incursions faites à cette époque par les chrétiens sur le territoire de Cordoue, est conforme aux documens historiques.

—

Page 259, ligne 18.

J'avais accompagné mon maître à Mahadiah.

Voyez la LIII[e] note supplémentaire.

—

Page 259, ligne 22.

Fleurs de Karthame d'Egypte.

Voyez la LIV[e] note supplémentaire.

—

Page 260, ligne 3.

Le roi de Marok Abd-êl-moumen, ben-Aly.

Voyez la LV[e] note supplémentaire.

—

Page 260, ligne 5.

El-Mahady.

Voyez la LVIe note supplémentaire.

—

Page 262, ligne 24.

Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, etc.

Cette formule : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est le prophète de Dieu,* est, comme on sait, la formule consacrée par la religion musulmane, comme l'acte de foi et le signe de reconnaissance des sectateurs de l'islamisme. Nos voyageurs nous ont suffisamment appris que, dans les pays soumis à la domination musulmane, un chrétien qui l'aurait prononcée, même lue par mégarde, aurait été contraint irrémissiblement à embrasser la religion du Koran.

Voyez la LXXXIVe note supplémentaire.

—

Page 266, ligne 2.

Abou-Aly ben-Syná.

Voyez la LVIIe note supplémentaire.

—

Même page, même ligne.

Ebn-Rached.

Voyez la LVIIIe note supplémentaire.

—

Page 267, ligne 3.

La dynastie des *Beny-Hammad*.

La dynastie des *Beny-Hammad* (fils de *Hammad*), nommés aussi les Hammadites, formait une branche de celle des *Beny-Zeyr* (fils de *Zeyr*) ou Zeyrites, dont le nom a été altéré par les écrivains espagnols en celui de *Zegris*, si célèbres par leurs démêlés avec la tribu des Abencerrages. Les princes de cette dynastie passaient pour les fondateurs de la ville de *Bagiah* ou de *Bagayah*, que nous nommons *Bugie*, et que Léon l'Africain nomme *Beggia*. Suivant *Abou-el-feda*, les Hammadites ont commencé à régner en l'an 387 de l'hégire (997 de l'ère chrétienne).

—

Page 267, ligne 7.

Il choisit son fils *Mohammed* pour son successeur.

Ces détails, ainsi que tous ceux qui sont relatifs au partage des Etats d'*Abd-el-Moumen* entre ses enfans, et à la cession du royaume de Grenade, sont entièrement conformes aux documens historiques.

—

Page 267, ligne 11.

Fâs (Fez) avec son territoire.

Voyez la LIX[e] note supplémentaire.

—

Page 267, ligne 13.

Sebtah (Ceuta).

Voyez la LX[e] note supplémentaire.

—

Page 267, ligne 17.

Le roi de *Ghranatah* (Grenade).

Voyez la LXI[e] note supplémentaire.

—

Page 270, ligne 18.

Etant à Salé.

Voyez la LXII[e] note supplémentaire.

—

Page 271, ligne 3.

Abou-Yakoub, Ben-Yousouf.

Voyez la LV[e] note supplémentaire.

—

Page 273, ligne 17.

Le Nil manque-t-il jamais de sortir de son lit?

Les habitans de l'Égypte croient que le débordement annuel de l'Égypte est occasioné par une rosée qui, suivant eux, tombe du ciel la veille du jour où le Nil com-

mence à croître. Cette rosée s'appelle vulgairement *el-noqtah*, c'est-à-dire *la goutte*. A cette époque, les eaux du Nil se troublent, deviennent jaunâtres, et semblent se corrompre et fermenter. Cette fermentation est pour les habitans l'annonce prochaine du débordement. Cette goutte tombe, suivant eux, dans la première nuit du mois cophte *Baounéh*, et cette nuit correspond à celle du 6 au 7 juin.

—

Page 274, ligne 1.

Qaraqouch (le Polichinelle égyptien).

Il n'est aucun de ceux qui ont fait partie de l'expédition d'Égypte, qui n'ait vu *Qaraqouch* manœuvrer entre les mains des saltimbanques, sur la place de la Citadelle, et y représenter des scènes souvent licencieuses, mais quelquefois très-comiques.

J'ai recueilli plusieurs de ces scènes, choisies parmi celles qui ne blessent pas la décence, et j'ai l'intention de les publier prochainement sous le titre d'*Esquisses dramatiques du Kaire*.

—

Page 277, ligne 9.

Ancien *Qaym-maqam*.

Le titre de *Qaym-maqam* signifie proprement *lieutenant*. Il est donné généralement à tout officier qui gouverne une ville et un pays, au nom du souverain ou d'un supérieur dont il tient la place.

On donnait aussi ce titre aux officiers des *odjaqs*, plus

ordinairement connus sous les noms de *Kyahiâ*, de *Kykhyâ* et de *Ketkhodâ*, qui signifient également *lieutenant*. Cependant, au Kaire, les titres de *qaym-maqam* et de *Kyahiâ* étaient plus particulièrement affectés au lieutenant du pacha : ces fonctions étaient ordinairement remplies par un des *beys* qui avaient droit de siéger au *Divan*.

Page 277, lignes 16 et suivantes.

Loulou.... Kherydet él-Adjayb.

Loul signifie *coquille*, et *loulou* qui en dérive, *perle*, en général : ce nom propre, qui répond à celui de *Margarita*, est souvent donné aux jeunes enfans en Égypte; il a aussi été celui de plusieurs personnages historiques.

Kherydet vient de la racine arabe *Kharada* (*avoir de la pudeur*). Le mot *Kherydet* lui-même signifie *une vierge pudique et modeste*, et, par extension, *une perle intacte et non encore mise en œuvre*. Le nom de *Kherydet él-adjayb* (la Perle des merveilles) est aussi le titre d'un ouvrage géographique composé par le célèbre *Ebn-él-Ouerdy*, dont je possède plusieurs manuscrits.

Page 283, ligne 2.

La caravane de Géorgie.

Voyez la LXIII[e] note supplémentaire.

Page 283, ligne 7.

Baghdad.

Voyez la LXIV[e] note supplémentaire.

—

Page 284, ligne 8.

Bassorah.

Voyez la LXV[e] note supplémentaire.

—

Page 285, ligne 10.

Ancien *Khazindar*.

Le mot *khazindar,* qui signifie *trésorier, caissier,* est persan ou turc d'origine, mais il a été adopté comme beaucoup d'autres de même nature, par la langue arabe vulgaire. Cependant la seule forme de ce mot est étrangère, car il dérive de la racine arabe *khazana,* « conser- » ver, cacher, resserrer, garder, soit dans un grenier, soit » dans un cellier, soit dans une armoire ou un coffre. » Parmi les dérivés de cette racine, se trouve le mot *makhzen* (au pluriel *makhâzin*), d'où les Espagnols ont fait leur mot *magazen,* que nous avons adopté dans notre mot *magasin*

—

Page 287, ligne 1.

Près de *Teflis*.

Voyez la LXIII[e] note supplémentaire.

—

Page 289, ligne 24.

La main blanche se retira.

Voyez la LXVI[e] note supplémentaire.

—

Page 290, ligne 10.

Le plus fameux joueur d'échecs.

Voyez la LXVII[e] note supplémentaire.

—

Page 291, ligne 23.

Du célèbre poëte *Motanabby*.

Voyez la LXVIII[e] note supplémentaire.

—

Page 292, ligne 27.

Un *takhterouán* porté sur un chameau.

Le mot *takhterouán* est persan, et signifie proprement « un siége portatif, une sorte de litière. » La langue vulgaire arabe s'en sert pour désigner des espèces de grandes cages formées de branches de palmier et recouvertes d'étoffe, qui se suspendent de chaque côté d'un chameau, comme les bâts des ânes de nos laitières, et dans lesquelles voyagent les femmes, les malades, et quelquefois les vieillards. Ce mot est formé des deux mots persans, *takht*, « siége, lit élevé au-dessus du sol, trône royal, »

et *rouân*, participe présent du verbe *reften* (aller, marcher, se transporter, changer de place).

—

Page 296, ligne 1.

Il leur indique le caravanserail.

Le mot *caravanserail*, ou plus correctement *kerwân-saray*, est composé des deux mots persans *kerwân* (marchand), et *saray* (palais, demeure, habitation). C'est du premier mot qu'est formé notre mot *caravane*, qui signifie proprement une réunion des marchands; c'est du second que nous avons fait celui de *sérail*, auquel nous avons peu à peu donné une acception bien éloignée de la signification primitive, et dont nous ne faisons une application juste que lorsque nous nous en servons pour désigner le palais impérial du sultan de Constantinople. Le lieu réservé pour l'habitation des femmes se nomme dans tout l'Orient *harem*, et ce mot est formé de la racine arabe *harama* (prohiber, défendre).

On nomme *kerwân-saray*, en Perse et en Turquie, les édifices dont l'usage est le même que ceux qui sont appelés en Égypte *okels*. (Voyez sur ce dernier mot la note ci-dessus, page 418.)

—

Page 300, ligne 17.

Un des chiens errans dont le Kaire abonde.

Voyez la LXIX[e] note supplémentaire.

—

Page 301, ligne 13.

Un des tas d'immondices et de déblais qui entourent le Kaire.

Tout le pourtour extérieur de la ville du Kaire offre des monticules assez considérables, entièrement composés des immondices qui se déblaient de l'intérieur de la ville. Les beys retenaient cependant sur le *khaznéh* (trésor), que chaque année ils étaient chargés d'envoyer à Constantinople, entre autres frais administratifs, une somme très-considérable appliquée, suivant les écritures de leurs comptes, à faire transporter à la mer les immondices et déblais du Kaire. Ce prélèvement, montant à 632,891 médins (environ 25,000 fr. de notre monnaie), se faisait sur la portion de la contribution nommée *mâl-hour* (droit pur), et s'appelait *korrektchy*. La somme était retenue chaque année; mais jamais les immondices n'ont été transportées plus loin qu'à quelques toises des murailles : les différens forts qui ont été élevés par l'armée française autour de l'enceinte du Kaire, ont été construits sur des monticules produits par cet amoncellement progressif.

—

Page 302, ligne 27.

A l'esprit du Ouâly.

Voyez la X[e] note supplémentaire.

—

Page 303, ligne 21.

Les *Cheykhs él-islam* crurent devoir s'assembler.

Le titre de *Cheykh él-islam* signifie littéralement « cheykh de l'islamisme. » On désigne plus particulièrement sous cette dénomination les hauts fonctionnaires ecclésiastiques de la religion musulmane. (Voyez ci-dessus, sur le mot *cheykh*, la note page 417.)

—

HUITIÈME SOIRÉE.

Page 305, ligne 14.

Les sequins d'or attachés aux tresses de ses cheveux.

Un des principaux luxes de la toilette des femmes du Kaire, est celui de suspendre aux longues et nombreuses tresses de leur chevelure des sequins d'or et des plaquettes du même métal. Les plus riches mêlent à cet ornement des bijoux, des perles et des pierres précieuses; les plus pauvres se contentent d'orner leurs tresses de simples *paras* ou *medins*, légère monnaie d'argent du plus bas titre, de la grandeur d'un centime, de l'épaisseur d'une feuille de papier, et dont il faut 28 pour un franc de notre monnaie Cette monnaie est si légère, que ceux qui la comptent sont obligés de se placer à l'abri du vent, qui l'enlèverait sans cette précaution.

—

Page 310, ligne 3.

Le second jour de la semaine.

Les noms des jours de la semaine sont les suivans chez les Orientaux :

1°. Dimanche, *youm él-had* (jour premier);
2°. Lundi, *youm él-éthneyn* (jour second);
3°. Mardi, *youm él-thelath* (jour troisième);
4°. Mercredi, *youm él-arba* (jour quatrième);
5°. Jeudi, *youm él-khamis* (jour cinquième);
6°. Vendredi, *youm él-goumah* (jour de l'assemblée);
7°. Samedi, *youm él-sebt* (jour du sabat).

—

Page 310, ligne 4.

Des petits bains de *Khan-Khalyly*.

Le *Khan-Khalyly* est un quartier situé presque au centre du Kaire, près du canal, et non loin du pont appelé *Kantarat él-Mousky*.

Voyez, sur les bains, la LXXe note supplémentaire.

—

Page 310, ligne 6.

L'heure de l'*Asr*.

Les heures des Orientaux se comptent du lever au coucher du soleil, pour les heures de jour, et du coucher du soleil au lever, pour les heures de nuit, de manière que la sixième heure est midi ou minuit. Les douze heures de jour se partagent de plus, dans l'usage

commun de la vie civile et religieuse, en quatre quarts, dont chacun est commencé et terminé par un des appels à la prière, que font entendre les *mouezzins*. Le milieu du jour, ou midi, est appelé *dohor;* le milieu de l'après-midi, ou trois heures du soir, est désigné par le nom d'*asr*.

—

Même page, même ligne.

Le bouquet de *tamr-hennéh.*

Le *tamr-hennéh* est la fleur de l'arbrisseau appelé *hennéh*, et sur lequel on peut voir la XXXVII[e] note supplémentaire.

—

Page 310, ligne 19.

Plusieurs femmes montées sur des ânes.

On ne pouvait aller dans les rues du Kaire, sans rencontrer des femmes montées sur des ânes dont la selle était extrêmement élevée, enveloppées de la tête aux pieds d'un grand voile noir, qui empêchait leur vêtement de révéler la moindre forme, et dans lequel le vent s'engouffrait, les faisant ressembler à de monstrueux ballons ambulans. Cependant, malgré le cortége nombreux d'esclaves et de domestiques qui les entourait et les surveillait, il était bien rare qu'une maladresse adroitement étudiée ne fît voler leur voile, et ne découvrît leur visage à ceux auxquels elles voulaient se faire voir.

—

Page 311, ligne 6.

Le *surméh* qui les ornait.

Voyez la LXXI[e] note supplémentaire.

—

Page 313, ligne 9.

L'ancienne ville de Babylone.

Voyez la LXXII[e] note supplémentaire.

—

Page 314, ligne 2.

Le trône du prophète *Souleymân* (Salomon).

Voyez la XXXII[e] note supplémentaire.

—

Page 314, ligne 22.

Zerdach (Zoroastre), le célèbre prophète des mages.

Voyez la LXXIII[e] note supplémentaire.

—

Page 315, ligne 4.

Le roi *Kichtasp*, fils de *Lohorasp*.

Voyez sur l'ancien roi de Perse nommé *Kichtasp*, ou *Kuchtasp*, et sur son père *Lohorasp*, la IX[e] note supplémentaire.

Je ferai observer ici qu'une erreur typographique présente ce dernier nom d'une manière vicieuse, page 315, ligne 5 du présent volume, où on lit *Lohorasph*.

—

Page 316, ligne 1.

Les anges et les génies.

Voyez la LXXIVe note supplémentaire.

—

Page 316, ligne 7.

Le dernier des prophètes.

Voyez la LXXVe note supplémentaire.

—

Page 316, ligne 11.

La nuit de *l'heureuse destinée*.

Voyez la LXXVIe note supplémentaire.

—

Page 317, ligne 7.

Harout et *Marout*.

Voyez la LXXVIIe note supplémentaire.

—

Page 317, lignes 13 et suivantes.

L'astre de *Zaharah* (la planète de Vénus),

....trois étoiles nommées *Benât ân-Nâch.*

Et page 318, lignes 15 et 18.

Zahelyéh.... Sohayl.

Voyez la LXXVIII[e] note supplémentaire.

—

Page 329, ligne 9.

Chaque jour la bastonnade me déchirait la plante des pieds.

Voyez la LXXIX[e] note supplémentaire.

—

Page 331, ligne 7.

Musulmans, dit le Prophète....

Ces passages se trouvent dans le Koran, au chapitre IV, intitulé *des Femmes,* versets 3, 28, 29, etc.

—

NEUVIÈME SOIRÉE.

Page 332, ligne 13.

L'okel des *Gellabys.*

Cet okel est celui où se vendent les esclaves mâles et femelles.

Voyez la LXXX[e] note supplémentaire.

—

Page 332, ligne 26.

Une *sakiéh* que deux buffles mettaient en mouvement.

Voyez la LXXXIe note supplémentaire.

—

Page 334, ligne 10.

La ville royale de *Merou*, l'une des principales du Khoressan.

Voyez la LXXXIIe note supplémentaire.

—

Page 335, ligne 8.

Trois derviches.... revêtus du costume particulier à cette profession.

Voyez la XXIe note supplémentaire.

J'ajouterai ici qu'il existe en Perse une corporation de derviches, dont la manière de vivre est plus sévère, et qui se livrent davantage à la méditation intérieure et aux rêveries de la mysticité. On les appelle *Soufys*, parce qu'ils ont adopté pour costume particulier un manteau de laine, la laine étant nommée *souf* en arabe et en persan.

—

Page 336, ligne 9.

Balkh, *Nichabour*, *Bakhraz*, *Rey* et la grande ville de *Herat*.

Voyez la LXXXIIe note supplémentaire.

—

Page 340, ligne 26.

Ata-Allah.

Voyez la LXXXIIIe note supplémentaire.

—

Page 341, ligne 20.

La grande ville de Samarqand.

Voyez la LXXXVe note supplémentaire.

—

Page 346, ligne 27.

O mon père!... O frère de mon père!

Voyez sur l'usage de cette expression de politesse affectueuse, *frère de mon père*, l'emploi d'une expression de même nature, ci-dessus, la note page 429 de ce premier volume.

—

Page 359, ligne 25.

La voix perçante du *mouezzin*.... du haut du minaret.

Voyez la LXXXIV[e] note supplémentaire.

—

DIXIÈME SOIRÉE.

Page 363, ligne 5.

L'imam.... avait transmis avec empressement au *mollah* la dénonciation.

Le titre de *mollah* est celui du chef de la hiérarchie ecclésiastique dans chaque ville, à peu près comme nos évêques.

L'imam est le prêtre, chef d'une mosquée; ses fonctions sont à peu près celles de nos curés.

—

Page 368, ligne 25.

Cette conformité de noms a été pour eux comme le cachet de la destinée.

Voyez la LXXXVI[e] note supplémentaire.

—

Page 370, ligne 1.

Le Barmekide.

Voyez la LXXXVII[e] note supplémentaire.

—

Page 370, ligne 21.

Le nom propre *Yahia*, assez fréquent dans l'Orient, est celui sous lequel les Musulmans connaissent saint Jean-Baptiste, pour lequel ils ont une grande vénération, et auquel ils attribuent les titres de *aâssem* et de *maâssoum*, qui signifient *exempt de péché*. Il est parlé de ce saint personnage comme d'un grand prophète dans le troisième chapitre du Koran. Les chrétiens orientaux lui donnent le nom de *Mar-Yohanná* ou de *Mar-Hanná*.

Page 381, ligne 7.

Faddel Ben-Sahal, premier vizir d'*Al-Mâmoun*.

Al-Mâmoun Abou-l-Abbas Abd-Allah, fils de *Haroun él-Rachyd*, fut le septième khalyfe abbasside; il naquit l'an 170 de l'hégire (786 de l'ère chrétienne), et succéda l'an 198 (813) à son frère aîné *él-Amyn Mohammed.*

La mémoire d'*al-Mâmoun* sera toujours chère aux sciences et aux lettres, qu'il aima et qu'il protégea d'une manière efficace, et dont il favorisa les progrès et l'avancement par tout son pouvoir, et par des dépenses extraordinaires.

Ce khalyfe régna vingt ans et huit mois, et mourut d'une fièvre aiguë, auprès du fleuve *Bedendoun*, à l'âge de quarante-huit ans, l'an de l'hégire 218 (833 de l'ère chrétienne).

Page 381, ligne 20.

Les connaissances astronomiques et astrologiques qu'on admirait en lui.

Faddel ben-Sahal a laissé un livre d'astrologie judiciaire intitulé *Ekhtiarât*, c'est-à-dire, *Elections* ou *Jugemens qui se forment sur l'horoscope.*

—

Page 381, ligne 23.

Gebrayl êl-Bakht-Issoua.

Voyez la XVIe note supplémentaire.

—

Page 382, ligne 4.

Mon frère *él-Amyn*.

El-Amyn, fils et successeur du khalyfe *Haroun él-Rachyd*, monta sur le trône, à la mort de son père, l'an 193 de l'hégire (809 de l'ère chrétienne); il mourut l'an 198 (813).

—

Page 382, ligne 18.

Taher ben-Houssayn.

Voyez la LXXXVIIIe note supplémentaire.

—

Page 392, ligne 7.

La récompense de dix mille dynars.

Voyez ci-dessus la note page 419 de ce volume. 10,000 dynars valaient de 120,000 à 150,000 francs de notre monnaie.

Voyez aussi la VIIIe note supplémentaire.

—

Page 392, ligne 11.

Hors du treillage qui la cachait.

Les fenêtres des maisons de l'Orient ne sont que bien rarement fermées par des vitrages : la chaleur du climat y fait naître le besoin de faciliter continuellement le renouvellement de l'air intérieur ; ainsi les fenêtres n'ont ordinairement d'autre fermeture que des treillages en bois faits très-artistement, et qui laissent circuler l'air, en interceptant la vue de dehors en dedans, de manière que ceux qui sont dans l'intérieur peuvent voir au dehors sans être aperçus ; ces fenêtres grillées sont souvent percées par des ouvertures d'environ un pied carré, garnies d'un guichet mobile, également en treillage. La VIIe vignette montre l'intérieur d'une de ces fenêtres grillées, dont on peut voir l'extérieur dans la vignette VIe.

—

Page 401, ligne 16.

Le qady suprême de la ville.

Voyez la LXXXIXe note supplémentaire.

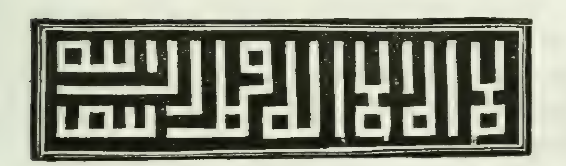
—

Page 403, ligne 17.

La profession de *conteur d'histoires*.

Voyez la XC[e] note supplémentaire.

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.



AVIS ESSENTIEL

DE L'ÉDITEUR.

La mode a supprimé les *errata;* l'amour-propre de l'*Editeur* peut ainsi éviter d'être blessé par l'aveu des *fautes;* mais l'*auteur* et le *lecteur* en souffrent : mieux aurait valu éviter les *fautes* elles-mêmes; chacun y aurait gagné.

Mais qui peut se vanter d'avoir réussi à réaliser cette dernière hypothèse? J'ai trouvé des *fautes*, même dans des ouvrages annoncés un peu vaniteusement comme n'en ayant aucune.

Malgré tous les soins apportés à la présente édition, quelques fautes s'y sont cependant encore glissées : j'avouerai franchement ici les seules dont je me sois aperçu, et dont la *première* seule est réellement importante, puisqu'elle faisait un *non sens.*

Pages	lignes		lisez :
38	9	*fortunes*	tortures.
51	7	*Kaynaides*	Kayanides.
202	20	*mais*	que.
315	5	*Lohorasph*	Lohorasp.
419	19	*tarifient*	tarifent.
450	11	*Fatme*	Fatmé.
463	6	*kerwân*	karwân.

INDICATION

DES VIGNETTES DE CE VOLUME.

—

I. FRONTISPICE, PREMIÈRE PARTIE, *en regard du titre.*

Fac-simile du titre de la première partie du manuscrit arabe.

FLEURON DU TITRE.

Chiffre en arabe du nom du traducteur, daté de l'an 1213 de l'hégire (1798 de l'ère vulgaire), et lui ayant servi de cachet au Kaire.

II. ABD-ERRAHMAN, *en regard de la page* 43.

« Je n'ai pas toujours porté les misérables habits dont » je suis couvert.... »

III. IBRAHYM, *en regard de la page* 130.

« Je me sentais entraîné par l'ange noir.... »

IV. FATTOUMAH, *en regard de la page* 158.

« Elle parut bientôt sous un riche pavillon. »

V. BEHERAM-GOUR, *en regard de la page* 196.

« ....Saisissant la couronne contestée, il la place fière- » ment, lui-même, sur sa tête. »

VI. Zeyd, *en regard de la page* 291.

« La petite main blanche ne tarda pas à reparaître.... »

VII. Faddel Ben-Raby, *en regard de la page* 392.

» Je vis aussi ma tendre épouse, ma femme chérie,
» avancer la main.... et appeler à elle, par signe, le
» cavalier.... »

Fleurons des pages 404 et 408.

Empreintes de deux pierres gravées, rapportées d'Égypte, et contenant l'une et l'autre la formule sacrée que les Musulmans placent au commencement de tous leurs livres et de toutes leurs inscriptions.

« *Bism illah èr-rahman èr-rahym.* »

On en peut lire la traduction page 37 de ce volume, en tête du Préambule.

Fleuron de la page 477.

On lit dans cette inscription en anciens caractères arabes, dit, *Koufiques quadrangulaires*, la formule de profession de foi musulmane, dont il est fait mention dans la note ci-dessus page 456.

Fleuron de la page 484.

L'empreinte de cette pierre gravée renferme le chiffre du prophète Mahomet.

—

TABLE.

TROISIÈME SOIRÉE.

QUATRIÈME SOIRÉE.

CINQUIÈME SOIRÉE.

SIXIÈME SOIRÉE.

SEPTIÈME SOIRÉE.

HUITIÈME SOIRÉE.

NEUVIÈME SOIRÉE.

DIXIEME SOIRÉE.

—



FIN DU PREMIER VOLUME.

5 FORTS VOLUMES IN-8, ORNÉS DE 25 BELLES VIGNETTES ET DE 50 FLEURONS ORIENTAUX.



SE TROUVE

AU BUREAU DES ÉDITEURS,
RUE MÉNIL-MONTANT, 55;
ET CHEZ ARTHUS-BERTRAND,
RUE HAUTEFEUILLE, 23.